



Rêve d'or

Le reflet de la voiture glisse sur les eaux placides du « Rio Uruguay », fleuve qui a donné son nom à mon pays. Maman ouvre sa fenêtre. Ses longs cheveux noirs s'emmêlent dans le courant d'air brûlant. Au bout d'une heure, la voiture s'écarte de l'océan. La voiture se tapit à l'ombre d'un somptueux théier sauvage. Papa sort de la malle deux pliants et une natte. Maman ouvre le thermos et sert le *maté*, le thé local. Elle commence son tricot mais se plaint de l'air oppressant. Papa et maman prennent l'étroit sentier terreux qui descend vers le fleuve.

Vingt mètres en amont, assis au pied d'un arbre, un homme vêtu de noir les observe.

Papa détache la barque du ponton. Inutile, la corde plonge dans l'eau verte. Maman monte prudemment sur la barque et s'assied sur la petite planche du fond. Elle replace sa robe fleurie et plonge ses mains dans l'eau fraîche. Papa donne quelques coups de rame et la barque s'éloigne en dessinant un large arc de cercle. Maman a ouvert son ombrelle vert pâle. De l'autre main, elle s'évente.

Sur la berge, l'homme en noir referme son livre, le signet en tissu rouge de sa Bible flottant dans l'air léger.

Entre les jambes de maman, de l'eau s'écoule. Une petite flaque se forme au fond de la barque. Maman s'agrippe aux rebords de la

barque, relève la tête puis bascule en avant, mains sur son ventre. Surpris, papa rame de façon désordonnée et rejoint le ponton.

Maman a tout lâché, éventail et ombrelle. Celle ci, inversée, est prise par un remous et tourne comme une toupie.

La barque cogne contre le ponton au moment même où le prêtre arrive au bas du talus. Les deux hommes échangent quelques mots fébriles. Le prêtre grimpe sur la barque qui tangue dangereusement. Il stabilise la situation et dit quelques mots à maman. Puis, il s'agenouille et se signe. Sa tête disparaît sous la robe de maman. De ses gros doigts, l'homme en noir démêle le cordon enroulé autour de mon cou. D'un coup sec, il arrache le signet rouge de la Bible. Il est dans l'urgence, ses gestes sont précis. Il fait un nœud et serre fort. Il double le nœud et serre plus fort encore. A t' il coupé le cordon ombilical avec ses dents ? C'est probable. Il se relève, souriant, s'asperge le visage, sort un grand mouchoir blanc de sa poche et s'essuie la bouche.

Maman est épuisée, papa mort de trac. Je crie, je pleure. Deux paumes en berceau me soulèvent vers le ciel et le prêtre prononce ces mots : « *Seigneur, voici Uruguay !* ». C'est ainsi que je suis né, sur le fleuve Uruguay, dans une toute petite barque, le jour de Noël, prénommé par un prêtre. Dans ma famille, on appelle ça des « *coïncidences* ».

PABLO

Je cours, je cours et mes sandales claquent sur le trottoir de l'avenue. Le trottoir est empli de monde. Comme une anguille, je me faufile entre les gens, je cours à toute allure. Je me retourne, mes bras retombent et je marche tranquillement en regardant les vitrines des grands magasins. Mes sandales glissent sur les grandes dalles, mes bras se balancent et, d'un seul coup, l'avenue s'ouvre sur le ciel. Une fenêtre immense. C'est le bord de mer de Montevideo. Sur l'esplanade, les gens vont et viennent et je devine Pablo.

Affalé contre le parapet de la plage, j'écoute le roulement des vagues, l'air frais caresse mes bras, j'attends que mon cœur se calme. Une douce béguine s'enroule dans le vent léger. Elle monte en spirale, tourne dans la lumière, part vers l'océan et revient. Je n'ai d'yeux que pour Pablo et son chapeau renversé. Ici, tout le monde le connaît.

Quand une pièce tombe, je suis content pour lui. Il remercie en plissant les yeux et fait un pas de côté : c'est sa grande timidité. Sur la douce béguine, il balance sa guitare, comme s'il berçait un enfant. Sur un tango langoureux, un jeune couple s'enlace et danse. La salsa arrive : Pablo penche la tête, tourne sur un pied,

tandis que sur l'espagnole, il se redresse, fier, et frappe du talon. Les gens pressés passent, d'autres s'arrêtent et fouillent dans leurs poches. Les pièces qui tombent. Quand une main dépose un billet, Pablo fait la révérence.

Nuque contre le muret, bouche entr'ouverte, yeux plissés, je me laisse envahir par la musique. Elle tourne dans ma tête, m'enivre, coule le long de mes bras et commande mes dix doigts. Ma main gauche glisse sur un manche de guitare imaginaire, mes doigts sautillent sur les cordes, ma main droite frappe la cadence. Je suis guitariste, les gens m'admirent et me donnent des sous. Comme Pablo, je serai le musicien le plus aimé de Montevideo.



La musique s'est arrêtée. Les bruits de la ville ont repris leur place. Pablo ramasse son chapeau et ne compte jamais l'argent devant les gens : Il me fait signe d'attendre un peu, il va chercher une cannette. Je prends mes sandales à la main et je saute le muret. Le

sable est tiède sous mes pieds, ma chemise flotte dans la brise.

Pablo arrive, nonchalant. Il me sourit de ses yeux plissés et me frotte la tête. Dans sa paume, je découvre les pièces, une à une : je prends un air étonné. Il retourne sa main, comme un prestidigitateur. Entre deux doigts, pincé : un billet de dix. Je ne l'avais vu !! Il se moque gentiment de moi. Pour lui, un billet, ça compte. Il enroule les pièces dans le billet. Pendant qu'il finit sa bière, je regarde sa guitare, posée sur le sable. C'est une vraie guitare de rue, une guitare usée.

Un bout de crayon, un élastique : il fabrique un capodastre et me montre un nouvel accord. A moi d'essayer ! Je m'applique : l'un après l'autre, je place mes doigts, bien courbés. Je tourne place mes doigts et je bats l'accord. Ça sonne juste, sans vibrer.

Pablo pointe son index sur mon front. Pour que je me souvienne de ce nouvel accord. Ce soir, à la maison, je rejouerai cet accord sur la planche en bois qu'il m'a donnée. Je le jouerai et je le rejouerai, avec le bon doigté. Avec interdiction de regarder les doigts ! Les doigts doivent trouver tout seuls leur chemin.

Les Vêpres sonnent. Pablo me frictionne la tête. C'est fini pour aujourd'hui. On est contents. Pablo attrape sa guitare par le manche et la fait tourner, comme un soleil. C'est sa façon de me dire « *Au revoir* ». Il jette sa cannette dans la poubelle. Je saute le muret, j'essuie le sable sous mes pieds et entre les orteils.

J'attache mes sandales et je relève la tête. La petite silhouette de Pablo s'éloigne sur le bord de mer. Dans le soleil couchant, avec son chapeau et sa guitare dans le dos, il ressemble à Charlot.

*

Je remonte l'avenue, les bus crachent leurs nuages noirs, l'odeur du bitume fondu... Dans ma tête, je fredonne la béguine de Pablo, je me balance d'un pied sur l'autre. Je regarde les gens aux terrasses des cafés, je me sens léger.

Je remonte ma rue. Elle grimpe, de plus en plus étroite. L'air est lourd, les fenêtres sont ouvertes, les radios chantent dans les cuisines, le linge pend, les gens s'appellent d'une pièce à l'autre. On voit tout, on entend tout ! C'est l'heure des feuilletons télé. J'habite au 4. Je pousse la lourde porte en tôle de l'immeuble et je monte l'escalier en tapant des pieds pour que le sable tombe. Mon appartement est au second, à gauche.

Je pousse la porte, le couloir et la cuisine sont remplis de brouillard : c'est l'huile d'olive frite. Maman me demande d'où je viens. Je prends le bloc et je dessine une ligne ondulée : c'est l'océan. Maman regarde la pendule et m'embrasse sur le front. Je referme le bloc de papier et je pose le stylo dessus. Je regarde la pendule : je suis à l'heure. Chaque soir, j'ai droit à une heure de

liberté. Le Docteur Valeta a dit qu'il fallait que « *je sorte de ma chambre* ».

Papa rentre du garage. Il dit toujours qu'il est « *crevé comme un pneu* ». Il se lave les mains plusieurs fois, avec de la pâte pour mécanicien. Il met ses babouches qu'il traîne jusqu'au frigo et décapsule une bière qu'il boit debout, appuyé contre la fenêtre. Il parle avec maman de sa journée et des voitures accidentées qu'il réparées. Il dit :

- *Deux blessés graves* » ou ... « *entre la vie et la mort* »...

Maman hoche la tête et soupire. Papa fronce ses sourcils épais. Ses cils quillent en l'air, tout droits, tout raides.

Il penche la tête en arrière, finit sa bière et me demande si je vais bien. Je fais « *Oui* », de la tête. Je vais toujours bien. Ses cils retombent un peu. Maman commence à préparer une tortilla. Papa ouvre le frigo, décapsule une autre cannette et passe une main dans ses cheveux. Il est chauve sur le dessus. Et puis, il va « *se changer les idées* », au salon. Et là, il faut le laisser tranquille ! Le foot, c'est la drogue de l'Amérique du Sud.

Ce soir, le ciel est mauve sur l'océan. Je ferme les volets en fer de ma petite chambre. Sur la planche en bois, sans cordes, je répète les positions d'accords que je connais. Je les enchaîne, de plus en plus vite, sans regarder. Et puis, je m'amuse, j'invente : j'enlève un doigt, je joue des accords faux. Si un accord me plaît, je le garde, je l'enregistre dans ma tête.

J'attends que la télé s'arrête et que papa se couche. Je colle mon oreille contre le mur : j'entends la forte voix de papa, maman parle bas. Je ne comprends pas ce qu'ils disent, c'est flou. Ils parlent de moi, c'est sûr. Tous les soirs, ils parlent de moi, de mes maladies, des médecins. Le malade de la famille, c'est toujours moi. Laura dit que non. Mais moi, je me souviens encore de cette gifle ! J'étais petit, j'avais trois ans.

LE COFFRET MYSTERIEUX

Maman m'appelle :

- *Uruguay, Uruguay !*

Je cours dans le couloir, pieds nus, en pyjama. Ma petite main fait tourner la poignée ronde. J'ouvre doucement. Papa dort ou fait semblant. Comme un crapaud, je grimpe sur le lit. Maman me serre dans ses bras et m'étouffe de bisous. J'embête papa, il grogne, il fait l'ours. Il m'attrape par les pieds et me suspend, tête en bas : on se sourit à l'envers. Je me fais une petite place entre eux, au chaud. J'écoute les bruits qui montent de la rue, je regarde le plafond. Un drap bleu clair, immense comme une voile de bateau, flotte dans l'air, descend doucement et se pose sur ma joue. Maman tourne les pages d'un livre, papa s'est rendormi. Je m'ennuie un peu. Maman se lève pour prendre une douche. Je regarde la tapisserie, l'armoire ancienne, le lustre rococo. L'eau de la douche coule. Papa ronfle un peu.

J'ai des fourmis dans les jambes. Je m'assieds sur le rebord du lit. Je regarde la boîte sombre posée sur la table de chevet. C'est un

coffret en bois, un coffret à musique, je le caresse. Je pince le petit musicien, je le remue, je l'empoigne, je le tourne dans tous les sens : rien à faire ! Je le tire vers le haut et hop ! surprise ! le couvercle du coffret s'ouvre ! Une musique sort du coffret ! Une jolie musique, fine comme du cristal. Elle tourne, tourne... comme celle des manèges. L'eau de la douche continue à couler.

Je plonge ma main dans le coffret : je trouve un collier avec des perles blanches : celui que maman met les dimanches. Je le passe autour de mon cou, je l'enlève, je le pose sur le bord du lit. Je fouille encore. Cette fois, je trouve des bagues, des boucles d'oreille cerise... Ma main glisse sur le fond de la boîte. Dans un coin, je sens un paquet de petits grains. Je tire : une chaîne ! Une chaînette de cou, en or, toute fine. J'aligne ces beaux bijoux sur le lit, comme un trésor. Je les classe dans l'ordre : les petits, les moyens, les grands. La musique ralentit, ralentit et ... s'arrête. La dernière note reste suspendue en l'air. La chambre redevient silencieuse. L'eau de la douche ne coule plus !

Vite ! je range tout dans le coffret. Et c'est là que la gifle arrive. Une gifle terrible ! Je sursaute, je recule, blessé. Le couvercle du coffret tombe et claque. Maman est furieuse ! Je croise son regard noir, celui des mauvais jours. Elle jette ses longs cheveux noirs mouillés en arrière et me lance :

- Sors de cette chambre ! De suite !

Je suis tétanisé.

Elle m'empoigne par le bras et me tire loin du coffret :

- Sors de cette chambre ! De suite ! Je te l'ai dit !

Appuyé sur un coude, papa demande ce qui se passe. Maman m'accuse :

- Uruguay fouillait dans le coffret !

Tête basse, je fais le tour du lit, en traînant des pieds. Ma joue brûle. Tout penaud, j'arrive à la porte. Je croise les yeux sévères de papa.

- Qu'est ce qui te prend, Uruguay ?

Ma petite voix est toute étranglée :

- C'est le monsieur du Moyen Age... le coffret s'est ouvert...

Papa me menace :

- Le monsieur du Moyen Age... Je t'interdis de toucher à ce coffret ! Si tu rentres à nouveau dans cette chambre, tu seras puni, tu n'iras plus voir Pablo et tu arrêteras la musique !

Je pars dans le couloir, je me laisse tomber sur mon lit, tête dans l'oreiller. Je serre Pantin contre moi. J'ai mal au ventre. Pourquoi une gifle ? Qu'est ce que j'ai fait ?

DIMANCHE

Tous les dimanches, c'est repas de famille. On va chez tante Héléna, oncle Renato et Laura, ma cousine. On passe entre les deux lions en plâtre de l'entrée, on passe sous la pergola, on sonne. Tante Héléna ouvre grand ses bras, ses yeux émerveillés et s'exclame:

- Oh ! Mon petit Uruguay ! Que tu es beau et que tu as grandi, doux enfant Jésus !

Tante Héléna est gentille avec tout le monde. Papa dit qu'elle est trop gentille. Il l'appelle « la bigote », parce qu'elle aime Dieu, Jésus Christ et la paix dans le monde. Elle a même distribué des tracts, dans la rue, pour la paix au Vietnam. Elle pensait arrêter la guerre. Avec son mari, oncle Renato , ils font semblant de se chamailler. Ils ont deux oiseaux dans une cage : des « *inséparables* ». Ma cousine Laura dit que si un oiseau meurt, l'autre meurt aussi, par amour. Et elle ajoute : « *C'est cruel mais c'est beau !* ». Laura est espiègle et rigolote. Elle met des jupes mais c'est un garçon manqué, elle a les cheveux courts. Elle dit ce qu'elle pense, elle me raconte tout. Elle lance l'animation :

- *Attention ! Il va parler du catch !*

Et elle a raison : oncle Renato commence une histoire de catch. Tout le monde s'arrête de manger. Tante Héléna a des yeux d'amoureuse. Laura se cache derrière sa serviette en faisant des grimaces. Oncle Renato est le héros de la famille. Un vrai héros. Avec nous, c'est un gros nounours. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Mais, sur le ring, il faisait peur à tout le monde. Il se « déchaînait ». Tous les murs du salon sont couverts de grandes photos dans des cadres dorés. Oncle Renato s'y bat avec les plus grands champions. J'ai du mal à le reconnaître : il est jeune, avec des cheveux longs. Un vrai sauvage des cavernes. Il les tord, il les soulève en l'air, il les étrangle dans les cordes, il leur saute dessus à pieds joints. Les gros plans sont terrifiants : visages grimaçants, déformés, « fourchettes » dans les yeux. On croirait vraiment qu'ils vont mourir dans le salon. Oncle Renato gagne toujours. Il a été champion d'Uruguay ! C'est écrit sur la grosse ceinture en cuir qu'il met, debout sur sa chaise, quand le repas est fini . Il tombe la chemise, bande ses muscles, attache son trophée, tout le monde applaudit et puis, il redescend de sa chaise. Tante Héléna l'embrasse et lui frotte le crâne. Oncle Renato a arrêté le catch quand il s'est marié. Tante Héléna dit qu'il s'est « *sacrifié par amour* ». Laura fait la moue et me glisse à l'oreille :

- *Il était trop vieux et il a fini à l'hôpital : un vol plané : un fauteuil en bois : mille morceaux ! Ces photos, tu ne les verras pas sur les murs du salon ! Elle sont au fond d'une boîte en carton. Je te les montrerai, Uruguay.*

Elle me demande de ne rien dire. Je le jure. Pendant que les hommes se racontent des histoires d'homme, maman et sa sœur Héléna font des messes basses. Quand maman murmure : « *On ne sait plus quoi faire, on ne comprend pas...* », je sais qu'elle parle de moi et de mes maladies. Je baisse la tête. Laura me pince. Elle est la seule à m'aimer vraiment, comme je suis. Elle prend son air fier pour me dire :

- J'aimerais avoir un frère, gentil comme toi. Mais, dans nos familles, c'est fils unique / fille unique. Mes parents, c'est fausse couche sur fausse couche... Je n'aurai jamais de petit frère ! Les fausses couches, tu sais ce que c'est ?

Je baisse la tête et je mange ma paella. Laura me tâte les muscles du bras :

- Tu devrais faire du catch, Uruguay. Tu plairais aux filles.

Les hommes boivent et parlent de plus en plus fort en rigolant. Une fois de plus, papa raconte ma naissance. C'est jamais pareil. Quand le prêtre arrive sur la barque, tante Héléna marmonne toute seule, en plissant sa serviette:

- Ce prêtre... quel homme ! Quel saint ! ...

Maman ne lâche pas papa des yeux. Elle le surveille avec anxiété.

Laura a douze ans, six ans de plus que moi. Elle connaît beaucoup plus de mots que moi. C'est quoi une fausse couche ?

On grimpe au premier étage. Laura ouvre les tiroirs et les boîtes en carton. On regarde les photos. Sur la première, on voit oncle Renato en plein vol, au dessus des cordes. Le public est bouche ouverte. On devine qu'il va se passer quelque chose. Sur la seconde photo, oncle Renato sort de l'hôpital. Appuyé sur une infirmière , il lève le poing en l'air, en signe de victoire, une canne à l'autre main. La photo, c'est dommage, a été prise de loin.

Affalé dans son canapé en cuir orange, oncle Renato me malaxe et me pétrit. Il m'apprend, me montre des clés , me tord les bras « *jusqu'à la limite du supportable* ». J'ai peur qu'il me casse. Laura lui dit :

- Papa, Uruguay veut faire du catch ! Papa, amène le au Boxing Club !

Je fais des grands gestes pour dire « *Non, non !* ». Oncle Renato m'étrangle entre ses genoux. Je rougis, j'ai mal, j'étouffe. Laura me tire par les pieds, en riant.

A ma grande surprise, Oncle Renato me dit :

- La boxe, ça te plairait ? OK. Plus tard !

CAUCHEMAR

L'appartement est silencieux, j'ondule dans le couloir, en pantoufles sur le lino gris. Je sens une présence derrière les murs, derrière les portes... je commence à trembler.

Au fond du couloir, une Ombre géante, silencieuse, me regarde. Un ballon de foot roule vers moi. Je renvoie le ballon à l'Ombre. Elle me le renvoie ! Ainsi, nous jouons à nous faire des passes, comme des copains.

De l'eau glisse sous les portes. L'eau monte très vite dans le couloir. L'ombre se noie et disparaît. L'eau continue à monter, vite ! J'ai peur d'être noyée à mon tour ! L'eau monte encore !! Je vais mourir, noyé !! **Au secours !! Au secours !!!**

LE PHLEGMON

J'ouvre la bouche. Le Docteur Villa éclaire ma gorge avec une lampe de poche. Ses narines sentent le tabac. Il appuie avec le doigt, ça me brûle. Il ouvre sa trousse aux outils coupants. Maman ne veut pas regarder. Le Docteur enfonce dans ma bouche une tige en bois avec une lame de rasoir et dit :

- Il est mûr, mais j'ai rarement vu un phlegmon aussi gros !

Ça éclate d'un seul coup. J'en ai plein la gorge, ça pue. Il appuie de nouveau pour que ça coule. J'ai mal, ma bouche pue comme les égouts. Le Docteur me dit : « *Ça y est, Uruguay, c'est fini* ». J'ai l'habitude, je crache dans l'évier. C'est vert et noir, des glaires. Je me rince la bouche avec de l'eau, je crache, mais l'odeur reste. J'essuie ma bouche avec un torchon. Maman nettoie l'évier. Je me colle contre elle. Le Docteur Villa remplit mon carnet de santé. Il écrit petit et mal, comme tous les médecins. Le carnet est presque plein. Ma courbe de poids ne va pas : trop maigre ! Maman se penche vers moi et me dit d'aller dans ma chambre, elle veut parler avec le Docteur. Je fais semblant de fermer la porte de ma chambre. Ils chuchotent. Toujours des messes basses, maman et papa ont peur, le Docteur essaie de les rassurer, ça s'arrangera...

Je prends la planche en bois et je joue pour oublier. La planche en bois de Pablo, c'est une planche à rainures mais sans cordes, sans caisse, sans sons, sans musique. Une fausse guitare, une guitare pour les pauvres, un bout de bois. Pablo dit que « *j'ai un don inné pour la musique* ».

J'entends un petit bruit, un battement d'ailes. Je pose la planche sur mon lit. Sur le papier tue-mouches, un gros papillon se débat. Il est beau, vert, avec des nervures noires. Pauvre papillon !...

J'ouvre la fenêtre sur la nuit noire, je n'ai plus le cœur à jouer. Le Docteur Villa tapote à ma porte pour me dire qu'il s'en va. Je lui dis « *Merci* ».

Je cherche le sommeil. Le papillon bouge encore. Je me lève, je me recouche, je colle mon oreille contre le mur, j'entends les voix. Je ne comprends pas mais je sais que maman se fait du souci : elle dit que je serai toujours comme ça, toujours malade, elle ne sait pas quoi faire, je ne fais aucun progrès, il faudra m'emmener chez un médecin. Papa est d'accord, il en parlera au Docteur Villa, il lui demandera l'adresse d'un spécialiste. Maman lui dit que quand elle va au marché couvert, j'en profite pour entrer dans leur chambre, elle en est sûre ! (c'est faux !). Elle dit que je fouille dans leur chambre, j'ai déplacé le napperon sous le coffret, elle m'a vu rougir. Elle pense que je cherche la clé du coffret. Papa lui demande où est cette clé. Elle lui dit qu'elle l'a bien cachée et que je ne pourrai jamais la trouver. Papa lui dit :

« Tu as raison . S'il rentre encore dans notre chambre, il n'ira plus voir Pablo. C'est notre secret. Uruguay prend trop de liberté ».

C'est vrai, c'est faux, je ne sais pas. Le papillon ne bouge plus. Il est mort ? Je n'arrive plus du tout à m'endormir. Je n'aime pas le noir. Tous les soirs, c'est pareil. Il me faut deux heures pour m'endormir. Je ne sais pas comment faire. Je pense à des tas de choses agréables, à pépé et sa maison rose, Laura viendra avec nous.



LE CHRYSANTHEME JAUNE

La petite maison de pépé est rose. J'arrive en courant, je me freine et je pousse le portillon blanc. Je cours vers le beau jardin en pente. Pépé est accroupi au pied des groseilliers, il arrache de l'herbe. Il tourne la tête, me fait son bon sourire, sous sa petite moustache raide. Je me serre contre lui, il me prend sous les bras et me soulève. Je m'envole comme un oiseau léger, je vois tout de haut, je vois les groseilles, le ciel bleu, la maison rose qui tourne et son rire si heureux. Il me repose par terre, ses yeux sont brillants comme les groseilles. Il me dit : « *Tu en veux ?* ». Les groseilles pendent en grappes, toutes petites, j'en prends une, puis deux, je

les attraperais bien toutes, d'un seul coup. Elles sont rouges luisantes, acides dans ma bouche. Laura préfère les framboises. Mes mains sont rouges et pégueuses. Pépé sort un gros mouchoir blanc de sa poche. On va voir les lapins, il leur parle, ils ont tous un petit nom. Pépé ouvre les cages et leur donne du foin et de l'eau. Les bébés lapins minuscules, sans poils, tout nus, les yeux fermés, sont nés hier matin. La grosse lapine leur donne à téter. Je demande où est le papa lapin. .

Pépé rit aux éclats, Laura fait rouler ses yeux. Je leur dis : « *Il faut bien un papa !* ». En bas du jardin, je vois maman et papa debout, sous la tonnelle, ils nous regardent. Pépé me donne son panier, avec une salade et des radis. On descend vers la maison rose, je suis fier de porter le panier d'osier tressé.

Pépé tient un gros lapin par les oreilles. Il gigote des fesses. Je regarde le grand clou planté dans le mur. Je me retourne et je ferme les yeux. J'entends un grand coup. Le lapin est assommé. Pépé va l'accrocher au clou et lui crever les yeux avec le couteau pointu. J'entends la voix forte de Pépé : « *Ça y est ! Tu peux regarder, Uruguay !* ». Pour être un homme, je me retourne et je regarde les choses en face. Pépé pèle le lapin rose, il tire la peau vers le bas, il lui enlève le pyjama. Laura, elle, a tout regardé. Pépé fera sécher la peau et il la vendra aux colporteurs qui passent en criant dans les rues. A la campagne, on voit qu'un lapin ne se tue pas comme un canard. J'ai vu des poules courir sans tête, comme ça, décapitées et ça fait rire tout le monde. En ville, je croyais que les salades poussaient dans des sacs en plastique. Pépé m'a tout

appris, il m'a ouvert les yeux. Laura a raison de dire : « *La campagne, c'est beau mais c'est cruel !* ».

Avant le repas de midi, il faut aller à confesse. Papa, maman, pépé, Laura et moi, on avance, tous en ligne, dans la rue centrale vide. Je suis le plus petit de tous, je marche avec des géants. Pépé boîte un peu et fait cogner sa canne. Les cloches de l'église sonnent, c'est la Toussaint, la fête de tous les morts. Des hommes bruyants sortent du café. Laura me demande :

- Le curé, tu vas lui dire quels péchés ?

- *Deux sucettes.*

- *Moi, je ferai comme d'habitude, je dirai au curé : "Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai été méchante, désobéissante et orgueilleuse". C'est ce que je dis à chaque fois !* »

L'église est froide et sombre, je monte sur les orteils pour tremper mes doigts dans le bénitier. Le confessionnal est dans le mur. Des pieds en sortent. On attend. Les enfants passent en dernier. C'est à mon tour. Il fait froid. Confesse, ça fout la trouille. Je m'assieds à genoux sur la planche, les pieds dehors, la tête dedans. Je suis dans l'ombre. Le soupirail en bois glisse. La voix me demande si j'ai fauté. Je dis que Oui. La voix est grave, noire et effrayante. Elle me demande :

- *C'est une faute ou un pêché ?*

Je ne connais pas la réponse.

La voix caverneuse me dit que c'est mal. Il faut que « *je me corrige* ». Il m'appelle « *Mon fils* » et me dit d'aller en paix, « *Dominus vobiscum. Amen* ». Le soupirail en bois se referme d'un coup sec.

Ouf !! C'est fini ! J'entends le soupirail s'ouvrir, de l'autre côté, c'est au tour de Laura. Je les entends, Laura parle fort, « *je suis désobéissante et orgueilleuse* »... je m'éloigne sur la pointe des pieds.

A genoux sur un banc de l'église, les yeux dans la rosace, je me lave de mes péchés. J'accélère le Pater Noster et l'Ave Maria.

On rentre par la même rue, j'ai encore froid aux pieds, on mange le lapin, il est bon. Après le fromage, papa et maman se lèvent et disent qu'ils partent au cimetière. Ils « prennent un peu d'avance ». Pépé nous garde avec lui. Je passe au vieux salon, je vais vers la fenêtre et je soulève le coin du rideau.

En bas, dans la rue, je vois papa et maman qui partent à pied. Ils portent tous les deux un chrysanthème dans leurs bras, de deux couleurs : mauve pour papa et jaune pour maman.

On est au cimetière: le grand portail du cimetière s'ouvre en grinçant. On avance, en silence, sur le gravier blanc, on tourne à gauche. Papa et maman nous attendent, devant le tombeau de

mémé. Je me demande ce qu'ils ont bien pu faire dans ce cimetière pendant une heure. Mémé est morte jeune. Pépé est resté seul, il a élevé papa et ne s'est jamais remarié. Maman et les hommes se recueillent. Laura et moi, on reste un peu sur le côté. Tous les ancêtres de mémé sont là, dans le tombeau : ses parents, ses grands parents... Mémé est la seule à nous regarder, au milieu des fleurs artificielles. Elle est sérieuse, toute en noir, toute menue, avec un peu de moustache. J'aurais aimé la connaître. Je me frotte les yeux. Maman dit une prière, à voix basse. Papa et pépé disent : « *Amen* ». C'est fini.

Avec Laura, on s'échappe, on va voir derrière le caveau. C'est tout humide et froid. Je demande à Laura si elle a vu le chrysanthème jaune. Elle n'est pas au courant.

- *Quand mes parents sont partis au cimetière, maman portait un chrysanthème jaune dans ses bras...*

- *Tu as mal vu, Uruguay !*

- *Laura, il y en avait deux ! Un mauve et aussi un jaune. J'en suis sûr !*

- *C'est bizarre...Un chrysanthème jaune ?... ? Alors, demande à ta mère !*

Je m'approche de maman, je tire doucement la manche de sa veste.

- *Maman, le chrysanthème jaune... il est où ?*

Maman me lance, glaciale :

- *Ça ne te regarde pas !!*

Pépé a entendu. Il s'énerve avec sa canne et grommelle :

- *On est dans un cimetière, les enfants ! Chut !! Respectez le silence !*

Laura me tire discrètement par la manche et me souffle :

- *Allons faire un tour, viens !*

On remonte l'allée, on se retourne, pépé et maman discutent, ils nous ont déjà oubliés, on en profite pour changer d'allée. Ici, les tombes sont de petits rectangles avec de la mauvaise herbe, pas entretenus, abandonnés, des âmes seules. Laura me dit que c'est l'allée des pauvres.

Je lui reparle du chrysanthème jaune. Elle étire son visage vers le bas et lève les yeux au ciel.

- *Peut être au petit cimetière...*

- *On y va ?*

- *On y va, c'est sur le côté de la sacristie...*

Elle part devant, descend deux marches, tourne à droite, ouvre un portillon en fer et nous voilà dans une allée étroite qui fait le tour

de la sacristie. C'est un petit cimetière, avec de petites tombes, toutes les mêmes, et beaucoup de fleurs. Laura me broie le bras :

- Là bas, Uruguay !

Entre deux croix, je devine la seule fleur jaune de ce petit cimetière : c'est le chrysanthème, c'est le chrysanthème que maman portait dans ses bras, j'en suis sûr. Tout tremblant, j'avance vers ce soleil jaune mais une main énorme attrape mon épaule ! Je suis soulevé par le col de la veste. Mon souffle est coupé. Je regarde vers le bas : je reconnais les grosses bottes en caoutchouc. Il était à l'entrée du cimetière. C'est le fossoyeur, le croque mort, Laura l'appelle « *Victor, roi des morts* ». Mon cœur cogne comme un fou. Laura a pris du recul. Le fossoyeur géant me dit :

- *Tu t'es perdu, petit ?*

Je regarde par terre. Il me dit :

- *Tu n'as rien faire ici ! Tes parents t' attendent à l'entrée !*

Laura vient à mon secours :

- *On a bien le droit de visiter ce petit cimetière, Monsieur ! On cherchait un chrysanthème jaune.*

- *Allez, assez discuté, je vous ramène à la sortie ! Et pas de pleurnicheries.*

Au retour vers Montevideo, à l'arrière de la voiture, Laura me souffle :

- Cette histoire de chrysanthème jaune...c'est mystère boule de gomme !... Tes parents te cachent quelque chose !

J'entre dans le séjour. La télévision est allumée, sans le son. De l'eau coule sur les murs. Je regarde vers le couloir. Une **Ombre Géante** se glisse dans la cuisine !!! Vite, je me glisse sous le canapé, je me roule en boule. Je suis piégé. J'entends la voix de maman. J'ouvre les yeux. Je suis dans mon lit. Maman me dit : « Tu as crié , Uruguay ! »



LIVIO

Sous le pont, papa et son ouvrier soudent un pare choc. Au milieu des gerbes d'étincelles, caché derrière son masque noir, papa ne m'a pas vu. Comme d'habitude, je prends la caisse en bois et commence à trier les écrous et les boulons. Je les visse, mâles et femelles. En automobile, on trouve surtout des « 8 », des « 10 » et des « 11 » ou alors des gros : des gougeons. C'est le seul travail que papa me laisse faire. Le garage est tout noir, pauvre, sans fenêtres, en béton. J'aime l'odeur du cambouis, des vapeurs d'essence. Papa pose l'arc, soulève son masque, s'essuie le front et me fait bonjour d'un petit geste de la main puis sort dans la rue,

pour prendre l'air. Je continue mon travail. Papa revient avec quelqu'un. Je suis surpris : ils se tiennent par la main, comme deux femmes ! L'homme est jeune, très grand, tee-shirt et jean. Je ne l'ai jamais vu. Ils discutent un moment. Papa reprend son travail, descend le pont, sort la voiture, en rentre une autre. Je me trompe dans les boulons. Le jeune homme reste planté là, comme perdu. Il regarde sur le côté, dans la direction des femmes nues sur le calendrier, cachées derrière le poteau. Et, d'un seul coup, il se penche vers moi, me cherche avec les mains, en tâtonnant, et me souffle :

- *Bonjour Uruguay !*

Je suis surpris qu'il connaisse mon prénom ! Je lui tends la main. Il met du temps à la trouver. Je comprends qu'il voit mal. Il me sourit, regarde un peu en l'air, bien au dessus de moi et me dit :

- *Content de te connaître, Uruguay. Je m'appelle Livio. Je suis professeur de piano. Je connais bien tes parents, ils étaient très amis avec les miens. C'était avant que tu naisses. On habitait dans deux villages voisins, près du fleuve. Je vois encore ton père arriver, dans sa voiture bleue... je devais avoir sept ans. J'y voyais encore. Et puis, tes parents sont partis à Montevideo.*

Livio m'apprend des choses que je ne connaissais pas !... Papa et maman habitaient près du fleuve Uruguay, dans un village !

Une voiture entre, dans un boucan d'enfer : elle a perdu son silencieux. Papa crie :

- *Uruguay, est ce que tu peux reconduire Livio chez lui ?*

Je suis gêné, je ne sais pas où habite Livio. Il me serre fort la main. On descend la rue, il me dit :

- Tu vois, moi... heu..., je ne vois pas depuis l'âge de sept ans, je suis aveugle. Maintenant, on dit « *non voyant* » ...

Il me broie la main et rit. Je suis petit, il est très grand. Il a plus de vingt ans et c'est moi qui le guide ! Je suis surpris qu'il sorte sans canne blanche. Il me parle comme si on se connaissait depuis toujours :

- *Nous, les aveugles, on n'est bons que pour la musique. Alors, j'ai fait comme tous les aveugles : une école de musique, à Paris... j'ai appris à accorder les pianos, le solfège et le piano, dans une école pour aveugles. Je sais un peu jouer Bach, Chopin.. c'est très agréable ! J'ai un faible pour « La marche turque » de Mozart. La musique est une douce compagnie, surtout quand on vit seul, comme moi.*

Je surveille ses pieds, il frôle le sol, on dirait qu'il glisse. Quand je vois un obstacle, je tire un peu sur son bras : il comprend. Il faut traverser l'avenue, je ralentis, mais il me dit :

- *On peut y aller, non ? Les voitures sont au rouge, il me semble. Au bruit !*

Comment il le sait ? Comment il le voit ?! Au bruit... Il marche vite, je ralentis pour lui faire deviner que le trottoir est là. Sa main se

desserre un peu. On est sur le trottoir, on est sur l'avenue qui descend vers l'océan... Je fais attention, je lui fais éviter les gens, les réverbères, les poubelles. Il est tout le temps de bonne humeur : il m'étonne à chaque pas. Toujours joyeux, plein d'entrain.

- Hum !... quel parfum ! Elle est jolie ?

Je me retourne : elle est jolie ! Comment il devine les choses ?

- Uruguay, je pense que, tous les deux, nous sommes extrêmement sensibles aux sons, à la musique, n'est ce pas ?

C'est vrai. Je serre sa main. On arrive dans une rue étroite, il se tait et s'arrête. Il lève un peu la tête, on dirait qu'il renifle l'air :

- Voilà ! C'est ici que j'habite. Les volets marrons.

Je ne sais pas quoi faire. Lâcher sa main et rentrer chez moi ? Mais c'est lui qui me tire par la main. Il passe devant et grimpe vite un escalier tout raide. Il me lâche la main et avance, mains en avant, en courant ! L'appartement est petit et sombre. Je vois le piano, la trousse d'accordeur, un chat sur le radiateur. Il ouvre le frigo et sort une carafe d'eau fraîche. On boit en silence. Je n'ose pas le regarder, j'ai peur qu'il me voie. Il m'impressionne. Soudain, Livio met une main devant sa bouche, lève les yeux, comme s'il cherchait quelque chose au plafond et me dit, avec un plaisir gourmand :

- Mais, au fait, Uruguay, j'y pense ! Une guitare, ça te ferait plaisir ?

J'ose à peine y croire ! Depuis que j'en rêve ! Papa a toujours dit qu'on n'avait pas les sous...

- Bon ! Il faut la trouver ! Ah oui ! Dans ma chambre ! Sous mon lit ! Je n'en joue pas. Je vais la chercher.

Et il s'en va, en glissant des pieds sur le parquet, mains et bras en avant, en tâtonnant dans le vide. J'entends le bruit d'une guitare qui tombe et résonne ! J'ai peur qu'il l'ait cassée. Il me crie :

- C'est rien ! Je ne savais plus où elle était. Elle n'était plus sous le lit. Je l'ai ! Je la tiens !

Il revient avec une magnifique guitare. C'est une guitare d'adulte, une vraie, comme celle de Pablo, d'une couleur que je n'ai jamais vue : orange. Il passe la porte et me la tend. Je la prends dans mes bras, je l'essaye. Livio se lève :

- Elle sonne comme une casserole ! Voyons ! Mi, la, ré, sol, si, mi ! Accordons là : moi au piano et toi à la guitare !

Il s'assied devant le piano et joue le « mi » d'en bas. J'accorde la basse, sans hésiter. DD se retourne :

- Dis donc ! Tu as l'oreille absolue, Uruguay ! Quelle chance ! Allez ! Maintenant, deuxième note : « la ». J'accorde le « la » de mon piano avec la porteuse du téléphone ! La, la, laaaa...

En cette fin d'après midi, je suis le plus heureux des enfants de la terre. Souvenir inoubliable : je remonte l'avenue, guitare serrée contre mon ventre. Les gens me regardent, étonnés de voir un enfant porter une si grande guitare. Ils me laissent le passage et sourient. Le chemin qui mène à l'immeuble me semble court. J'imagine la surprise de papa et maman ! J'entre dans ma rue, comme dans un conte de Noël. Je suis fier, rempli de bonheur. Je vole. Je n'ai pas su comment remercier DD. Alors, je l'ai embrassé.

LA TORNADE

Le vent du Sud s'est levé. Papa me réveille en pleine nuit : Il « *doit y aller* », il doit partir. Il me demande de fermer tous les volets, de ne surtout pas sortir et de rester avec maman : elle a pris des cachets pour dormir. Papa enfle son ciré, avale un bol de café. Le talkie-walkie crache :

« *Tornade, 400 km/h, dans une heure* ».

Il m'embrasse, je m'accroche à son cou. J'ai peur qu'il ne revienne pas, qu'il meure, qu'il se noie. J'ai peur que maman oublie de se réveiller. J'ai peur que tout disparaisse, j'ai peur d'être abandonné, de finir orphelin.

D'un seul coup, les lampes s'éteignent. Montevideo est plongé dans le noir. Le faisceau de la lampe torche de papa s'enfonce dans l'escalier et disparaît. A tâtons, je couche la guitare dans mon lit, je la couvre avec un édredon. Je glisse Pantin sous le lit et je m'allonge sur lui.

La rue est pleine de bruit effrayants, les volets sifflent, le plancher saute à chaque coup de tonnerre. A chaque fois qu'une tornade est

annoncée, maman tombe malade. Le vent fou du Sud annonce des orages à tout casser.

Quand on est à la plage et que le ciel devient noir, au loin, sur Buenos Aires, maman panique. Elle nous donne sa peur. Il faut rentrer, d'urgence ! Papa nous prend sous ses bras et on rentre à l'appartement. Le Docteur Villa dit que maman est « *phobique des orages* ». Elle s'enferme dans sa chambre et elle avale des médicaments, pour dormir, pour ne rien voir.

Et si ça devenait grave ? Et si maman ne respirait plus ? Je ne sais pas téléphoner, je ne pourrais pas appeler le Docteur Villa et lui dire : « *Au secours ! Papa est chez les Pompiers, maman est malade à cause de l'orage, aidez moi, venez vite ! Maman ne respire plus ! C'est grave !* »

Alors, je me bouche les oreilles, je ferme les yeux. Je pense à DD, tout seul dans sa profonde nuit. J'imagine que Pablo serre ses enfants contre lui. La pluie cogne contre les volets, le vent se couche, se relève, le tonnerre et les éclairs bombardent la ville. Quand ils s'enfuirent vers le Nord, la pluie viendra mais tout sera noyé.

Dans la chambre sombre, sur la table de nuit, au pied des quatre bougies, un tube de médicaments est ouvert. Maman dort, toute pâle, sur l'oreiller blanc. Elle respire à peine. Elle qui est si belle, je la trouve vieillie. Je m'assieds sur la chaise en paille et je veille. Je regarde le coffret de musique. Dehors, le vent pousse. J'imagine l'orage qui fonce, tout droit, sur l'océan, les petits hommes sur

leurs petits bateaux en haut des vagues énormes, mitraillés par les éclairs, effrayés par le tonnerre, priant la Vierge. Et leurs femmes et leurs enfants, priant aussi pour qu'ils reviennent. Les palmiers du bord de mer, pliés par le vent, gémissent dans la nuit.

Papa a dû arriver au garage. Il rentre les voitures des clients. Il les monte sur les ponts, il cloue des plaques de bois devant le rideau en fer. Il met son casque, ses habits en cuir, ses bottes. Ils avancent dans la ville vide et noire. J'imagine les camions rouges, les phares blancs. Alignés sur l'avenue centrale, ils attendent l'attaque. Papa se bat contre les orages, depuis toujours. Le vent repart de plus belle, siffle, pousse et hurle. L'eau se jette sur les volets, fait sonner les rambardes en fer des petits balcons. Le tonnerre explose, illumine la chambre. Les immeubles vibrent. Je mets mes mains sur ma tête. Maman dort toujours. Les camions rouges font tourner leurs gyrophares. Papa tourne le grand volant noir. Les égouts refoulent, l'eau monte sur les trottoirs. Les sirènes hurlent, dans tous les coins de la ville. Les pauvres prient. Les animaux se taisent, les fous hurlent. Maman soupire. Je m'approche : je colle mon oreille à sa bouche. Elle a soif. Elle croit que je suis papa. Je pars dans le noir, je vais chercher un verre. L'eau est coupée ! J'ouvre le tiroir du buffet : je trouve le briquet. J'ouvre le freezer, il ne marche plus ! A tâtons, je cherche les glaçons. Je les démoule dans un bol et je les laisse fondre. Un volet de la chambre grince, comme une dent qu'on arrache, et s'envole. L'eau gifle les carreaux, les éclairs effraient maman. Je lui tends le bol. Elle avale les médicaments. Elle ne s'est pas rendue compte

que l'eau était glacée. Je regarde par la fenêtre. Les pompiers remontent la rue. Cette eau folle me fait peur. Des voitures passent, sur le toit, cognent contre les murs. Des arbres entiers, des meubles, toute la terre du terrain vague...L'eau monte sur les murs, une voiture bleu clair descend la rue comme une bombe, sur le toit. Elle enfonce une vitrine, disparaît dans le magasin. Papa est là ! Il attache un mousqueton à sa ceinture, tend les cordes. Les gens des rez de chaussée ont tout perdu. Ils traversent le torrent de boue, en s'agrippant aux cordes, leurs enfants dans les bras. Ils traversent la lumière des phares et se réfugient dans les camions rouges. Quel désastre !

L'aube arrive enfin. Les employés de mairie commencent à tronçonner les arbres. J'éteins les bougies. Maman me demande si c'est fini. Je lui dis « *Oui* », tout doucement, je la rassure. Elle boit un peu d'eau dans le bol et se rendort.

J'entends leurs pas et leurs voix qui montent : papa et le Docteur Villa sont amis d'enfance. Le calme et l'électricité et l'eau sont revenus. C'est fini. Il n'y aura pas école, la ville est sinistrée, la radio l'a dit. Papa est trempé, sale, marron, plein de boue. Il enlève son ciré. Il me demande si maman va bien. C'est le Docteur qui fait chauffer le café. Papa, assis, ne bouge pas, il se tait, épuisé. Je comprends que quelque chose de grave s'est passé. C'est le Docteur qui parle :

- *Tu sais, dans notre métier, c'est presque tous les jours. On s'attache à un patient...on fait tout ce qu'on peut....j'ai soigné des gens pendant trente ans...et un jour...on m'a appelé, c'était trop tard. La mort, on ne s'y fait jamais vraiment. C'est un mystère et une souffrance, un combat. Cet homme, dis toi que personne n'aurait pu le ramener. Il a dû être éjecté quand sa voiture a défoncé la devanture du magasin. Une voiture au beau milieu d'un magasin, c'est incroyable ! Pauvre type ! Le torrent de boue l'a repris et l'a laissé en bas de la rue, sur le trottoir de l'avenue. Quand tu l'as trouvé, il était quasiment mort, noyé. Mais, je t'en prie, ne t'en accuse pas ! Bouche à bouche, massage cardiaque, défibrillateur, vous avez tout tenté. Vous y avez cru. Mais ce pauvre homme avait trois cent mètres de boue dans la gueule et les poumons.....Quand vous êtes arrivés, son cœur en avait trop vu ! Non vraiment, et là, c'est le médecin qui te parle : personne n'aurait pu sauver cet homme qui a eu la malheureuse idée de se réfugier dans sa voiture, Dieu sait pourquoi, en plein orage ...Quelle erreur !*

Papa écoute sans entendre. Il regarde fixement son bol de café. Il est triste, j'ai envie de l'embrasser, de lui dire que je suis fier de lui, que maman va bien, qu'elle a bien dormi...

Il baille, frotte ses yeux et dit au docteur :

Tu sais bien... Je ne me suis pas engagé dans les Pompiers par hasard. A chaque fois que je sauve quelqu'un, je suis heureux. Mais , cette nuit,tous mes efforts n'ont servi à rien...c'est trop cruel !

Et il craque, il pleure comme un enfant inconsolable. Lui qui ne pleure jamais !

Le Docteur Villa s'assied, passe son bras autour de lui :

- Oui, je sais, comment oublier ? Excuse moi.

Le Docteur me regarde, de son sourire triste et bienveillant. Pendant un moment, il n'est pas là, son regard part ailleurs. C'est comme si j'étais transparent et qu'il voie loin, loin, loin derrière moi. Je les regarde, tous les deux, exténués, dans la cuisine pâle. On dirait qu'il n'y a plus de murs, que l'immeuble est ouvert, éventré sur la ville. Le Docteur soupire, se lève, prend sa sacoche, me caresse la tête et entre dans la chambre de maman.

PAIN D'EPICE

J'ai tout bloqué. Je ne mange plus, je ne bois plus, je recrache toute ma salive dans des mouchoirs, j'ai honte, les poches de mon pantalon sont trempées, gluantes, ça fait des auréoles, je vais mourir.

Papa me traîne par la main, on marche sur le trottoir devant la « Santa Maria », l'hôpital des fous. Je freine des pieds, je lui échappe, je change de trottoir comme un chat galeux. J'ai peur qu'on m'enferme derrière les barreaux, avec ces pauvres hommes qui bavent et qui crient, ces condamnés qui ne sortiront jamais.

Sur l'avenue, les gens me regardent de travers. On s'arrête devant un immeuble. Papa regarde une grande plaque brillante en or . Il tend le doigt et dit :

- Docteur Garcia, voilà, c'est ici.

On prend l'ascenseur, on marche sur de la moquette. Je suis épuisé. J'ai peur que ce Docteur m'envoie à l'hôpital ou à la « Santa Maria ». J'ai peur qu'il m'enfonce un tuyau dans la gorge.

On entre dans la salle d'attente. Les fauteuils sont gros, mous et verts. Une dame nous demande l'heure. Elle dit qu'elle est arrivée avant nous et que le docteur a du retard. Elle souffle fort en remontant ses bas. On attend... longtemps. Papa lit des revues de voitures. La porte s'ouvre. C'est lui. Papa lui dit que c'est le Docteur Villa qui lui a « *recommandé de venir consulter* »... La vieille dame se lève et râle. Elle dit qu'elle était arrivée la première. Le docteur la renvoie dans les cordes :

- Non Madame, c'est vous qui êtes arrivée trop tôt, comme d'habitude, votre rendez vous est à 15 heures !

Ce qui me frappe, c'est que ce Docteur ne porte pas de blouse blanche : il est bien habillé, en costume cravate.

On s'assied sur des fauteuils chics, comme ceux des rois, avec des petits pieds tordus et des accoudoirs en bois sculpté. Papa raconte, le Docteur écoute. Papa lui parle de l'interne de l'Hôpital qui a dit qu' » *il me mettrait un tuyau dans la gorge, pour me faire avaler* ». Le Docteur ne dit rien. On dirait qu'il rêve. Papa a fini. Le Docteur se lève et me regarde droit dans les yeux. Il est hors de lui :

- *L'interne que tu as vu à l'hôpital est un imbécile.*

Je sors mon mouchoir et je crache la salive. Il l'a vu. Il continue :

- *Imbécile, en latin, ça voulait dire : qui a besoin d'un bâton pour marcher. On ne force pas un enfant à manger ! Oublions cette histoire stupide de tuyau. Avec moi, tu ne risques rien.*

Il me fait un clin d'œil :

- Tu aimes dessiner ?

Dessiner ? Je ne sais pas comment il a deviné. Moi, je dessine tout le temps ! Il demande à papa de nous laisser seuls et il le raccompagne à la salle d'attente. Je les entends, ils parlent un peu. Je n'ai plus peur de ce médecin. Il n'est pas méchant. Il m'a sauvé du tuyau, ma terreur. Le Docteur revient.

On s'assied tous les deux sur la moquette. Il ouvre une boîte remplie de crayons et me donne des feuilles blanches :

- Dessine ce que tu veux, Uruguay !

Je suis embêté. J'inspire à fond. Je lève la tête. Une idée me vient : une fleur jaune.

Je lui dis :

- A la Toussaint, on va chez mon grand père. Mon père apporte toujours un chrysanthème sur la tombe de sa mère. Cette fois, il a apporté un chrysanthème mauve. Maman a apporté un autre chrysanthème jaune, mais je sais pas pourquoi... C'est un mystère. Alors, c'est une fleur qui n'existe pas.

- Ce chrysanthème jaune a disparu ?

- Voilà, c'est ça.

- Ton grand père habite un village ?

- A côté du fleuve. Je suis né, sur une barque. Sur l'eau...
- Tu as parlé avec tes parents de « cette fleur qui n'existe pas » ?
- Maman n'a rien voulu me dire. C'est comme un secret.

Je sors mon mouchoir et je crache ma salive. Le Docteur l'a vu.

- Tu veux bien faire un autre dessin ?
- Je veux bien mais c'est difficile à dessiner.
- Tu préfères me le raconter ?
- C'est ... heu... je ne bois pas, je ne mange pas, je recrache ma salive tout le temps. Je suis malade. Je ne pourrai pas aller à l'école. Si ça continue, je vais mourir...

-Il s'est passé quelque chose ?

J'hésite, puis d'un seul coup, je déballe :

- Le bébé de notre voisine est...mort... Il s'est étouffé...C'est maman qui me l'a dit...(j'inspire fort). Alors, j'ai tout bloqué.

Le Docteur se lève et me dit :

- Il faut que je parle avec ton papa. Je reviens.

Il laisse la porte entr'ouverte. Dans la salle d'attente, le Docteur parle avec papa. J'attends. Je les entends à peine, ils chuchotent. Ils approchent de la porte et, d'un coup, le Docteur se met à parler fort, comme s'il voulait qu'on l'entende :

- Un NOYEAU ? Ce bébé s'est étouffé avec UN NOYAU ?!

Ils rentrent dans le bureau. Papa tient son chéquier à la main. Le Docteur cherche :

- Noyau, noyau,... vous entendez comme moi ? Écoutez ! Je n'entends que de l'eau ! Noie + eau...C'est la naissance d'Uruguay, sur le fleuve, qui m'a donné cette intuition. Que d'eau, que d'eau !

Puis, il rassure papa :

Tout va bien aller, vous verrez. Uruguay a compris qu'il ne risque plus rien du tout. Cette malheureuse histoire ne le concerne pas. Elle s'est passé un peu trop près, c'est tout...Sa maman est peut être trop sensible à l'eau... Si votre dame veut venir me voir, je la recevrai avec plaisir. Je ne l'accuse pas. Je n'accuse personne. En psychanalyse, il n'y a que des victimes. Il suffit de comprendre.

J'avale ma salive, il l'a vu. Il retourne le chèque sur son bureau et nous raccompagne. On arrive à la porte. Le Docteur se baisse vers moi et me tend une tranche de pain d'épice. Je la prends et on s'en va. On remonte l'avenue. Papa achète des roses rouges pour

maman. On passe devant la maison des fous, la « Santa Maria ». Je ne m'en aperçois même pas. Je finis mon pain d'épice. Il était bon. Je suis guéri ! Ce Docteur est un magicien !

L'ECOLE

Dans la cour, maman parle avec l'institutrice. Je ne veux pas qu'elle me tienne la main. Autour de moi, les enfants jouent et courent . Maman m'embrasse et s'en va. La clochette sonne. L'institutrice grimpe en haut des marches. Les enfants se mettent en rang par deux. Je me place en fin de rang. L'appel commence. Les enfants répondent « *Présent !* ». J'ai envie de partir en courant. Et tout d'un coup, j'entends : « *Uruguay !* ». La peur me tombe dessus, je ne sais pas pourquoi. Je regarde mes souliers neufs sur le bitume de la cour. Mon corps est tout raide, mes jambes tremblent, le silence n'en finit pas. La maîtresse me cherche des yeux :

- *Uruguay, tu dois dire « Présent ! ». Comme tout le monde .*

Moda est dans le rang d'à côté (*Moda habite mon immeuble*). Elle vient à mon secours :

- *Madame, Uruguay est nouveau .*

Tous les visages se retournent, d'un seul coup. Les petits, les grands, les garçons, les filles, tout le monde me regarde. Je baisse la tête, mes jambes tremblent sans s'arrêter. La maîtresse regarde

sa feuille :

- Ah oui, Uruguay, j'avais oublié ! Ta maman me l'a dit, tout à l'heure...tu es... Il ne faut pas être timide. Je te marque « présent».

Les enfants murmurent autour de moi et me regardent comme si j'étais anormal. Moda regarde droit devant. Je me sens seul contre les autres.

L'institutrice sonne la cloche et demande le silence. Chacun avec son cartable, on entre en classe dans un bruit de chaussures qui raclent. Moda me fait signe. Je m'installe à ses côtés. J'ai du mal à respirer. Ça sent la craie. J'espère que l'institutrice ne reparlera plus de moi. C'est tout le contraire qui se passe :

- Uruguay, vu ton âge, j'ai accepté que tu sautes une année. Si tes résultats sont bons, je te garderai. Mais si tu ne suis pas, si tu ne fais pas un effort pour travailler, je serai obligée de te renvoyer en petite classe. On est bien d'accord ?

On commence par les chiffres. On compte avec de grandes allumettes en couleur : jaunes pour les unités, bleues pour les dizaines.. A « 10 », on fait un petit fagot de dix allumettes jaunes. On l'entoure d'un élastique et on remplace le fagot par une allumette bleue. C'est amusant. La maîtresse me félicite. Derrière

moi, des chaises raclent. Je regarde Moda. Dans mon dos, j'entends
« *Moda, Uru... Hou, les amoureux ! ...*

Que des jaloux !

- *Et maintenant, ouvrez votre livre de lecture !*

Moda lit. Mon cou se bloque. Le prochain, c'est moi ! Mes jambes se remettent à trembler, ma bouche est toute sèche. L'institutrice regarde sa montre.

- *Récréation !*

Mon cœur redescend. Je marche vers la porte. Mes jambes sont molles, je vois des étoiles. Le mur bascule, je tombe. J'entends des murmures autour de moi. On me retourne sur le dos, on m'écarte les bras. La maîtresse me parle : « *Uruguay! Uruguay!* ». Une main me caresse le visage : c'est Moda ? On me soulève, on m'assied sur une chaise. Quelqu'un me donne des petites tapes.

Je reconnais la voix de l'institutrice:

- *Uruguay, c'est la récréation. Vas prendre un peu l'air ! Ça te fera du bien. Que tu es très émotif ! Si j'avais su que tu sois aussi sensible, je...*

J'avance dans le couloir. On m'ouvre la porte. L'air est chaud, le soleil m'éblouit. Je descend les marches. Les enfants me regardent. Je suis somnambule. Moda me tient la main. Les autres jouent au foot. Un grand nous tourne autour, en poussant la balle. Il me

cogne sur l'épaule :

- *Alors, Uru, tu préfères les filles ?*

Il sourit à Moda. Il a raison : je devrais être avec les garçons et jouer au foot. Je ne devrais pas laisser Moda me tenir la main. La clochette sonne : il faut déjà rentrer.

On dessine. On a le temps, c'est calme, je m'applique. La maîtresse accroche au mur les deux meilleurs dessins et dit :

- *Très bien, Uruguay ! C'est toi qui dessines le mieux.*

La classe vibre. La cloche sonne.

C'est midi. Maman m'attend. Je ne veux pas qu'elle m'embrasse devant les autres. On rentre à la maison. Moda nous accompagne. Je marche deux pas derrière, en traînant des pieds.

A midi, papa m'a forcé à revenir à l'École.

Je vois Moda, dans un coin de la cour, au milieu de quatre garçons. Elle leur sourie. Cette fois, c'est moi qui suis jaloux. L'après midi commence par la géographie. C'est une stagiaire, toute jeune, qui fait la classe : elle apprend le métier. Une main dans le dos, appuyée sur le bureau, elle penche en regardant le tableau.

L'institutrice s'assied au fond. La classe est dissipée. La stagiaire hésite, se trompe, rougit. L'institutrice refait le silence. Au tableau, la stagiaire dessine une drôle de forme. Sans se retourner, elle

demande :

- *Ça vous fait penser à quoi ?*

Un grand, au fond, répond ce que tout le monde pense:

- *Une patate à l'envers, Mademoiselle Maria !*

La classe s'amuse. La stagiaire se retourne, toute rouge :

- *C'est vrai. Vu de loin, on dirait une pomme de terre à l'envers. Mais nous sommes dans un cours de géographie !*

Elle a dit le « i » de géographie comme un cochon qui couine.

La classe ricane. L'institutrice se lève, énervée :

- *Arrêtez de vous moquer de Maria ou j'en mets dehors !
Continuez, Maria !*

Et elle se rassied, jambes et bras croisés, dans sa blouse. Maria explique :

- *J'ai dessiné un pays ! Et ce pays, vous le connaissez, c'est facile !*

Un joufflu du premier rang s'étonne :

- *Alors, c'est l'Uruguay, Mademoiselle ?*

Un autre fait le bête :

- *L'Uruguay a la forme d'une patate ??*

La classe rigole. Mon ventre se serre. J'ai l'impression qu'on parle de moi et que toute la méchanceté va me sauter dessus. Je cache mes mains sous la table. L'institutrice se lève, va au tableau et écrit en lettres blanches et bleues : « URUGUAY ».

- L'Uruguay, c'est votre pays. C'est un nom propre, mais c'est aussi un prénom, vous le savez. Vous devriez être fiers qu'un de vos camarades porte le nom de votre pays !...

C'est la pagaille : les grands s'amuse, les petits se regardent. Maria, la stagiaire, dit alors ce qu'il ne fallait pas dire :

- C'est la même chose pour le Paraguay. Le Paraguay est un fleuve et ce fleuve a donné le nom au pays ! Ce sont des noms propres ! Donc, première lettre en majuscule !

Dans le brouhaha, une voix demande :

- Madame, si Uruguay était né au Paraguay, ses parents l'auraient appelé « Paraguay » ?

La classe n'attendait que ça ! Je sue, je n'en peux plus, je tombe. Je vois les pieds de ma chaise, j'ai honte, la maîtresse crie, une porte claque, un long silence, des pas avancent sur l'estrade, je vois des chaussures d'hommes qui parlent :

- Qu'est ce qui se passe, ici ? C'est la foire !... Et qu'est ce qu'il fait, celui là, par terre ?

Je suis soulevé en l'air et je me retrouve assis sur ma chaise. C'est l'instituteur des grands : il est vieux, petit et sec, avec un bouc jaune. Il fait peur à tout le monde. La maîtresse dit :

- C'est Uruguay, un nouveau. La classe se moque de son prénom. Il est hyper sensible...

L'instituteur passe toute la classe en revue, avec un regard froid :

- *Si j'entends encore un bruit, je vous renvoie tous chez vous et je convoque vos parents. Pour vous calmer, vous allez faire du Sport !*

Il tourne les talons, s'arrête à la porte, me regarde durement :

- *Tu diras à tes parents que je veux les voir. Tu n'es pas mûr pour cette classe. Dès le premier jour, tu mets la pagaille !*

Et il sort. La maîtresse dit, fort :

- *RE CREA TION ! On fait du Sport ! Poids et corde !*

*

Au poids, elle me dit : « Uruguay, pas terrible. Des filles ont mieux que toi. Je te mets 4/10 ! »

Les cordes pendent sous le préau. Les grands, les forts, disent à l'institutrice :

- *Madame, Madame, à moi à la corde !!*

Ils grimpent comme des singes. Arrivés en haut, ils tapent la poutre d'une main et disent : « Facile , Madame ! ».

A mon tour : je tire sur mes bras, mes pieds dérapent. La maîtresse m'arrête :

- *Essaye la corde à nœuds. Ce sera plus facile !*

Je sais que je n'y arriverai pas. Les autres s'amuse :

- *Allez, Uru, c'est facile. Même les filles...*

La maîtresse prend ma défense :

- *Taisez vous ! Laissez le se concentrer ! Il faut qu'il dépasse sa peur. Il va réussir, je le sens !*

J'accroche la corde, je prends un peu d'élan. Du premier coup, je réussis à accrocher mes pieds. Je monte, une main, les pieds, l'autre main. J'ai déjà fait la moitié du chemin. Je regarde la corde. Elle me semble énorme. Mes mains sont toutes petites. En bas, tout le monde me regarde. La corde brûle mes jambes. Je me sens mal. Je regarde mes mains. Je ne comprends pas ce qui se passe : tout d'un coup, mes mains s'ouvrent dans le vide. Je tombe comme une pierre, tout droit. Tout défile, je ferme les yeux. Une douleur électrique, comme une barre de fer, traverse mon corps, des pieds à la tête. Je vois une lumière toute blanche, comme un phare de voiture, sous la pluie. Et puis, plus rien.

*

Le Docteur Villa a vu mes radios. Il dit que « *le chirurgien m'a fait souffrir, en tirant sur cette jambe cassée* ». Les jours sont longs, je sue, j'ai mal, la gouttière de plâtre me fait des escarres... Dans le couloir, j'entends des messes basses, maman, papa... J'ai peur qu'on me renvoie à l'école, avec ma tige en fer et mes vis dans le fémur. Il fait chaud, la fenêtre est ouverte. On m'entend hurler depuis le fond de la rue.

LA QUADRATURE DU CERCLE

Tout va de travers. On est malheureux comme des pierres. Maman oublie de saler, papa lui en fait la remarque, elle se lève, elle ouvre le placard et souffle :

- *Qu'est ce que je cherche ? Je ne sais plus ce que je cherche ...*

- Papa soupire, fort. Et moi, je suis le grand malade de la famille, le problème. Un grand silence noir passe sur ma tête. Tout est de ma faute.

Le Docteur Valeta essaie de « *mettre un peu de raison dans tout ça* ». Il pense que l'école n'est pas faite pour moi , « *c'est certain* »... Mais, il ne voit pas de solution : Il appelle ça : la « *quadrature du cercle* ».

Maman égoutte les nouilles dans ce lourd silence et dit qu'elle a croisé le curé. L'abbé Pedro lui a dit qu'il fallait penser au catéchisme et à ma communion.

Papa inspire fort par le nez et fait :

- *Pfut... il ne manquait plus que le curé ! Pas question !*

- *L'abbé Pedro est un brave homme, dit le Docteur. Son problème, c'est les poux, il ne se lave jamais !*

Le Docteur se lève, mets son chapeau et nous lance :

- *Allez ! Courage ! A bientôt.*

La cuisine redevient calme et triste. Je me frotte les tempes.

Maman soupire et baille. Tout le monde est fatigué, sur les nerfs.

Tout est bloqué, sans solution.

LA LETTRE

Avec les dents de ma fourchette, je trace des sillons sur la purée qui fume. Maman soupire :

- *Comment remonter la pente ? Où trouver une solution ?* (elle pense à l'école, mon échec)

Juste au moment, la sonnette retentit. C'est « *la mémé du quatrième* », comme l'appelle papa. Elle demande si on pourrait la dépanner d'un bout de pain. Et elle tend une enveloppe. Maman lui donne du pain. La dame remercie et s'en va.

Maman est surprise : la lettre est adressée à toute la famille : « *Monsieur, Madame et Uruguay* ». Elle la lit, lentement, en silence, comme si la nouvelle était importante. Elle lève les yeux au ciel, étonnée et dit : « *Oh ! Mon Dieu !* ».

Je crois qu'elle a gagné à un concours, qu'elle a gagné des sous. Elle s'agenouille, me serre fort, colle sa bouche à mon oreille et murmure : « *Écoute ! Écoute Uruguay ! C'est trop beau ! Surtout, ne dis rien à papa ! On lui fera la surprise !* ». Et elle me dit le secret de la lettre.

LUMIERE

PAPA ET OLGA

Papa a mis du temps pour aimer Olga. Au début, il l'appelait « *la française du quatrième* »...

Les yeux perdus, j'ai souvent entendu maman soupirer :

- *Après tout ce qu'elle veut faire pour nous... quand même !...*

Maman et Olga ont commencé par aller faire le marché ensemble. Puis, elles ont fait des pauses sur le palier, avec un tas de choses à se raconter. Elles sont devenues les meilleures amies du monde . Olga sonne, maman prend son panier et elles descendent la rue, en discutant et en riant, comme des copines. Maman a eu l'idée de l'inviter à manger un couscous. Papa s'est moquée, en disant qu'il fallait savoir rouler la semoule et que, de toute façon, les uruguayens ne mangeaient jamais de couscous : « *C'est un plat arabe, un plat de touaregs...* ».

Le jour où Olga nous a invité à venir prendre l'apéritif, il s'est inventé des soucis au garage, un mal de dos. Et il a regardé un match de foot à la télé... Il s'enfonçait dans la mauvaise foi.

Ce soir, c'est bizarre, il est détendu, souriant. Il ouvre le frigo, décapsule sa bière, s'appuie contre le radiateur et nous raconte qu'il est rentré à pied. Avec Olga ! Ils ont parlé de la « dette ». Olga lui a dit qu'il n'y avait pas de dette, puisque ce qu'elle se proposait de faire pour moi, elle le faisait de bon cœur. Papa lui a répondu :

- Il faudra bien qu'on vous donne quelque chose, qu'on vous rende le service....C'est une question d'honneur.

Olga ne s'est pas laissée faire. Elle lui a répondu :

- Pour ce qui est de l'honneur, je suis d'accord avec vous. La fierté est une tare, mais l'honneur est respectable. Les hispaniques sont très hospitaliers mais trop fiers ! Ils ont le nombril au soleil. Quand je parle à certains, j'en ai mal au cou. Ils sont sur leur cheval, là haut, entre terre et ciel... Pour tout vous dire, j'en ai tellement vu, dans cette vie, que mon ego m'est égal.

Après cette longue déclaration, papa décapsule une seconde bière. Maman se frotte un œil, le torchon à la main. On attend la suite. Papa tord la bouche :

- Je l'ai pris pour moi, cette histoire de nombril à l'air... ! Je me suis dit : elle m'en veut, elle me trouve fier ! Et là, devinez ce qu'elle m'a dit ! » :

- La vieille du quatrième, la boiteuse, la pied noire immigrée, la veuve sans mômes, la prof qui donne des leçons....ça, c'est l'apparence. Mais elle a eu une vie, cette apparence ! Vous croyez qu'on peut oublier ? On était jeunes, on s'aimait. Mais on n'était pas

au bon endroit, au bon moment. L'Algérie de 60, ce pays si beau, si pacifique, gorgé de soleil, avec ses vignes, son art de vivre, avec ses colons attachants, blagueurs et fiers... Vous, côté fierté, croyez moi, vous êtes des anges !... Eh bien, ce pays ensoleillé a basculé dans la haine et la terreur. Quel mal a fait mon mari ? Il a voulu lire le journal près de la fenêtre ! C'est banal ! J'étais à la cuisine. On était pas bien riches. Je me souviens encore du bruit effrayant de la bombe. Voir son mari, en morceaux, dans le salon... Je suis partie en lambeaux, meurtrie à jamais. J'ai fui le plus loin possible. Sans rien, ni personne. On n'avait pas d'enfants. Et votre pays m'a accueilli. Alors, je vous dis Merci... Et je dis merci à votre fils, Uruguay. Uruguay est mon rayon de soleil. Je n'en ai plus pour longtemps, avec mon éclat de bombe dans la jambe. J'aime Uruguay comme un fils. Je ne pensais pas trouver dans les yeux d'un enfant, lui aussi blessé par la vie, autant de gentillesse, d'intelligence, de volonté. Autant de dons... Vous avez été de merveilleux parents ! Cet enfant a été aimé. Depuis que je le connais, je dors mieux, il m'apaise. Il est l'avenir. J'aime la musique, vous le savez. Uruguay a de l'or entre les mains. Ses musiques rendront les gens heureux. Que voulez vous de plus dans une vie ? Ne vous en faites pas. Je sais qu'il réussira, c'est sa voie. Cet enfant a une soif d'apprendre... ça se voit ! L'école l'a rejeté. Il souffre. Il veut se rattraper. Alors, si je ne l'aide pas, qui va l'aider ? Si vous dites « Non », je ne pourrai plus jamais croiser son regard dans l'escalier. Je me ferais honte. Je n'ai jamais rencontré d'enfant aussi attachant. Parce qu'il sait ce que c'est de souffrir. J'aime Uruguay comme un fils. Je ne pensais pas trouver dans les

yeux d'un enfant, lui aussi blessé par la vie, autant de gentillesse, d'intelligence, de volonté. Autant de dons... Vous avez été de merveilleux parents ! Cet enfant a été aimé. Depuis que je le connais, je dors mieux, il m'apaise. Il est l'avenir. J'aime la musique, vous le savez. Uruguay a de l'or entre les mains. Ses musiques rendront les gens heureux. Que voulez vous de plus dans une vie ? Ne vous en faites pas. Je sais qu'il réussira, c'est sa voie. Cet enfant a une soif d'apprendre... ça se voit ! L'école l'a rejeté. Il souffre. Il veut se rattraper. Alors, si je ne l'aide pas, qui va l'aider ? Si vous dites « Non », je ne pourrai plus jamais croiser son regard dans l'escalier. Je me ferais honte. Je n'ai jamais rencontré d'enfant aussi attachant. Parce qu'il sait ce que c'est de souffrir, de ne pas trouver de place. C'est incroyable ce que ces enfants peuvent être sensibles au monde ! Il le captent ! Ils l'absorbent ! Ils ressentent des choses que nous, nous ne ressentirons jamais. C'est beau, vous savez...Votre fils me rajeunit de vingt, quarante ans...Alors, la dette...c'est le sourire d'Uruguay qui la rembourse. C'est aussi simple que ça. L'argent n'a rien à voir là dedans. On est au delà de tout convention. Une vieille femme boiteuse et un jeune adolescent qui comblent leurs vides. C'est ce qui se passe, Monsieur. Vous pouvez m'appeler Olga ! J'en serais enchantée. »

Papa regarde sa cannette. Maman et moi sommes profondément émus. Et papa finit :

Je lui ai dit : « Merci, Olga. Accepteriez vous de venir manger une paella, un de ces soirs ? »

Maman se jette dans ses bras.

J'épluche une orange.

OLGA SUR LES TOITS

Je grimpe au quatrième. J'attends devant la porte. Je n'ose pas sonner. J'écoute, je n'entends pas le bruit de sa canne. L'ascenseur monte... la grille s'ouvre. C'est elle ! Elle fait comme si je n'étais pas là. Elle va tout droit vers la porte, cherche ses clés, et sans rien dire, elle ouvre, elle part vers sa cuisine, en boitillant. J'attends, devant la porte grande ouverte, sur le paillason. Je ne sais pas quoi faire. Elle m'intimide.

- Entre ! Uruguay, Entre donc !

Le couloir est sombre, la cuisine allumée, elle est assise. Sa canne est posée sur la table. J'attends debout, je regarde la fenêtre, mon cartable est lourd.

- Attends une seconde. Je récupère un peu...

Je regarde la pendule, les casseroles accrochées au mur...

D'un seul coup, elle se réveille, me fixe d'un œil brillant et me dit :

- Mais, assied toi donc, garnement !

(Au début, quand je voyais Olga dans la rue, parlant avec tout le monde, s'intéresser à tout, aller chez le coiffeur, rire avec maman, elle m'épatait. Elle aurait pu être ma grand mère et elle faisait si jeune, teinte en roux !

Le jour où maman m'a dit qu'Olga était « *une grande timide* », je ne l'ai pas crue. Et pourtant, c'est vrai : dès que je rentre chez elle, elle ne sait pas comment faire, elle ne parle pas, j'attends debout, mon cartable à la main, je suis mal à l'aise. Dehors, Olga est gaie. Et dedans... tourmentée.)

Sans un mot, elle traverse le salon. Je la suis. On passe devant la photo de son mari, encadrée de rouge, sur le buffet. Il est sérieux et beau. Il fume la pipe. On arrive sur le petit balcon. Olga s'installe dans son transat et me dit de pousser les pots de fleurs. Dans le salon, Olga est sombre. Sur le balcon, elle redevient vivante, rigolote. Elle s'étonne de la moindre chose, comme un enfant :

- La voisine d'en face étend son linge . Que c'est beau, sur les toits !

Je renifle, je me mouche, je regarde le ciel ou mes pieds. Olga, elle, continue son tour du monde :

- Chacun interprète le monde à sa manière, n'est ce pas ? C'est notre richesse et notre problématique. Imagine qu'on soit tous pareils, tous les mêmes, des clones, ce serait effrayant ! Et si on mettait un peu de musique ? Le « Concerto en fa » de Gershwin ? Je l'ai ramené de la Bibliothèque. Faisons

-

gambader Gershwin sur les toits de Montevideo. Son « Concerto en fa » me met en joie ! La musique, c'est formidable. Quelle chance tu as d'être musicien ! Ton futur métier, je suis sûr, il est là ! Comme tu l'as compris, je t'ai aujourd'hui parlé de la SUBJECTIVITE. La météo, les goûts musicaux, tout ce qui fait partie de la vie, est subjectif. Donc, penser avoir raison est stupide. Tu n'es pas obligé de tout noter, la vie te l'apprendra.

Olga prend sa tasse et sirote son maté (thé). Je vais mettre le disque de Gershwin, donc je repasse dans le salon, je regarde son mari... je reviens et j'ouvre mon cartable. Olga chausse ses petites lunettes et on commence les révisions. Elle est devenue une autre. Elle regarde mes cahiers froidement, vérifie les exercices. Quand elle ne dit rien, c'est que c'est bon. Quand elle dit « *Tiens donc !* », je sors mon carnet et je note. Elle est très sévère. Quand c'est faux, il faut que ce soit bon le lendemain. Elle note tout sur un grand agenda en cuir noir. Quand elle en a fini, elle plante son stylo entre les dents et fait mon « *programme du lendemain* » :

- Uruguay, demain, tu attaqueras la « Guerre des Gaules » de César, en bilingue. Tu le trouveras à la Bibliothèque. On y ira ensemble, demain. César n'était pas un grand poète, mais ça se lit facilement. C'est une guerre, il y a de l'action, ça te plaira ! Tu franchis le Rubicon et tu t'arrêtes. La fin est décevante. Homère, c'est autre chose !

*Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif :
celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra...*

Je devine qu' Olga connaît la suite par cœur, mais elle s'arrête là, les yeux perdus dans le ciel :

- Homère était musicien, vous vous entendrez bien ! C'était écrit pour des chœurs ! A mon sens, selon mon humble subjectivité , on n'a pas fait mieux !

Je note mon programme du lendemain : géométrie, grec, Guerre des Gaules, sciences naturelles, L'Iliade ou l'Odyssée...

Olga me serine:

- C'est le travail qui fait tout ! » ou elle m'encourage : « Je l'ai dit à ton père : tu avances vite et bien. Tu es intuitif, c'est peut être ton côté guitariste, artiste... Mais, surtout, tu en veux ! Tu les auras , ces petits cons de l'école qui t'ont fait du mal. Ils feront des petits commerçants, comme leur père, et toi, tu seras Chef d'Orchestre. Vlang !

Elle devient nostalgique :

Mon grand regret, c'est de n'avoir pu apporter mon piano, ici ! Monter un piano au quatrième, impossible !... Tu te souviens ? Les déménageurs râlaient parce que l'ascenseur était en panne. Il a fallu que je leur offre des bières pour qu'ils montent les cartons par l'escalier. Tu étais assis sur les marches de l'immeuble. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tu observais tout ça, tout ce remue ménage...et je me suis dit : Tiens, je vais m'asseoir à côté de ce jeune homme. On est restés là, l'un à côté de l'autre, sans rien se dire. J'ai deviné que tu n'avais pas eu toute ta chance. Des enfants

comme toi, j'en ai connu, dans l'Enseignement. D'ailleurs, certains ont réussi, dans la vie. Tu réussiras !

Je range mes affaires. Je me lève. On passe dans le salon. Je regarde son mari. Cette fois, il me sourit. La cuisine était restée allumée. Olga ouvre la porte. Elle est de nouveau triste. Elle penche un peu la tête et d'une petite voix, me dit : « *A demain, Uruguay !* ».

Je descends quelques marches. Un petit oiseau s'est pris dans la cage d'escalier et se cogne à la vitre. Je me dresse sur la pointe des pieds et j'ouvre la petite fenêtre. Il la trouve du premier coup ! Je me retourne. Olga, mains serrées, toute timide, me regarde, souriante.

BOXING CLUB

« Boxing Club » ! Oncle Renato a tenu sa promesse. Il a attendu que je sois formé . On passe sous les néons rouge et bleu, on entre dans une salle immense : des femmes en juste au corps bariolés et des hommes en débardeur pédalent, la bouche ouverte, sur des machines en lisant des revues à la mode. D'autres courent sur des tapis roulant en caoutchouc et regardent les courbes électroniques de leur cœur. Certains marchent sans rien faire, s'étirent, soufflent et boivent de l'eau dans de grands verres de toutes les couleurs. La musique est forte, du disco. Tout est américain, ici ! Des hommes soulèvent des poids de fonte empilés. Ils soufflent, ils râlent, ils transpirent, on fait le tour des machines. Oncle Renato m'explique, serre des mains, il est connu et respecté, on me dit Bonjour, on me prend pour son fils. On descend un petit escalier, on longe un couloir, j'entends le bruit des douches, on traverse un brouillard. Un homme, presque nu, sort d'une petite maison en bois, son corps fume... je ne sais pas ce que c'est.... une porte s'ouvre et j'entends des coups. C'est une salle basse de plafond, avec deux rings, comme dans les films américains, avec des cordes et des boxeurs qui cognent vraiment. Je suis impressionné, électrisé. Oncle Renato

fait un tour, dit bonjour à tout le monde. Des jeunes, plus grands que moi, cognent sur des sacs longs et noirs suspendus au plafond.

Un entraîneur, en survêtement, descend du ring et salue Oncle Renato. Ils s'éloignent, parlent à voix basse, puis reviennent . L'entraîneur me regarde, fait une grimace et finit par me dire :

- Tu as amené tes affaires, Uruguay ? Très bien ! Vas te changer au vestiaire !

Monter sur le ring m'impressionne. L'entraîneur me conditionne :

- En boxe, la force ne suffit pas. Il faut de la souplesse et de la malice !

Il m'apprend à bien serrer le casque, à déplacer mes jambes, à me mettre en garde, à bouger, tourner. Il m'enseigne les règles : ce qui est autorisé ou pas. Et puis, il me teste, en faisant semblant de frapper : feintes, coups bas, derrière la nuque, coup au foie... je ne tombe pas.

- Ça devrait aller, Uruguay ! Ta jambe va pas trop mal. Tu es souple, vif, tu comprends vite. L'intelligence, la vista valent mieux que la force ! Ici, tu prendras confiance en toi. On ne vient pas ici pour se défouler sur les autres, on vient ici pour se connaître et pour avoir un mental fort. Si tu respectes tes adversaires, tu seras respecté. Tu feras partie de notre famille. Mais, si je peux te donner un conseil, n'oublie pas l'école ! Je vois trop de pauvres types sur ces rings : tout dans les poings, rien dans la tête.

Ils peuvent se la jouer un moment, se prendre pour Cassius Clay et épater les filles ! Mais, crois moi, le grand champion, c'est le champion intelligent : celui qui voit, celui qui observe, celui qui devine. Celui qui anticipe !! L'intuition, voilà, l'intuition ! Je te prends à l'essai. D'accord ? Sur le ring , pas de baratin ! Je sens que tu en as beaucoup dedans, beaucoup à sortir ! Tout ce que tu ne peux pas dire, tu le mettras dans tes poings. La boxe n'est pas un sport de fillette. OK ?... Allez, maintenant, tu montes au premier : une heure de muscu. Le moniteur ou la monitrice te feront ton programme. Ne force pas comme un âne ! Pas d'excès, de la régularité. Tu peux venir faire de la muscu trois fois par semaine mais pas plus ! Sinon, tu te grilleras. Ton oncle m'a beaucoup aidé... tu es ici chez toi ! Il faut d'abord que tu muscles ce corps de petit moineau. Ensuite, tu te mettras au sac de sable. Et après, tu monteras sur le ring, avec des gars de ton âge.

Il me tend la bouteille d'eau :

- Deux champions dans une même famille, c'est rare mais ça s'est vu ! Tu marcheras peut être sur les traces de ton oncle : «Champion d'Uruguay » ! C'est pas rien !... (il réfléchit)... On fait pas mieux ! T'es une anguille et pas une limace. Et, surtout, tu es sec ! Ça devrait bien aller. »

Je redescend du ring, fier, remonté comme jamais. C'est la première fois que j'ai ce sentiment. On me disait maigre, fluet et je suis comme il faut : sec !

RIO

Le téléphone sonne, maman répond, c'est Livio. Il aimerait aller voir « *Dansons sous la pluie* ». Papa se demande comment Jésus fait pour « *voir les films* ». Moi, je le sais : il écoute, il fait attention à tout et il imagine. Il a une mémoire phénoménale. Au cinéma, il enregistre tout : les dialogues, la musique, les bruits... Il m'a appris qu'au cinéma, le son comptait plus que l'image. Souvent, au beau milieu d'un film, il se penche vers moi et me dit :

- *Tu as vu ?*

Quand le film est fini, on avance dans l'allée moquettée et il me confie :

- *C'était vraiment un film épatant ! Je me suis régalé !*

A la fin du « *Docteur Jivago* », il m'a soufflé :

- *Cette nuit, je vais rêver de Lara ! Quelle beauté !*

Il n'est pas le seul à le penser .Depuis qu'il a vu ce film, papa n'arrête pas de me demander de lui jouer « La chanson de Lara ». La musique est belle, c'est vrai, elle fait rêver. Mais Julie Christie,

aussi, fait rêver !...

« *Singin' in the rain* », V.O. sous titrée..., on fait la queue pour les billets. Je lâche un peu le bras de Livio. Un homme, jeune, tout de blanc vêtu, lui parle. Comme d'habitude, Livio s'étonne à voix haute

- *Oh ! Rio ! Content de te voir. Tu viens voir le film ?*

Que se passe t' il ? J'aime instantanément ce prénom : « *Rio* ».

Cela ne m'est jamais arrivé. J 'observe cet inconnu : il a deux ans de plus que moi, il est simple et élégant. Sa barbe, courte, est bien taillée. Ses yeux sourient sans cesse. Mais, ce qui m'étonne le plus, c'est sa décontraction, son assurance naturelle. Je reste en retrait, je les laisse discuter. Avec son métier de professeur de piano et sa gentillesse, Jésus connaît beaucoup de monde. Il se tourne vers moi :

- *Uruguay ! Laisse moi te présenter mon ami : Rio.*

Rio me serre la main. Avec lui, c'est vraiment simple.

Il se tourne sur le côté et me dit :

- *Voici Pam, mon amie.*

Rio et Pam me semblent très sympathiques, pas compliqués du tout . Pam est d'une beauté rare ! On prend les billets, on entre, on s'assied dans les sièges rouges et moelleux. Je me retrouve à un bout, à côté de Pam. Elle est vraiment très jolie. La salle s'éteint, la publicité démarre. Pam se penche vers moi et me dit :

- Je crois que je te connais. Je t'ai vu... quelque part...

Je suis surpris !

- Tu joues de la guitare ?

Je lui dis « *Oui* » avec les yeux. Elle me souffle :

- Alors, c'est bien ça. Avec Rio, on était sur la plage et tu jouais, avec un chanteur de rue... Vous jouiez l'air de « Narciso Yepes »... je ne me souviens pas du titre... « Le concerto d'A ... ». Tu es un sacré guitariste, dis donc ! Pour ton âge !

Le compliment me va droit au cœur. Jusqu'à maintenant, les femmes et moi...c'est un calvaire. Elles me regardent de travers... elles m'évitent, je leur fais peur... et j'ai peur d'elles. Je manque terriblement de confiance. Pam est la première à me parler aussi simplement ! La salle se rallume. Livio et Rio sont en pleine discussion. Pam croise ses jolies jambes, sous sa robe bleu roi. Elle me dit qu'elle vient d' Argentine, comme Rio. Je baisse la tête, elle regarde devant. Je lui souffle :- C'est le Concert d' Aranjuez...

On fait un drôle d'assemblage, tous les quatre !... Un normal, un aveugle, une normale et moi.... Le film commence. J'enlève ma main de l'accoudoir.

Toujours de bonne humeur, Livio sort de la séance enchanté :

- Quelle invention musicale ! La danse m'a un peu échappée...Mais j'ai bien entendu tomber la pluie . A seaux ! (rires)

Et il rit aux anges, en regardant vers le ciel. Moi, j'ai tout aimé de cette soirée : j'ai remis ma main sur l'accoudoir de Pam, elle l'a senti, je crois.

Livio propose d'aller boire un verre mais Rio et Pam nous invitent chez eux... Livio prend mon avis. Je lui serre fort la main : c'est « *Oui* ». On se perd dans des ruelles, on traverse une grande place dallée et moderne, on avance sur des pavés, on grimpe un escalier ancien. La pièce est petite, avec une table et des bancs en bois. Appuyée au montant de la porte, Pam nous observe. Elle est calme, douce, insouciante, comme Rio. Ils vont bien ensemble. On s'assied autour de la table. Moi, avec mon air dubitatif et ma main perpétuellement sur la bouche, Rio, avec sa douceur de félin, ses yeux d'enfant, attentifs, maternels, Livio et son air étonné, oreilles aux aguets... La conversation roule tous azimuts : politique, syndicats, musique... Comment Livio a-t-il rencontré ces deux argentins ? Personne ne semble fatigué. La nuit et le temps avancent, on boit de la bière, de l'eau. Pam flanche la première, s'excuse, elle est fatiguée, elle va dormir. Livio demande à Rio s'il a trouvé des chantiers. Je comprends que Rio est plâtrier. Rio dit qu'il se plaît à Montevideo. Ils sont heureux de vivre dans ce pays, loin de leurs familles trop étouffantes. Mais, demain, ils partiront peut-être pour le Brésil... Je les envie de si bien s'entendre, de n'avoir peur de rien. Et surtout d'avoir tout quitté, pour faire leur vie, leur vie à eux, ça me fait rêver. J'ignorais qu'on pouvait changer de pays, laisser sa famille...et trouver le bonheur, ailleurs. Que la vie puisse changer, si on le veut....Mais, Rio et Pam ont deux ans de

plus que moi, il sont majeurs, je les envie.

La fatigue se fait sentir, Livio souhaite rentrer. Au moment de franchir la porte, Rio me dit :

- *Viens quand tu veux, Uruguay ! Tu es ici chez toi .*

On descend l'escalier et j'entends :

- *N'oublie pas la guitare !*

Rio, pour moi, est déjà l'ami idéal, le frère que j'aurais aimé avoir.



© AlaskaGM

CESAR

Mon doigt glisse sous les mots latins. Depuis quinze jours, j'avance, dictionnaire à la main. César et ses quarante mille hommes envahissent la Gaule. Cet homme est fou : quand ses troupes ont peur, il leur dit que l'ennemi est deux fois plus nombreux. Et ça les remotive ! Pour donner l'exemple, il se jette dans les fleuves et les traverse à la nage. Je ne sais plus où sont les bons et les

méchants : Vercingétorix se dresse. Je me range de son côté mais César a toujours raison. Il est fier, il écrit ses exploits, seul, dans la nuit : il écrit « La Guerre des Gaules ». Il voit sa mère en rêve et franchit le Rubicon. C'est passionnant. Je pense en latin, je note des mots, j'oublie tous les gens autour de moi, le temps passe vite, je suis seul avec César, tacticien impitoyable, j'ai du mal à croire que ses mots ont deux mille ans et que toutes ces choses ont existé. Je me demande comment, dans une vie, on peut faire tant de choses, et pourquoi ? Pour me détendre, je lis l'Enéide. Le Grec est aussi joli que le Latin est plat. Le Grec n'est jamais banal. Il n'est que droites et arrondis. Moi qui aime dessiner, je me délecte. Écrire en grec, c'est peindre. Chaque lettre a sa personnalité. Quand ma phrase avance, je vois un peuple entier qui se rassemble, sous le soleil. Il invente la démocratie, discute, palabre. Forum, Acropole, Pythie, amphithéâtres beaux et efficaces...« Pi », lettre de l'infini, hors de portée humaine, érigée comme un dolmen... Pays inventif, je t'ignorais. Quel dommage qu'on t'ai perdu ! Olga dit vrai : à lire, tout prend sens. Mes racines sont là. J'entends ma langue différemment, elle devient sensée. Et sa cousine, le français, me si semble facile ! Brassens est succulent. Les gens de ma ville parlent grec et latin sans le savoir. Et toi Ulysse, tu m'entraînes d'île en île, d'aventures en guerres terribles, attaché au mât de ton bateau, hanté par les énigmes et les femmes poisson. Télémaque, ton fils, Pénélope, ta femme, les retrouveras tu ? Comme toi, je cherche le chemin du repos, de la cohérence. Écume et rage, je ne regrette vraiment pas l'école !

J'ai fini le programme de l'année. Je me repose avec les mathématiques, je m'amuse à faire de la géométrie. Je prends mon compas, je trace un cercle. Je prends la règle. J'essaie de construire un carré dont la surface soit égale à celle du cercle. Je cherche, je tourne la feuille. Les mathématiques sont un jeu. Je ne trouve pas. Je n'y arrive pas. Je cale. Je me lève. J'avance dans la travée des Mathématiques. Je trouve un traité. Je cherche dans l'index. Je l'ai ! Je reviens à la table. Je lis :

« Ce problème a occupé des milliers de mathématiciens du monde entier pendant des millénaires. De 1650 avant Jésus Christ jusqu' à nos jours, personne n'a pu inscrire un carré dans un cercle de même surface. C'est impossible. »

Ouf !! C'est bien la « quadrature du cercle ». Le Docteur Valeta avait raison ! On était bien dans la quadrature du cercle ! Les lumières de la bibliothèque s'éteignent, une à une. Je regarde autour de moi : je suis le dernier.



PAM

Quand je suis avec Rio ou avec Pam ou les deux ensemble, j'ai l'impression d'être ailleurs, à l'étranger. Je n'ai pas leur expérience, je ne suis pas bien évolué, mais ils m'acceptent comme leur égal. On se ressemble tant ! Pam et Rio me libèrent de tout ce qui

m'opresse : ma ville, mon petit pays, la famille, mon enfance à l'étroit, toutes ces réflexions convenues, toujours les mêmes, et puis, ces mots qui blessent : « *Ah ! Le pauvre ! Il est encore malade ! Ça doit être difficile pour lui et pour vous aussi, Madame ! ...* ». La peur, toujours la peur. La peur des regards qui jugent, la peur des mots sourds. Et ce mur, toujours ce mur entre moi et les autres... Ma tare, ma douleur sans bornes...

Rio et Pam m'aiment d'amitié, simplement. J'ignorais ce doux sentiment. Pam est plus que séduisante. Elle vient d'au delà des frontières, de Buenos Aires, la métropole si proche et si lointaine qui brille tant à nos yeux. Elle est exotique, du pays de ma mère. Son regard bon et clair, jamais fardé, sa taille, ses jambes, sa façon de marcher, ondulante : je suis magnétisé. Son sourire me pose un vrai cas de conscience. Jusqu'à présent, l'amitié l'a emporté.

Mais, ce soir, Rio n'est pas là et Pam me dit :

- Rio ne rentrera pas .

Veut elle me dire ...? Il est tard, je dis à Pam le contraire de ce que je pense, que je vais rentrer chez moi... je me mens. Mais, je l'ai dit, c'est trop tard. Alors, je dois partir. Je descends l'escalier et chaque pas emporte mes regrets. Je me traite de lâche jusqu'à faire demi tour. Cœur serré, je remonte l'escalier du désir. J'hésite devant la porte, devant la sonnette... et puis, je tourne la poignée.

Le séjour est sombre, la porte de la chambre, à demi ouverte, laisse passer une lumière douce, tamisée. J'avance sans bruit, je m'arrête sur le seuil de la chambre. Pam est allongée, recouverte d'un drap dans cette pièce aux couleurs chaudes. Je m'approche du lit. Je croise ses beaux yeux verts. Nos regards se soudent. Tout est dit, elle m'attendait. Je tourne lentement au dessus d'elle, nos visages se rapprochent et se collent... La chaleur de sa peau satinée, tout est doux, la lumière légère et ses lèvres de velours. Elle m'attire en elle. Tout ce qui était compliqué devient simple et tout avance, comme une évidence. C'est l'amour, ça vient vite, j'éclate comme une ampoule électrique. Elle part aussi, dans un autre pays. Son odeur, ses joues empourprées, on se colle, essoufflés, on se sourit, sans un mot de dit. Je me repose à ses côtés et elle murmure :

- *C'était si bon !*

J'ignorais que je pouvais rendre une femme heureuse. Que la première me passe cette décoration autour du cou m'étonne. J'ai été bon amant ! Je goûte le silence qui suit, son sourire apaisé et le verre d'eau qu'elle me tend.

Il est beaucoup plus tard que je ne croyais. Je me sentais hors du temps. Pam se lève pour prendre une douche. Je me rhabille, je fais glisser le rideau de la douche, je pose ma main sur son épaule mouillée, elle est surprise, le savon tombe dans le bac à douche. Elle se tourne et me demande : « Tu t'en vas ? »

Tunnel

OLGA !!

Rio parle rarement. Quand il ne dit rien, c'est qu'il rêve ou qu'il observe, l'air de rien. Chez eux, c'est porte ouverte : un copain, un couple, un couple avec des enfants ou un chien...Il y a toujours du monde, de la vie qui bouge. C'est le rendez vous de la « marge » de Montevideo. Rio veut que j'apporte ma guitare. A la fin de mes morceaux, plus le silence est fort, plus la musique est bonne. Les applaudissements seraient de trop. J'en suis profondément troublé mais ce respect me porte. Pam et Rio m'encouragent. Ils m'encouragent à faire le tour des bars, pour gagner ma vie. C'est mon père qui serait content !...

Ce soir, Pam est allée se coucher. Rio me propose de rester encore. Il argumente :

- Tes parents ont bien compris qu'il fallait qu'ils te lâchent un peu. Tu crains la réaction de ton père, mais il n'est pas méchant. Olga leur répète que tu bosses fort, que tu vas avoir le bac avec trois ans d'avance, que tu es un homme, maintenant... Pas vrai ?

Rio me comprend, d'instinct. Pam dit qu'on se ressemble comme deux gouttes d'eau, jumeaux. Quand on s'est vus au cinéma, pour

la première fois, j'ai été pris d'un étrange sentiment. Moi, le fils unique, couvé par mes parents, j'ai trouvé en Rio un frère, un vrai frère. On s'est collés ensemble, siamois...

Je range ma guitare dans la housse. Je me retourne. Rio regrette mon départ, je le sais, mais je dois rentrer. On s'embrasse. La nuit est douce, je suis en paix. Pour une fois, je ne rentre pas trop tard : papa doit regarder la télé, maman doit lire dans son lit... Ils seront surpris de me voir rentrer si tôt ! La porte de l'appartement est ouverte, j'entre dans la cuisine. Maman est debout, face à la fenêtre, immobile. Elle ne m'a pas entendu entrer. La télé est éteinte, papa n'est pas là. Je me demande ce qui se passe. Maman se retourne. Elle pleure, le visage décomposé et me tend les bras. Je ne comprends pas. Je crains qu'il soit arrivé quelque chose à papa. Elle me dit qu'il est « *monté* ». Je ne comprends toujours pas. La voix cassée, elle me dit : « *N'y vas pas !* ». Je pars en courant, comme un fou. Je grimpe, je grimpe au quatrième, à toutes jambes. Olga ! Olga !!!

LA CAPUCHE NOIRE

L'immeuble est emplis de silence. J'entends le bruit de sa canne, son rire est mort. Je reste debout, devant la fenêtre de la cuisine, les mains sur le radiateur en fonte, froid et dur. Maman prend ma tête sous son bras. Immobiles, on regarde le crêpi jamais fini de l'immeuble d'en face, les coulées noires sous les balcons rouillés. On pense à elle. La pluie frappe les carreaux, les larmes dégoulinent sur la vitre. Je revois les souvenirs perdus : les déménageurs ouvrent le camion et sortent des cartons, une vieille dame s'assied près de moi, sur le petit escalier, elle ne dit rien, on se tait, on regarde, on est pareils. Olga, gentille Olga, si généreuse, Olga m'ouvre les portes de la Médiathèque et du savoir, Olga et ses incroyables « *leçons d'altitude* » sur son balcon étroit, son énergie, sa grande solitude, Olga me manque, tout le temps, où est elle maintenant? C'est le vide, incompréhensible. J'ai mis tous mes cours et mes cahiers dans un carton. Je les ai descendus à la cave. Tout ce travail et ces espoirs pour rien. Je rêvais d'avoir le bac, pour moi et pour elle, pour la remercier, lui faire ce bonheur. Elle qui croyait tant en moi ! Olga unique ! Dans un vieux carton éventré de la cave, j'ai trouvé un autre carnet de santé, avec des choses que

j'ignorais : j'ai été hospitalisé à trois mois, puis à six mois, fièvre et « panique irraisonnée » de mes parents La longue liste de maladies est longue, un carnet sans fin, épuisant. En croyant descendre à la cave mes rêves morts, mon avenir barré, j'en ai remonté des blessures, des médicaments et la peur de mes parents. Pourquoi ? C'est le vide.

Olga s'est envolée par dessus les toits, je n'irai plus à la Médiathèque, je n'aurai pas le Bac, mon rêve de Chef d'Orchestre vient de s'écrouler. Sur la vitre, une goutte d'eau cherche son chemin, hésite et s'arrête. Je n'ai plus goût à rien. Même la télé se tait. Tout est lourd et pénible. Je ne me regarde plus dans la glace, je ne me lave plus, je suis muet. Je ferme tout : volets, rideaux, porte à double tour. Maman frappe et m'appelle doucement, de sa voix fatiguée. J'ouvre, je les rejoins, je mange un peu, je n'ai pas faim. Maman dit qu'on fait le deuil. Quand elle dit « *deuil* », j'entends cercueil et je revois Olga immobile, sur son lit, endormie une dernière fois. Je ne savais pas qu'elle dormait là, dans cette chambre, toute seule, avec une autre photo de son mari. Tous les deux réunis. Son visage m'est paru calme et jeune, en paix. Je n'ai pas su quoi faire. Maman m'a dit de poser un baiser sur son front. Je ne comprends pas la mort. Elle est impensable. A quoi ça sert la vie, s'il n'en reste rien ? Olga, tant de gentillesse, cette bonne humeur, cette générosité... détruits ? La vie est une farce stupide.

Un mois auparavant, un cadeau était arrivé par la Poste, avec « FRAGILE » en lettres rouges. Quelqu'un avait pensé à mon anniversaire. J'ai cru que cette gentillesse venait de loin. Mais, quand j'ai vu ce petit museau tout peureux au fond de la boîte, j'ai su qu'Olga n'avait pas oublié mes quinze ans. Elle savait que je rêvais d'avoir un animal, un petit compagnon, un ami de poche qui me suive partout et tout le temps. Pour être moins seul.

Elle avait deviné qu'il me manquait un frère, un gentil compagnon. J'ai posé la boîte sur le parquet de ma chambre et j'ai attendu. Maman m'a dit que c'était un cobaye nain. J'ai mis un peu d'eau dans une sous tasse et il est sorti. Je me suis penché vers ce petit bonhomme à quatre pattes et j'ai fait claquer ma langue. Il m'a regardé, grands yeux, étonné. Je l'ai appelé Jimmy, je ne sais pas pourquoi. A cause de Jim Morrison qui savait faire chanter la pluie ? Avec Jimmy, on a pris l'ascenseur et on est allé dire merci à Olga. Ses yeux brillaient de bonheur.

Jimmy et moi, on est devenus inséparables. Quand je claque une fois de la langue, il s'arrête, s'assied sur ses fesses, et me regarde. Deux coups de langue et il vient vers moi, ventre à terre. Quand je fais « Tsit tsit », il glisse à côté de moi, il m'accompagne, je lui fais visiter l'appartement, on sort, je le promène en ville, dans une poche de ma veste jean. Je lui montre l'océan, je lui fais des chemins dans le sable, on écoute Pablo.

Tout allait bien. Mais, depuis qu'Olga est morte, tout s'est arrêté. Je donne à boire et à manger à Jimmy, je change sa litière, mais on ne

s'amuse plus. Je n'y arrive plus.

La cage d'escalier est sombre. Je lève ma jambe, je pose mon pied droit sur la rambarde. Je m'allonge sur le bois luisant, en équilibre sur le vide. Deux étages, je ne pensais pas que ce soit si facile ! Je me demande comment je vais m'écraser. Sur la tête ? A plat ventre ? Il suffirait de peu, que je lâche une main, que je me penche un peu plus. Le carrelage du hall d'entrée est noir. Le sang fera des tâches rouges, partout.

La porte de l'immeuble s'ouvre, la lumière du jour entre. La femme de ménage vide son seau. L'anse métallique résonne, l'eau luit sur le carrelage. Elle passe la serpillière, l'eau fait des petites vagues. Je retire mon pied de la rambarde. Pourquoi faire de la peine aux autres, même si ma vie ne vaut plus rien ?

Le Docteur Villa est triste pour nous. Il nous dit que notre état est « logique », normal, humain. On est sous le choc. Il faut laisser passer le temps arranger les choses.

Je ne dors plus du tout, mal de ventre en cisaille. Les objets sont posés à des endroits et ne servent plus à rien, je ne les vois plus. Je tombe sur une gomme, j'ai oublié où est le crayon. Je ne sais plus comment les faire marcher ensemble. La guitare orange reste dans sa housse, dans un angle. Je m'enfonce, en silence.

Je passe mes nuits accroché à la flamme d'une bougie, à sa lumière vivante. Tant qu'elle luit, je ne suis pas mort. Je combats encore, je tiens à la vie par un fil. La cire coule et fond sur le parquet. La

bougie s'amenuise, comme mon espoir. Il ne faut pas qu'elle s'éteigne, sinon, c'est le noir. J'en prends une autre, dans la boîte et je l'allume à celle qui meurt. Et les heures recommencent longues, lourdes. Je vois tout en gris. Je ne sais plus comment m'en sortir. Je suis perdu. La force me pousse ailleurs. Noire et sans visage, impitoyable, elle avance. Elle ouvre la porte métallique, me pousse et la referme. Prisonnier, à jamais, je descends dans cet ascenseur, je descends de plus en plus profond. Les murs en fer sont trop puissants pour moi. Il n'y aura pas d'issue. Et la trappe s'ouvrira, sous mes pas, je le sais.

Seul éveillé de l'immeuble, je m'allonge sur le parquet, au pied de la bougie, je la regarde à l'envers. Où sont les repères ? Assis, face à la fenêtre, je regarde l'aube monter à travers les persiennes. Je suis le condamné à mort. Mes parents croient que je dors, papa se lève, je ne fais aucun bruit. Mon regard est fixe, je ne tremble pas. Je suis trop fatigué pour pouvoir dormir. La journée recommence, je vais au puits, la télé remarque, je fuis, je traîne ma peine.

J'avance, perdu et seul dans le couloir fantomatique et la mort m'attend, je le sens. Je ne crierai pas, je ne le dirai à personne, je laisserai la vie des autres continuer. J'encombre le moins possible. Je sombre, comme une statue trop lourde. Je commence à penser à l'eau, au lac. Je me noierai et ça sera fini. Cette trappe dans l'eau me va.

La capuche noire m'a pris, tout entier. L'étau se resserre sur mes tempes et écrase mon front. Je ne sens plus mon corps. Je n'en ai plus. La douleur est partout. Pablo, Andreo, Rio et Pam, je les ai oubliés. Mes parents ne comptent plus, je n'ai pas vécu, ni passé ni avenir, vaincu. Personne ne peut plus rien y faire. Les murs et le couloir deviennent longs et sombres. Les lampes n'éclairent plus. Je me recroqueville dans un coin de la chambre, tête dans les épaules. Le temps traîne. La vie n'a plus aucun sens. Je n'ai jamais connu pareille souffrance lente. J'essaye de me battre, d'avoir raison de la force noire. Mais ma volonté n'y peut rien. Rien du tout. Je m'accroupis dans un coin de ma chambre. Je ne pense plus, je glisse dans l'autre monde, sans m'en apercevoir. J'imagine l'issue, le scénario, je calcule, je fais et refais le chemin vers le lac, chronomètre mental en main, je pense à tout, ne laisse rien au hasard. Je ne sais pas pourquoi j'ai choisi le lac. C'est évident. Je me noierai. Ma pensée marche très bien quand je pense à la mort. On se parle. Une autre nuit, encore. Je n'ai plus de bougies. J'attends, dans le noir, à genoux. J'attends que l'aube monte. Mon regard est fixe, muet. Je pense aux condamnés à mort, dans les couloirs, tremblants. Je prends Jimmy dans mes bras. Je lui dis Adieu mais je n'ai plus de larmes. Mon cœur est en cailloux. Je vide mes poches. Sur la bloc de la cuisine, je dessine une ligne ondulée. Je descends l'escalier à grands pas décidés. Je vais me délivrer. J'ai rendez vous avec la mort.

BULLES

Je marche, vite, comme un automate. J'évite les regards. J'ai honte. Je sais que ce que je vais faire est interdit. Mais, je veux le réussir. Je m'assieds à l'écart de la plage bruyante. Je descends le sentier de poussière. Je me retourne. Je suis terrorisé à l'idée qu'on puisse me voir, me parler, deviner, m'empêcher de me noyer. Je ne veux surtout pas qu'on me sauve. J'entre dans l'eau. Je regarde derrière moi, autour de moi. Au moindre bruit, une voiture qui passe, un enfant qui crie, mon corps se raidit. Le fond est boueux, glissant. Mon corps s'enfonce d'un seul coup. Je lève la tête : un chapelet de bulles monte dans l'eau verte. Je suis parti. Adieu ! Ne faites pas comme moi !

On me fait manger, on me fait boire. Bébé. Une main glisse des petits cailloux dans ma bouche et leur donne à boire. Une rivière coule et les petits cailloux descendent. On éteint mon cerveau. Je suis en couveuse.

- *Qu'est ce qui vous est arrivé ? Vous êtes tombé du lit ?*

C'est la première fois que j'entends quelqu'un. On m'aide à remonter.

- *C'est l'heure des médicaments !*

Je compte. Bleus, blancs, marrons. Entre cinq et neufs, à peu près.

- *Ouvrez la bouche ! Voilà le verre d'eau. Allez Uruguay, tout seul !*

J'avale la rivière. C'est une infirmière. Je suis dans une clinique ! Je ne suis pas à la Santa Maria. Ça me soulage tellement que je m'endors, tout de traviole.

Je zigzague dans le couloir gris, en pantoufles, sur le lino luisant propre. L'infirmière me surveille. Je monte sur la balance. J'ai pris neuf kilos ! On refait du couloir. J'avance comme une statue, je tourne, je reviens, elle me lâche un peu, pour voir. Je respire comme un chien, par petits coups, je suis hippopotame, les médicaments. Je suis les lignes du lino, toujours les mêmes. L'infirmière me dit que mes parents sont venus me voir. Je ne m'en souviens pas, aucune mémoire. Je ne pense pas aux souvenirs. Je

n'en ai pas. Montevideo, ma ville ? Coup de blues.

Le médecin se plante au pied de mon lit et regarde les courbes :

- *Alors, comment va-t-il, aujourd'hui?*

L'infirmière répond :

- *Un peu mieux, Docteur. Ça va doucement, doucement...*

Les infirmières m'assomment matin, midi et soir. Elles me gavent. J'obéis.

- *Alors, Uruguay, comment ça va ?*

Je réponds que je suis trop gros, trop lourd, que je veux sortir et partir.

- *C'est trop tôt. Vous rechuteriez. Dites donc, vous nous avez fait une sacrée dépression ! On vous a retrouvé dans le fond du lac, si tôt le matin ! Vous vouliez vous noyer ?*

Je ne dis rien.

Vos analyses montrent une carence en lithium. Vous êtes maniaco-dépressif, bipolaire. En clair, vous êtes cyclothymique. Mais on sait soigner votre maladie, vous avez de la chance...

J'ai le droit d'aller dehors. Je m'assieds dans la pelouse, au soleil. La couleur verte me surprend. J'avais oublié. Je suis avec Amanda, une autre malade qui parle tout le temps. Elle me saoule ! Elle rit fort, elle est speed, elle me critique, elle trouve que « *je ne parle*

pas ». Elle est vraiment folle. Deux infirmières la prennent par les bras et la rentrent. Elle crie, elle râle et puis se tait. Le silence me fait du bien. Je vois une route en bitume rouge qui descend, au milieu des grandes pelouses. Au fond, des arbres verts, une forêt. Il y a des biches, paraît-il... Je m'ennuie, la vie est triste. Je rentre.

« CLINIQUE DU PARC. Pavillon B ». Tout est tellement flou et tout m'est tellement égal... Les infirmières disent que « *je m'améliore doucement* ». Avec elles, c'est toujours « *doucement* ». Je regarde, je vois mon sang, rouge sombre, qui monte dans la seringue. Les mots du médecin sont toujours compliqués. Maintenant, c'est : lithémie et créatinine. Je demande au médecin si lithium vient de « *lithos* », en grec. Il répond : « *Peut être ...* ». Il ne le sait pas ! J'en suis sûr. Lithos, c'est la pierre. Lithographie, gravure sur pierre... je l'ai appris avec Olga. Olga ? Je me rends compte que je suis ici à cause de la mort d'Olga ! Ça vient de me revenir d'un seul coup. J'avais tout oublié. Et je revois le lac, les bulles dans l'eau verte, l'ambulance... Je suis devenu amnésique. J'ai la mémoire en gruyère.

Le temps passe avec une lenteur de désespoir, c'est du temps pénible qui n'en finit pas. J'avance dans le couloir, raide, les bras le long du corps, comme un bloc lent, un menhir. Les médicaments me font gonfler. Je ne crie pas, je ne saute pas, je ne ris jamais. Les médicaments m'ont lavé le cerveau. J'écris penché. J'ai pris une douche.

On m'annonce une visite. Je me dirige vers l'entrée, lent et pataud. Elle avance vers moi, elle me sourie. C'est Pam ! Pour la première fois, je ressens une émotion humaine. Comment a t'elle fait pour me retrouver ? Elle est encore plus gênée que moi. On s'embrasse. Elle est normale, elle vient du monde normal. Elle a osée venir ! Je dois lui faire pitié, gros, enflé. J'ai honte, elle est gentille. Je lui demande des nouvelles de Rio. Elle me dit qu'il travaille au noir, sur un chantier, on descend vers le parc. On s'assied sur un banc, on regarde les biches frémissantes, dans le parc grillagé. J'ai tellement grossi ! Pam est jolie et fine et moi, grossi, j'ai honte tout le temps. Je suis incapable d'avoir de l'humour. Elle me demande si je vais bientôt sortir. Elle porte une jupe courte. Ses jolies jambes, ça me fait un choc... Il faut que je regarde ailleurs !

Je lui demande si Rio va bien, s'il travaille. Elle me répond :

- Je viens de te l'expliquer....Tu me l'as déjà demandé deux fois. Ils t'ont assommé ! C'est inhumain.

*

Le Médecin Chef de l'hôpital, un psychiatre, avec véranda panoramique sur l'hôpital, me dit que c'est trop tôt. Il me répète que je suis « *maniaco-dépressif* ».

Je prends une feuille sur son bureau et j'écris :

« C'est l'homme qui a inventé Dieu ».

Il me regarde par dessus ses verres de lunettes et me sourit comme si j'étais vraiment un grand malade :

- *Pourquoi donc ?*

J'écris, en dessous :

« Sans Dieu, l'homme ne tient pas debout ».

Il me raccompagne à la porte et me dit :

- Vos idées vont trop vite. Vous avez déjà basculé en état maniaque ! Il va falloir corriger le tir, changer la prescription et les posologies. Vous devez rester ici. Vos parents nous ont donné plein pouvoir. N'oubliez pas que vous êtes mineur. Votre sortie ne se fera qu'avec leur accord. Et le mien, d'abord ! C'est pour votre bien !

Je me mélange aux autres. Je participe à des ateliers. On s'inscrit sur une feuille quadrillées, on met des croix. La poterie me fatigue. C'est long, c'est mou. L'imprimerie m'intéresse un peu. Remplir « la casse » d'imprimerie, avec tous les caractères à l'envers, me lasse vite, j'abandonne.

La guitare me manque. Dans une pièce à l'écart, il y a un vieux piano, un piano bastringue. Le mécanisme est rempli de bouts de craies. Je pianote, d'oreille, je joue mes musiques, je joue à la demande, je fais juke-box. Je deviens l'artiste de la maison des

dingues. On vient m'écouter, je deviens un peu quelqu'un, ça me fait des amis. J'apprends que les malades ont une âme. Ils valent dans leur folie douce. La frontière est mince. Je rentre dans leur monde chloroformé ou effervescent. Ce qu'ils me disent est parfois censé et riche. La folie ne me fait plus peur du tout.

Un mois, déjà, dans cette Clinique du Parc !! J'ai beaucoup insisté pour voir le Médecin Chef. Il est d'accord. Il pense que c'est un peu trop tôt. Mais bon...il est d'accord ... il insiste sur le lithium. Il faut absolument que je le prenne, sinon, je repasserai en phase maniaque et je serai en danger. Quand il dit « *maniaque* », j'entends « macaque ». J'ai l'impression qu'il parle à un singe. Il me raccompagne à la porte et me demande - *Ce que vous m'avez dit sur Dieu, vous le pensez toujours ?*

Je fais l'étonné et je dis « *Non* » de la tête.

J'ai appris à me taire !

*

Ce soir, c'est ma fête de départ. Tout le Bât B est là, en pyjama ou en jogging, sous camisole chimique. La grande folle, Amanda, nous saoule de paroles, tout le monde connaît son disque rayé. Quelques couples improbables ondulent mollement sur du disco. Leurs efforts

sont considérables. Les demoiselles tranquilisées me courtisent. Certaines se sont maquillées outrageusement pour cette dernière soirée. Le rouge à lèvres a un peu dérapé. Je trouve ce petit monde émouvant, enfantin, paumé. Combien de temps resteront-ils dans cette clinique coupée de tout ? Toute leur vie ? On boit du soda à la paille. Dans les yeux, je croise du rêve, du sommeil et quelques étincelles d'humanités bien réelles. Ici, on est tous frères et sœurs. On se prend par la taille, on se serre les coudes, on partage la douleur. Le gâteau arrive. Ça réveille tout le monde. Chacun tend son assiette en plastique. L'infirmière est fatiguée. Cette maman poule annonce à sa couvée :

- Et maintenant, il faut aller se coucher !

Dans un dernier sursaut contre l'autorité, tout le monde dit « *Non ! Non !* ». Les plus assommés partent se coucher. On se serre la main, on se fait la bise. La fête est finie. Je vais faire ma valise. Je pars demain.

FOLIE DOUCE

Hors des clous, hors lithium, je traverse les avenues. J'ignore les coups de sifflets, je ne crains personne, je fais ce qui me plaît. Infatigable, j'abats des distances colossales, traversant Montevideo en tous sens, sans plan, débordant d'idées généreuses. Je ne vis que l'instant présent, tout me plaît, j'aime les gens, il fait toujours beau. Je marche et je marche sans relâche, sans repos. Batteries toujours chargées. Je me regarde dans les glaces des magasins : roux ébouriffé, cheveux en bataille : je suis beau ! J'écris tout le temps et en tous lieux, sur les bancs, sur des bouts de journaux, sous un lampadaire, en pleine nuit, dans le silence des cafés bruyants. Mon présent est futur intense.

Sur le comptoir luisant, une main tapote le reflet de son joli visage. Elle me demande si je suis journaliste. Ses yeux sont beaux, son corps sensuel. Elle m'offre un café. On se plaît et nous voilà chez elle. Elle me demande mon prénom. De mon index, je trace sur sa peau douce et nue, les trois premières lettres de mon prénom : U R U. Elle m'enserme dans ses bras et me souffle : « *URUGUAY ?* ». Elle rit, on s'embrasse. Sous la grande horloge du temps, nos corps dansent en cadence. Elle me fait entrer dans l'amour intense : la

transe. Le spasme, écarlate, éclate et fou. Et la chute lente de nos corps, nos sueurs, nos baisers et nos regrets. Son doigt frôle ma peau, comme un adieu. Elle se désenlace et s'échappe, tire le rideau, s'accroupit dans la baignoire. Je découvre son secret de femme : elle laisse s'écouler mon sperme dans le fond de la baignoire, se relève, cambrée sous la douche, et l'eau ruisselle, cascade, sur son dos bronzé. Elle est belle, simple et directe. Je l'ai dans la peau. Elle me dit qu'elle doit partir travailler, elle travaille à la pharmacie. Elle vit dans une seule pièce où elle entre, boit et mange, ouvre souvent son lit aux inconnus, s'accroupit dans la baignoire, tend ses cheveux en arrière, pour être jolie, corps parfait et rage. Elle n'a pas d'enfants, pas de mari. Elle est jeune et profite de la vie. La porte s'ouvre sur la rue et je la regarde s'éloigner dans un envol de pigeons.

Sans promesse, sans lendemain, elle disparaît au fond de l'allée piétonne. Je sais son corps doré mais pas son prénom. Elle m'a crue journaliste. On a fait l'amour avant son boulot, à l'heure des piles de journaux. J'ignorais que c'était si simple.

Je tiens debout toute la journée, marchant sans but, sans idée précise. On m'accoste, je souris, je parle à tout le monde, la vie n'a jamais été aussi belle. Quand il pleut, j'attends sous un porche. Et puis, ça me reprend, il faut que je remarque, au hasard complet. Je m'assois sur un banc, je me sèche au soleil. Ma vie est illimitée. Et quand le glas sonne, tout en haut de l'église, je vibre à l'unisson, à fleur de peau. Je n'ai plus d'attaches, plus de famille.

J'ai tout quitté, même mes médicaments, surtout le lithium... Mon passé n'a jamais existé. Je vibre et tourbillonne. Le monde est sans bornes, je n'ai pas une seconde à perdre, ma pensée fonctionne à merveille, brillante. J'arpente, inlassable et sans crainte, les ruelles baignées de douceur. Quelle ivresse de ne ressentir aucune peur !

Parfois, en pleine nuit, ville déserte, je tombe au pied d'un arbre, sur un carré de pelouse et je dors : une heure de sommeil par jour me suffit. Et je repars. Depuis deux semaines, je suis hors la loi, hors du sens commun. J'évite la police, mon seul danger, ils me ramèneraient à la Clinique. Quand on me traite de fou, je souris. Ma folie est si douce !

Sans un sou en poche, je croise un distributeur automatique de billets. Un distrait a repris sa carte bancaire mais oublié ses billets. Je les prends. Ils sont à moi. Vraiment, tout me sourit ! J'entre dans le premier restaurant venu, avec ma tenue de mendiant, pas lavé, pas rasé. Je me sens décalé dans ce luxe choquant et imbécile. Le patron me regarde de travers. C'est un restaurant haut de gamme. Je montre mes billets, je suis riche ! On me sert à contrecœur. J'écris et dessine sur la nappe. Je demande une nouvelle nappe. Le serveur me regarde étrangement. Je devine qu'il va appeler la police. Je prends la porte, je cours dans des ruelles, inaccessible.

J'ai raison en tout et si personne n'arrive à me contredire, c'est bien que je suis dans le vrai ! Ma raison résonne en tous points de la ville. Je raisonne à fond, je vais monter un festival de musique.

Messie. Cette vie de nomades, sans attaches, me plaît.

Je joue de la guitare en tous points de la ville et donne des biscottes à Jimmy, qui me suit, fidèle depuis le début et amuse les enfants. Sans famille. Je fais le tour des bars de la nuit, je danse pieds nus au milieu des jolies filles des beaux quartiers. On me demande de remettre mes baskets mais moi, je veux danser pieds nus. Le videur me vire, ça m'est égal. Mon ego m'est égal ! Je discute, en ami, avec une jolie prostituée. Je ne monterai pas. Je n'ai plus d'argent et elle est trop belle. Sur un pont, en pleine nuit, un type arrive, saoul. Je ne pas dévie de mon chemin. Il fonce sur moi. Son poing part à une vitesse folle. J'ai le réflexe du boxeur. J'évite mais l'arête de son poing ouvre ma tempe. Le sang coule. Je marche dans la ville, depuis combien ? Je n'ai plus d'horloge. Trois semaines ? Je n'en ai aucune idée. Le temps n'existe plus mais mes jambes se raidissent, je boîte.

Les rues s'allongent, sans but

La machine me lâche. Crampes

Je voudrais la revoir ma jolie pharmacienne. Elle me réapprendrait à dormir.

La ville me devient atroce. Je suis au bout du rouleau.

Dans une impasse sombre et humide,

je m'isole

je m'allonge sur du béton.

Je divague, je délire.

J'écarte mes bras, écorché vif.

Une vieille femme s'approche. Elle veut appeler un médecin.

Elle s'éloigne puis revient :

Le médecin arrive !

Il soulève ma tête, je le trouve sympathique.

La vieille dame va chercher du jus d'orange.

Le médecin me tend le verre.

Ce jus d'orange a un goût étrange.

La rue se tord et s'évanouit peu à peu.

Ce jus d'orange avait un goût étrange ...

Ce médecin m'a eu !! Trop tard !



Plazilla.com/go/vqj

S. M.

Un paquet d'infirmiers s'est jeté sur moi et m'a plaqué à terre. Je me suis débattu. On m'a crié : « *Détendez vous !* ». Je me suis crispé. J'ai senti l'aiguille s'enfoncer. Et j'ai dormi, longtemps. Je ne me souviens de rien, même pas d'avoir dormi. Une porte s'ouvre,

métallique, des bruits entrent, la porte claque, un chariot cahote, couine et grince, on chuchote autour de moi, tout résonne, le chariot repart, la porte claque, je me rendors.

Ça recommence, les voix chuchotent, parlent de moi, j'ouvre un œil, des doigts me tendent un médicament jaune énorme, sous mon nez, comme une fourme de fromage. Le même médicament qu'au « PARC » ! Je l'ai reconnu de suite, grossi sous la loupe déformante de ma mémoire. On veut me faire ré-avaler la même histoire ! Je me dis : « N'AVALE PAS CES MEDICAMENTS ! ».

La porte s'ouvre sur un bruit de couloir, le chariot couine sur le carrelage, j'ouvre les yeux : deux lettres rouges, entrelacées, sur la blouse d'une infirmière : S et M ! Effrayé, je referme les yeux. Dans mon brouillard, je réalise : je suis à la « Santa Maria » !!

On m'a interné à l'asile, dans la prison des fous profonds ! Cet hospice si proche de chez moi, à deux rues... La Santa Maria, la honte de ma ville, la terreur de mon enfance... Ma révolte se lève, un écœurement, je me dis : « IL FAUT QUE TU T'EVADDES ! ».

Des doigts me gavent de médicaments, je fais le grand malade, le type complètement dans les vapes, le drogué horizontal, l'épave. Je ne dois pas ouvrir les yeux. Je ne dois pas croiser leurs regards, surtout pas, je me trahirais ! L'infirmière fait glisser les bonbons, un à un, entre mes lèvres. Elle me donne à boire, je déglutis en grimaçant, comme si c'était extrêmement pénible. Elle enfonce le médicament suivant. Je plaque les pilules sous ma langue. L'eau s'engouffre, je déglutis péniblement. Quand elle en est à six, je

m'écroule sur l'oreiller, pour bien faire comprendre que c'est fini et qu'elle peut repartir. Le chariot tressaute et grince, la porte se referme. Je ne bouge pas, j'attends que tous les bruits s'effacent. Je repousse drap et couverture, je quitte le lit, je marche vers le lavabo et je recrache tout. Je soulève la bonde, je fais couler l'eau. Le lavabo avale, je nettoie bien. Je marche un peu dans la chambre, pieds nus, en silence. Le vieux carrelage se décolle. Les murs sont blancs, le crucifix noir penche. Je suis chez les bonnes sœurs. Les vitres, en verre armé, déforment les toits enchevêtrés de la ville. La liberté n'est pas loin. Je suis parfaitement lucide. La nuit, je fais des pompes.

*

Elles veulent que je me redresse, j'y mets ma plus mauvaise volonté mais elles réussissent à m'asseoir sur le rebord du lit. Je laisse tomber ma tête en avant, d'un seul coup. Ça leur fait peur. Elles me parlent comme si j'étais sourd :

- Uruguay, s'il vous plaît, faites un effort ! Il va falloir descendre d'un étage ! On va à la pesée.

Elle me prennent chacune par un bras, je fais un petit effort de verticalité mais je pèse de tout mon poids. On passe la porte, je regarde sous mes paupières. Un escalier arrive. On le descend,

elles me soutiennent, je penche du côté de la plus faible. Mes jambes flanchent et tout s'écroule. Elles me relèvent, en soufflant et en râlant. La plus grosse, une peau de vache, dit du mal de moi. L'autre me plaint : « *C'est les médicaments, il est KO...* ». On finit par arriver dans un bureau ordinaire. Je repère le téléphone, les trousseaux de clé accrochés en dessous du planning. Je lève un pied. L'autre pied n'arrive pas à monter sur la balance. Elles m'étaient. Je tangué, je lis très bien mon poids. Elles me redescendent :

- Il n'a pas pris un gramme !... Il faudra qu'on le signale au Docteur, c'est pas normal. Avec ce qu'il prend comme médicaments, il aurait dû gagner six kilos, au moins. C'est étonnant qu'il ait pas gonflé !

On remonte et elles me laissent tomber sur le lit. Elles sont « *crevées* ». Je les comprends !

Je comprends aussi qu'il me faut faire un effort pour manger. « *Sinon, perfusions !* » Ça tombe bien, je commençais à avoir faim. Je sors doucement de mon coma lucide mais je me garde bien de parler. Je mange du poulet mou, du riz fade, je prends mes médicaments, sous la langue. Le chariot repart. Je me lève. Lavabo.

Il paraît que je « *progressé* ». J'ai le droit d'aller manger au réfectoire, avec les autres malades. Dans le lot, autour des vingt

tables de six, je dois être le seul à ne pas être drogué. Les autres sont assommés de chimie, le regard vide, les gestes lents, hagards. La tête dans les épaules, un pauvre type répète sans fin : « *J'y vois clair, j'y vois clair* ». Un autre, maigre, épelle : « *C'est fou !...* » A table, un couteau ou une fourchette peuvent partir très vite. Un mot ou un regard de trop, un rien, déclenchent une violence terrifiante. Les infirmiers se jettent sur le coupable, le ceinturent et l'évacuent. Camisole, piqûre. Tant de malheur me blesse au plus profond. Ici, la démence est grave. Parfois, à la fin du repas, le « coupable » revient en pleurant comme un enfant... Je repars dans ma chambre, bras collés au corps, inexpressif : le légume parfait.

Katia est serviable, au delà de tout. Ses collègues lui font faire tout le sale boulot. Alors, forcément, le trop plein déborde. Elle me confie même qu'elle ne pourra pas avoir d'enfants. Elle le croit.

Avec elle, je fais un effort pour ouvrir les yeux. Les siens sont beaux : bleu pâle. Un halo de rêve dans la grisaille. Elle m'avoue qu'elle « *m'aime bien, qu'elle comprend ma douleur.* ». C'est une infirmière...

- C'est bien, Uruguay ! Maintenant, vous mangez avec les autres, au réfectoire et vous prenez vos médicaments tout seul, c'est bien . Vous remontez la pente... Il vous faudrait prendre un peu l'air. Vous devriez faire la promenade, dans la cour.

- Ah non ! La cour me fait peur ! Je me sens trop fragile. Ne soyez pas cruelle, Katia !

- *Je disais ça pour vous aider. Marchez dans le couloir. Vous pouvez faire les deux couloirs du bas, en plus. Ça ira ?*

- *Oui, je ferai des efforts J'essaierai de faire les trois couloirs. Mais, si vous saviez comme je me sens faible !*

- *Très bien ! Faites comme vous le sentez, à votre rythme. Si on vous demande pourquoi vous marchez dans les couloirs, dites que vous avez mon autorisation.*

Gagné !

*

Mollusque consciencieux, j'arpente couloirs et escaliers. Aux heures les plus creuses, je passe en revue ces trois étages, avec une conscience rare, appliquée et une lenteur désespérante. Quand je trouve un papier qui traîne, je le ramène à Katia. Elle est «enchantée ». « *Si tout le monde faisait comme vous, Uruguay, c'est formidable !* » Ce qu' elle ignore, c'est que j'ai déjà trouvé des clés. Un paquet de doubles, derrière une porte, au rez de chaussée, bien cachées, pendues à un clou. Cette porte masque un escalier qui descend tout droit et aboutit dans une galerie de service souterraine, longue et voûtée, qui mène à deux pas de la sortie de la Santa Maria. Une galerie ancienne, mal entretenue, qui suinte de

partout. Tous les réseaux passent là : les conduites d'eau, d'électricité, eaux usées, chauffage central... Au fond de la galerie, un escalier remonte à la surface, vers une porte métallique. Cette porte donne sur l'arrière du bureau des gardiens. La rue est à vingt mètres. Je partirai à Noël, dans cinq jours, pour mon anniversaire. Mais, d'ici là, il faut que je conditionne Katia. Chaque soir, tard, je prétexte des difficultés d'endormissement, un besoin sain de marcher, et je descends les escaliers, couloirs aller retour. En passant devant le bureau de Katia, je jette des papiers à la poubelle et un œil à la pendule. On se souhaite Bonne Nuit. Elle me sourit.

MON PERE

Je ratisse les couloirs, je descends dans le boyau souterrain, je prends mes marques, je mesure, je compte les distance, le temps. Je remonte, je passe devant le bureau de Katia pour jeter un papier. Je collabore. Je suis le malade modèle, je fais partie de la maison. Sans discuter, je réintègre ma chambre, dans la peau de mon personnage.

On frappe. C'est Rio et Pam ! Étonnement, embrassades et bonheur. Je referme bien la porte, ils s'inquiètent, je les rassure :

- Tout va bien, je joue la comédie, je suis lucide. Je n'avale pas les médicaments !

Leurs visages s'éclairent.

Pam : *- Depuis « Le Parc »...On t'avait complètement perdus de vue, on se faisait du souci. Alors, un soir, Rio est passé au garage. Ton père baissait le rideau en fer et ils sont allé prendre un verre, dans un café. Ce soir là, ton père avait envie de parler. Rio a été très surpris !*

Rio : *Si mon père m'avait parlé autant ! Tu as un père en or, je te l'assure. Émouvant, sensible mais blessé... D'emblée, il m'a raconté sa rencontre avec ta mère. J'ignore pourquoi. C'était troublant, presque intime. Comme si j'étais son fils. Il m'a dit :*

« Je rentrais du service militaire. Avec des copains, on a fêté mon retour. On faisait des paris de jeunesse : à celui qui traverserait le plus vite le fleuve Uruguay, à la nage. On se laissait porter par le courant, c'était facile, on dérivait, sans effort, on n'avait pas beaucoup de gestes à faire pour atteindre l'autre rive. Tous les jeunes de toutes les époques ont fait ça. Franchir la frontière...l'interdit... On rêvait des belles argentines. On le faisait à la tombée de la nuit, à l'endroit du fleuve le plus étroit. En moins de dix minutes, on était sur l'autre rive. On se séchait, l'un de nous était chargé de porter les habits, sur un petit radeau. Et puis, on allait à la milonga (bal) du bourg voisin et on dansait. Je l'ai vue, elle m'a plu, je l'ai invitée à danser et on ne s'est plus jamais quittés. J'ai acheté une petite barque, pour nous deux. On a fait l'aller retour, sur le fleuve, des dizaines de fois. Et un jour, ma jolie argentine est devenue uruguayenne. Il faut être jeune pour réussir des tours de force comme ça. Quand j'y repense...

Moi - *C'est la barque... où je suis né !!*

Rio - *Oui, je crois. C'était une conversation pleine de sous entendus. Ton père aurait pu me dire, d'emblée : « Surtout, n'en*

parle pas à Uruguay ! C'est entre nous !». Mais j'ai vu qu'à travers moi, c'est à toi qu'il s'adressait. J'étais le messenger. Il m'a raconté leur mariage et même leur voyage de noces... Son visage avait rajeuni de vingt ans. Vraiment heureux. Je lui ai demandé si, à l'époque, il était déjà mécanicien. Son visage s'est fermé, d'un seul coup. Grand silence. Il a regardé dehors. Il a respiré fort, soupiré. J'ai compris que j'avais fait une gaffe. Il a eu un coup de blues terrible. Il a regardé son verre. J'étais tellement gêné que je me suis excusé. Il m'a répondu bizarrement :

- Non, ne t'excuse pas, Rio. Mais, tout ce qui touche au fleuve... je n'aime pas parler de cette époque. Tu vois, j'en ai presque les larmes aux yeux... Comme toi et Pam, on était jeunes, la vie était belle, on avait des projets d'enfants, on était insouciant. Tout allait si bien ! Avec ma femme, on garde notre jardin secret sur cette époque. Ce que je peux te dire, c'est qu'à cette époque, j'étais jardinier, j'entretenais le Grand Séminaire, près du fleuve. J'étais un peu l'homme à tout faire. J'aimais beaucoup le jardinage, la nature. Mais, les curés, pas trop. Et puis... j'ai été malade sérieusement, une dépression terrible... La naissance d'Uruguay m'a sorti de cette dépression. On aurait préféré que cet enfant vienne plus tard, mais bon... Un enfant, c'est de l'espoir, ça tire vers l'avant. On a pris la seule décision valable : on a quitté la vallée et on s'est installés en ville, à Montevideo. J'ai démarré le garage, avec presque rien..., ça a été difficile. Mais, avec le bébé attendu, tout est reparti dans le bon sens. On a fini par oublier les problèmes du fleuve... Bref, on a tourné la page. Jusqu'au jour de

Noël. Comme fait exprès, Uruguay est né ce jour là, sur le fleuve et sur la barque ! Comme si cet enfant avait voulu naître là, sur ce fleuve si douloureux...On était comblés que ce soit un garçon ! Oh oui ! C'était ce qui pouvait nous arriver de mieux. Uruguay a été désiré, attendu et aimé, crois moi !

MOI - *Les « problèmes du fleuve... », « le fleuve douloureux...» il n'a pas voulu expliquer « ces problèmes ». C'est étrange ! Tant de problèmes sur le fleuve !*

RIO - *Attends, ton père a parlé de toi !*

« On a définitivement tracé un trait sur le fleuve. A trois ans, Uruguay s'est mis à nous bombarder de questions, il fouillait partout. On a même dû lui interdire notre chambre. Il voulait savoir, soit disant... Et puis, Uruguay a eu ses problèmes de santé... Maintenant, il paraît qu'il faut tout dire aux enfants. C'est à la mode. A notre époque, on pensait le contraire. URUGUAY a été malade, trop malade, trop souvent malade. C'est un adolescent intelligent, sensible, doué en musique mais très fragile...On ne comprend rien à sa maladie. On a tout tenté. On est allé voir un tas de médecins, pour rien...Et maintenant, il est à la Santa Maria ! Vous le savez ?

Rio : - *Il est enfermé ? Encore !*

- *Oui. Il aurait dû prendre du lithium, mais il a tout laisser tomber. Résultat, il a perdu tout contrôle, on ne l'a pas vu pendant un mois. Il est passé, une fois, à la maison, dans un*

état second, il nous a fait des reproches. Il a rangé les serviettes avec les assiettes, dans le buffet et il est reparti, complètement délirant. Impossible de le retenir. Une bombe. On n'a rien compris... C'est une maladie étrange. Lui, si calme, aimable, pas méchant pour deux sous... je n'ai pas reconnu mon fils. Il est devenu un autre. On n'en dort plus. Cette fois, on n'a pas eu les moyens de se payer une clinique. Alors, il est à l'asile.

Rio : Il a droit aux visites?

- On est passés le voir à la Santa Maria. Il suit un traitement !... Il ne nous a même pas regardés. Pas un mot. Comme si on n'existait pas... Voir son fils dans cet état....ça fait mal. C'est la plus grande des peines. Les jeunes de son âge se portent bien, sortent ensemble et s'amusent. Et Uruguay, lui, le malheureux, c'est hôpital sur hôpital. En tant que parents, on se sent coupables, crois moi. Il a raté l'école, Olga est morte, il a failli se noyer, il a passé un mois dans la clinique du « Parc » et maintenant la « Santa Maria », ça empire, ça ne s'arrête pas ! C'est triste à dire... Au garage, on m'amène des voitures accidentées. Je les remets en état. Et, après, elles roulent. Mais les médecins, eux, n'arrivent pas à remettre Uruguay sur les rails .

Rio tourne en rond dans la chambre, comme habité. Ce qu'il me confie me remue et me retourne. Je sais que mon père est sincère.

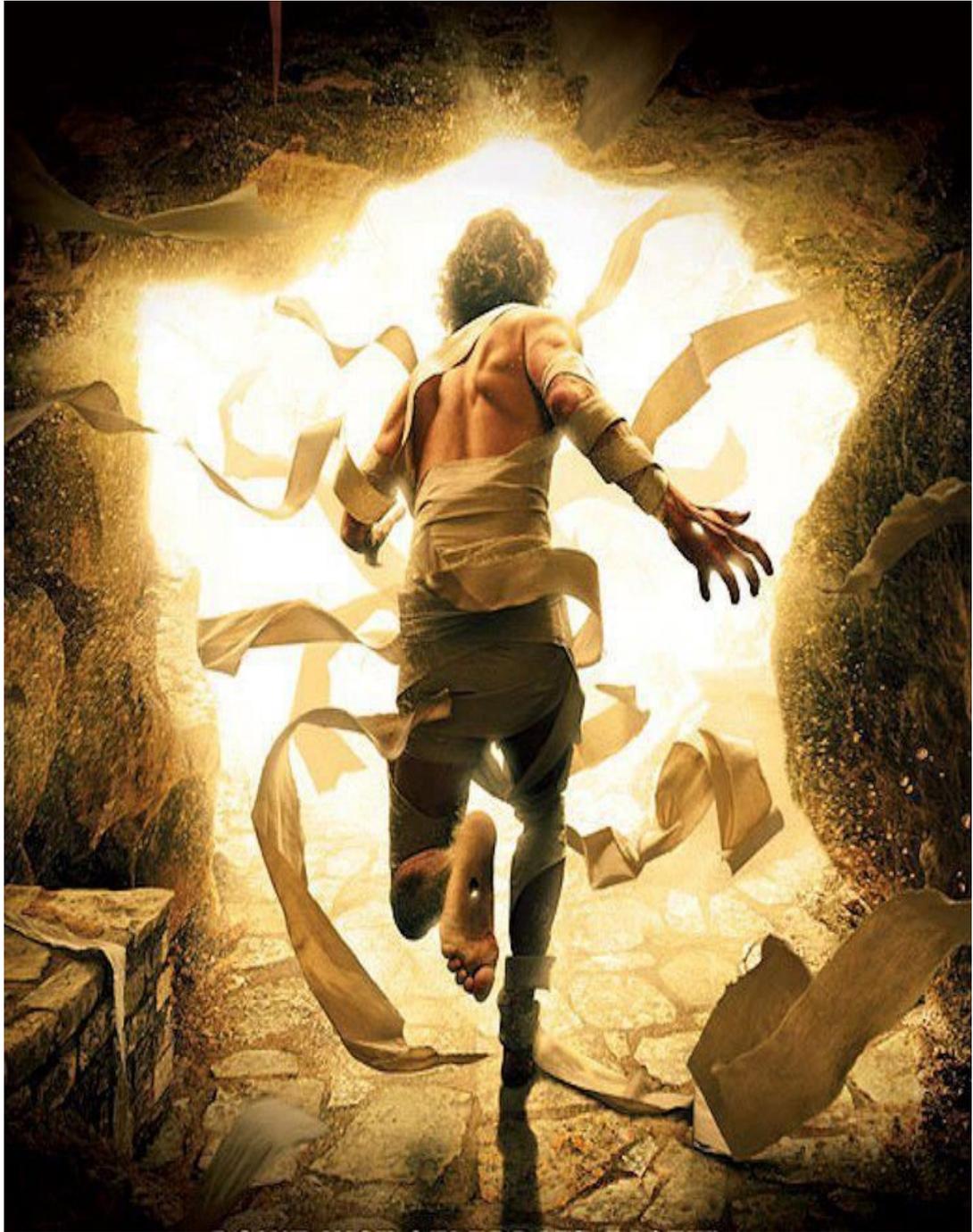
Le fleuve, la vallée prennent une couleur étrange. Tant de mystères ! Pam demande à Rio de s'asseoir. Mais Rio l'entend à peine, il veut continuer :

Rio : - A un moment, ton père a sorti une plaquette de tranquillisants. Je me suis demandé s'il était dans un état normal. Surtout qu'il a recommandé à boire. Je lui ai dit que deux bières, pour moi, ça suffisait. Je crois que ça l'a calmé. Il a regardé sa montre et m'a fixé dans les yeux, tristement. J'ai compris qu'il était désemparé. Ses derniers mots ont été pour toi : « Uruguay dit souvent : « Rio, pour moi, est un frère. ». Toi et Pam, vous êtes généreux, ouverts, très sympathiques. Excuse moi, mais je suis à fleur de peau. Je me fais beaucoup de souci pour Uruguay. Sa mère plonge. Un début de dépression...»

Rio : - Pour dévier, je lui ai parlé de mon boulot, de notre envie commune, avec Pam, de continuer vers le Brésil, d'avoir des enfants... Il m'a écouté distraitement. Il était ailleurs, puisqu'il m'a dit : « Maintenant, il faut qu' Uruguay revienne à la maison. Les études, le Bac, tous ces rêves, c'est fini. Il va falloir qu'il travaille. Je vais le prendre en main. On a trop laissé faire... Et, pour son bien, s'il faut, on le mettra en maison de correction. »

Rio : - Là, j'ai réagi ! Je lui ai dit que je n'étais pas d'accord. Avec Pam, on n'a pas attendu notre majorité pour fuir nos familles et construire quelque chose de valable. Il m'a dit « Non » de la tête. Je n'ai pas insisté. On était à bout, le climat se tendait. Je devenais l'avocat d'une histoire qui ne me concernait pas. Nos bières étaient finies. On s'est quittés.

Moi : - Merci, Rio. Maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire.



L'EVASION

Noël au réfectoire : le repas est exceptionnel. On a droit à un fond de verre de vin rouge chacun. Tout le monde redemande de la bûche. La scie en plastique rouge et le champignon créent des jalousies infantiles. Je donne à mon voisin ma feuille de houx et je passe voir Katia. Je lui dis que je dors de plus en plus mal. Elle me donne un somnifère. Je la remercie. Je rejoins ma chambre et je délite la pilule entre mes doigts. Je pose cette poussière d'ange dans le creux de ma main et fais couler l'eau. Le vortex tourbillonnant du lavabo la happe et je rejoins mon lit.

La nuit tombe, j'écoute en catimini ma petite radio. Elle me donne l'heure et des chansons. A tous les étages, dans toutes les chambres, les yeux épuisés se ferment. Katia passe pour sa dernière ronde de nuit. Je fais semblant de dormir profondément. Sous la couverture, j'attends. Le temps est lent, puis s'accélère. Minuit moins le quart arrive. Je m'habille, jean, baskets et radio dans la poche. Le moment est intense, solennel. Les couloirs sont fantomatiques. A pas de loup, je descend l'escalier. La porte du bureau de Katia laisse passer un rai de lumière. Tout est étrangement calme. Je passe sans problème. Je ferme à clé la porte et je plonge dans l'escalier ténébreux. Bye ! Je compte les

marches : 64. J'oblique à gauche, j'allume doucement la radio et je progresse dans la galerie, sous les bruits d'eaux.

Ce calme me paraît inquiétant. L'éclairage de sécurité est à l'abandon. Un boîtier lumineux sur deux ne fonctionne plus mais je connais cette galerie par cœur. Je n'y ai jamais trouvé personne mais je vois des ombres partout. Le mur du fond arrive, je m'engage dans l'escalier montant, à gauche. 43 marches, je compte pour me concentrer. Je suis fébrile. Aussi prêt du but ! Mes pas se ralentissent, je tends l'oreille. J'ouvre doucement la porte métallique. La moiteur de la nuit me surprend. Il bruine. Le préfabriqué des gardiens est là, à dix mètres, calme. Ils suivent un match de foot à la radio. Tapi dans un recoin, à l'affût, je cherche la solution. Un rat passe devant moi et me fait sursauter ! Cette cour pavée est d'un lugubre ! Au fond de la cour, je distingue des éclats blancs, des reflets. Je donne à mes yeux le temps de s'habituer à la pénombre. Entre deux vagues de nuages, la lune, ronde et immense, révèle des couvercles brillants et empilés : des couvercles d'autoclaves ronds venus de la cuisine, bons à jeter. Je lance un caillou. Glang ! Je ne m'attendais pas à tant de résonance ! La cour s'éclaire : un garde a ouvert la porte du bureau. Je me replie derrière une haie de buis. Le gardien avance dans la cour. Il cherche. Il traîne un peu, revient vers sa guitoune et dit, à voix haute : « *Un rat ...* ». Il y a donc deux gardes ! C'est ce que je voulais savoir. Je peux passer à la deuxième phase de mon plan. J'éteins la lumière de l'escalier et fais rouler sous mes baskets un fut de fuel, vide et rouillé. Je le pose bien en équilibre

sur la marche la plus haute de l'escalier, prêt à basculer.

Une pichenette suffira. J'ouvre en grand la porte, j'allume, la lumière se répand dans la cour, évidente. Un, deux trois, un grand coup de pied dans le fût, et le grand tintamarre métallique dégringole l'escalier. Je ressors, je fonce et je me planque derrière la petite haie de buis, pleine pénombre. Quel vacarme ! Cul par dessus tête, le fût a dévalé les 43 marches du boyau bétonné. Quelle caisse de résonance ! J'entends son dernier râle, il roule et agonise. Les deux gardiens sont déjà dehors, tout va vite, lampes torches à la main et conciliabules anxieux. Ils passent à deux pas de moi sans me voir et s'enfoncent dans l'escalier éclairé... J'ignore si un troisième garde est resté dans le bureau. Pendant que les deux premiers sont occupés à descendre dans la galerie, ni une, ni deux, je tente le tout pour le tout, c'est ma chance, je fonce !

Je m'en souviens comme d'un thriller au ralenti. Je contourne à toute vitesse le préfabriqué, je passe devant la porte éclairée, grande ouverte. Un œil sur mon épaule, personne ! Je fonce sous la haute voûte sombre, je ne dois pas me retourner, un garde crie : « Stop ! », je n'entends que le bruit de mes baskets sur les pavés, la lumière de la rue apparaît, le garde me menace à nouveau, une balle siffle et troue la portière d'une voiture garée dans la ruelle. Je Ils étaient donc trois gardes. Et armés ! Vingt mètres encore sous la voûte sombre et je débouche sur la rue, je cours sur le trottoir, mon cœur bat à tout rompre, mon souffle est court, je cours, je bifurque, première rue à droite. Je me retourne : personne ! Je suis libre !

Incroyable ! Je zigzague dans ce quartier toile d'araignée que je connais par cœur. Vite ! Ils vont avertir la police. Je dois me mettre à l'abri, au plus vite !

L'avenue arrive, brillante. Pas de circulation, tout est calme. Je traverse. J'ai des yeux partout ! Une ruelle, une autre. J'oblique à droite et là, une voiture, face à moi, tous feux allumés me barre le passage ! La police ! Je suis fait ! Demi tour, sauve qui peut, je saute d'une ruelle à l'autre, comme un dératé, je renverse une poubelle qui roule, je me cale dans un renforcement de porte. S'évader, c'est avoir la peur aux trousses. Tout est suspect, le danger partout ! Je me calme et je réalise : personne ne m'a interpellé, pas de sifflet, pas de gyrophare ! Je me suis fait peur tout seul ! Paranoïaque ! Ce n'était pas la police. C'était une voiture banale. Je souffle toutes mes frayeurs, je marche souple.

J'arrive enfin chez Rio et Pam, la lumière m'attend. Sauvé ! Pam et Rio sont en train de manger, à pas d'heure. Ils me regardent, ébahis. Je leur raconte. Pam me tend mes affaires et m'offre la ceinture orange qui ceint sa taille. Elle m'en fait un bandana. Je ne me souvenais pas avoir laissé ma guitare et Jimmy chez eux. Ça m'arrange drôlement ! Je glisse Jimmy dans ma poche... Guitare en bandoulière, c'est déjà l'heure des adieux. On se serre fort, tous les trois. Nous reverrons nous un jour, mes amis ? Le vent de la vie nous dispersera t'il ? Cette fois, je pars pour de bon, je pars pour un long voyage. Pour vous deux, ce sera peut être le Brésil. Vous avez été mes meilleurs amis.

Ayez de beaux enfants, aimez vous. Je vais essayer de m'aimer.
Salut, mon frère. Dans le ciel, la lune est passagère. Qu'un nuage
m'aide à traverser la ville et tout ira bien. Cette fois, je m'en vais.
Pour toujours !

LA REMONTEE DU FLEUVE

Mes baskets bondissent sur l'asphalte, la guitare claque sur mes reins, Jimmy dort au fond de ma poche. J'ai mis cap à l'Ouest, d'instinct. Aimanté comme un oiseau migrateur, je file tout droit vers le fleuve. Je savoure enfin le sentiment de la liberté, je fonce dans l'air immense. J'avance à grandes enjambées sur cette route côtière que je connais bien. Sous le regard des étoiles, seul avec la lune ronde, sur les longues lignes droites, je respire l'air magique. Je vis l'instant, intense. Je suis sur un nuage. Je ne crains rien. Personne n'imaginera que j'aie songé à rallier le fleuve qui m'a vu naître. Père, mère, je suis parti et je ne reviendrai pas. Comprenez moi, je n'avais pas d'autre choix. Ma pauvre vie suait le malheur, les barreaux, l'enfermement. Les fils sont ingrats, je sais. Ils partent sans rien dire. Ils ont droit à leur mystère, au choix de leur vie. Ne me pleurez pas. Si vous saviez mon bonheur !... J'ai claqué le porte et je ne reviendrai jamais. J'aurais dû couper les chaînes plus tôt. Tant d'années perdues, cette vie tordue, à se cogner la tête ... je n'en pouvais plus ! Je ne veux plus être le malade, le dépressif, le fou, le suicidaire, l'interné. On ne me redressera pas dans des maisons de correction. Jamais !

Je m'en vais. Le sens de mon voyage ? Je l'ignore. Je pars sans un sou en poche, avec deux amis et rien de plus : Jimmy et ma guitare. Je vais à la recherche de quelque chose qui m'échappe et coule dans mon sang. Je fuis pour trouver un lieu, une lumière qui me redonne le goût de vivre. Enfin, libre ! La nuit me protège des regards, je suis confiant. Je vais vers l'aube, la lumière. Libre et sans plan, je passerai en Argentine. Ou alors, je remonterai le fleuve, tout du long, jusqu'à sa source. Je couperai le brouillard au couteau, je mangerai dans les poubelles, je dormirai debout, je deviendrai sauvage. Je cheminerai à l'écart des hommes, loin des villages et des villes. La solitude me va bien, elle est dans ma nature. On ne me demandera rien, on n'obtiendra rien de moi. On ne peut rien contre celui qui veut se comprendre, sa force est immense. Rien n'est écrit. Tout est à faire. Je ne suis pas fier, je cherche le sens de ma vie, c'est tout. Une voiture s'arrête. Le conducteur s'étonne et bute sur mon silence. On roule, sans un mot, en écoutant la radio. Il me dépose et me souhaite bonne chance. Il a raison.

L'aurore décolle, l'embouchure arrive, le fleuve s'enfonce sous l'océan, je vire à droite. Je tourne le dos à l'estuaire et j'entre dans les terres. Mon fleuve majestueux et somnolent est là. Je me sens désormais à l'abri, chez moi, dans mon pays, ma verte vallée. Tout est calme, harmonieux. Les arbres se penchent sur l'eau, j'avance au pas d'une longue péniche aux lettres blanches : "El Trobador". Elle remonte du sable.

MA BARQUE

La voilà, à mes pieds, encordée au ponton. Patinée par les ans, elle n'a pas changée, plus petite que je ne croyais. Mon émotion est forte ! Me voilà revenu au point zéro. Je réalise que je suis né ici, sur ces bouts de planches, un dimanche d'été... Naître sur un fleuve et une si petite barque, le jour de Noël.. Qui a décidé de ce lieu si particulier ? Le hasard existe t il ? Ma naissance est un mystère. Tout s'est joué ici, j'en suis certain. Mais rien ne bouge, aucune voix ne monte du fleuve, tout se tait. Je pourrais rester des heures à contempler cette eau qui descend dans un calme parfait. Assis sur le ponton de bois, pieds nus dans l'eau fraîche, je me laisse aller. En quelques heures à peine, j'ai changé de monde. J'ai réussi. Toute ma fatigue s'en va dans le courant. Je m'allonge sur le dos, en travers du ponton, je me perds dans le ciel. Jimmy monte sur mon ventre. Je le laisse faire, il m'amuse. Monsieur se dresse sur ses pattes. Vigile, compagnon en haut du mât, c'est toi qui décide ! Petit cobaye malicieux, tu veux dormir dans la barque ?

Soit ! C'est dur, un fond de barque ! Mes pieds dépassent. La nuit se profile déjà. Dormons en paix dans cette alcôve, ce ventre tranquille. Et, demain, seuls sur terre, en bons copains, nous reprendrons le chemin. Je profite du ciel étoilé, j'écoute le

froissement des feuilles dans le ciel inversé.

La journée a été harassante, pleine d'émotions, et le sommeil m'englué. Sous l'œil paisible du fleuve, je m'endors. Jusqu'à ce que le vent de nuit se lève. Jimmy, affolé, tourne en rond, griffe le fond de la barque. Je crois à un coup de vent passager et je me rendors. Cette fois, c'est l'eau qui me réveille. Mon corps flotte dans la barque, la pluie tendue crépite sur le fleuve, dans un vacarme effrayant. Tout trempé, je rejoins la rive. Des branches cassent, de tous côtés. Des arbres chutent, comme des allumettes. Une tempête ! Quand le ciel se déchaîne, éclairs et tonnerre, quand des torrents de boue courent vers le fleuve, que faire, sinon baisser la tête et fermer les yeux ? Quelle épreuve ! Où trouver un abri de fortune, dans ce noir complet ? Pris au piège, éponge glacée, je protège Jimmy et ma guitare, au pied d'un arbre centenaire, qui a résisté à tout.

L'aube vient à mon secours. Les dégâts sont considérables. Petit homme perdu devant le fleuve boueux, torse nu au milieu des arbres enchevêtrés, j'attends un geste du soleil, un peu de chaleur. Le paysage est irréel. Le fleuve fait le ménage. Dans les nappes de brouillard collées sur l'eau boueuse, un tracteur passe, au trois quart englouti. Des animaux, des poules, un cochon, des toitures flottantes, des clôtures...

J'ignorais que la nature était si violente et qu'elle pouvait tuer. Face à elle, l'homme n'est qu'un point, dépassé. J'allume ma petite

radio. Chansons idiotes, publicité, tout m'énerve... Qu'on me parle de cette tornade, qu'un reporter raconte ! La radio grésille. Une symphonie surgit de cette médiocrité . Une sorte de miracle slave, un ouragan musical d'une puissance inouïe. J'écoute, sidéré. Qui a inventé cette merveille ? Cette musique, venue d'un continent européen, semble avoir été écrite pour mon âme en désarroi. L'écho est total. Je reste rivé aux sons de cet orchestre bouillonnant. Autour de moi, plus rien n'existe. Je vis un des moments les plus importants de ma vie. La symphonie s'arrête. Une voix annonce : « Rachmaninov ». La musique peut donc tout dire ! La désolation, la force de la vie, l'âme en tourment, la lumière intérieure... Quelle leçon ! J'ai raté ma vie ! J'aurais dû suivre mon intuition, frapper à la porte de l'École de Musique, accepter le solfège, déchiffrer les partitions, suivre des cours de composition. Pablo et Andreo avaient balisé mon chemin. La musique, la belle musique, ma vocation, je t'ai oubliée. A sa manière, Pablo me le disait :

- Tu veux faire comme moi ? Chanteur de rue ? Tu veux prendre ma peine ? Poser ton chapeau par terre, compter des pièces de misère ? Tu es musicien dans l'âme, c'est évident. Depuis que je te connais, tu inventes, tu improvises, tu t'amuses. Sur la planche en bois, tu as entendu des orchestres... pas moi ! Profite de la chance qui t'est donnée, Uruguay. Tu as une sensibilité à part. Inscris toi dans une école de musique ! Deviens chef d'orchestre ! Et si, un jour, tu m'invitais à un de tes concerts ? Et si tu voyais arriver Pablo, avec son chapeau à l'endroit ? J'aurais réussi ma vie.

Pablo, toi qui me connaissais si bien, toi qui m'encourageais, j'ai tout raté. Pourquoi suis je à part, si seul ? Pourquoi ma vie est elle partie à la dérive, pourquoi suis je allé me noyer si jeune ? Je ne le voulais pas ! Qui commandait cette force ? Je suis en sursis permanent. Je ne suis bon que pour des « maisons de redressement ». Que faut il corriger en moi ? J'ai gâché mon adolescence. Depuis l'âge de mes trois ans, depuis le coffret à musique, je ne fais que chercher. Pourquoi suis je venu ici ? Je ne vois rien d'autre qu'un fleuve et une coquille de noix vide. Peut on comprendre sa vie, réparer son malheur ?... Me voilà face à moi même, seul, sans guide, désespéré. Où aller, maintenant ? Je ne peux plus faire marche arrière. J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid. Je dois bouger, me ressaisir, marcher. Et dormir, dès que je pourrai, dans une éclaircie. Je suis si fatigué... De tout. Combien de temps devrai je marcher ? Suis je condamné à errer ?

LE PAYSAN

D'un rire sonore, le paysan se moque de moi. Ce brave homme, au bon sens solide, me demande ce que je fais là, à fureter dans ce petit cimetière. Je me justifie, à grand peine... je lui dis que j'ai trouvé ce cimetière joli... (*suis je dans le bon cimetière, près du fleuve, celui du chrysanthème jaune ?*)

Le paysan baisse la tête, l'air pensif.

- Toi, tu n'es pas d'ici !

- *Si ! Je suis né dans la vallée. On m'a prénommé comme le fleuve.*

- *Ah ! Uruguay.....Eh bien, Uruguay, tu te trompes !*

- *Je ne faisais rien de mal. Je regardais les noms de famille gravés sur les tombes..., c'est tout...*

- *Les tombes ne te diront rien qui vaille.*

Au ton, au regard, je sens que ce paysan n'est pas méchant. Il connaît la région et ses histoires. Il est sur ses terres.

- *Je n'ai rien touché, rien profané. Je cherche...*

- *Tu cherches ? Il n'y a pas de honte à chercher.*

- *Je ne sais pas vraiment ce que je cherche.*

Tu viens de la ville, ça se voit. Mais si tu reviens ici, au lieu de ta naissance, c'est que c'est important. Les animaux le font souvent. Ils sont moins bêtes qu'on ne le pense. Ils ont des sentiments. Et ils m'en ont beaucoup enseigné sur les hommes. Je suis paysan, je connais la nature et ses lois. Elle m'a appris les saisons, les bons et mauvais moments pour semer ou récolter, le vent... Elle m'a appris la prudence, l'observation et le travail. Tu as traversé la tornade ? Tous les habitants de la vallée savent que le danger vient du ciel. Certains pensent même que le salut vient de là haut. Mais je ne le crois pas. Je suis communiste. Garde toi des orages, petit. En dix minutes, tout peut être détruit. On ne les retrouve même pas au fond du fleuve...on les dit partis à l'océan... je parle des hommes. Tu n'es pas bavard !

- *C'est vrai, je parle peu. Vous êtes le premier homme à qui je parle.*

- *Je t'ai vu mettre un petit caillou dans ta bouche.*

- *Il m'aide à me taire.*

- *Tu mets ta parole dans ta poche ! La police te cherche ?*

- *Je cours plus vite qu'elle ! Je n'ai pas fait l'école ! Si vous saviez d'où je viens et ce que j'ai vécu ! Je remonte le fleuve, je suis les péniches, elles m'aident à monter.*

- *Les péniches remontent jusqu'à Salto, d'après ce qu'on dit. Salto ou Paysandu, je ne sais plus...Je ne suis jamais allé aussi loin... Pas le temps. Mes vaches, qui s'en occuperait ?...Si tu remontes le fleuve, tu connaîtras le pays mieux que moi. C'est en marchant qu'on trouve. Mais, souviens toi, tu ne trouveras rien auprès des morts. Laisse cette compagnie aux malheureux.*

Le paysan me serre la main et me dit, avec un bon sourire :

- *Bonne chance, Uruguay. Tu connais le proverbe : « Le destin se lève tôt. » ?*

- *Non, je ne le connaissais pas. Vous voulez dire que la naissance prédestine ?*

- *On le dit !...On le dit...*

Ce paysan semble avisé, observateur. Mon destin est-il écrit ? Je crache le caillou et j'en prends un autre.

LE FEU

Les paroles du paysan me poursuivent. Cet homme a semé des énigmes et des doutes dans ma pensée. Mais, peu à peu, les kilomètres m'éloignent de lui. De nouveaux paysages arrivent. J'ignorais que la campagne était si belle, si douce, au soleil ! Les arbres se penchent sur le fleuve comme des hommes. Je leur joue de la guitare. Le fleuve perd de sa puissance et de sa largeur mais les péniches persistent et forcent lentement le fleuve, de tout leur lest. De loin, les bateliers me saluent de la main. Je les accompagne et ils s'en vont, vers l'amont. Je croyais mon pays plat comme un delta, et voilà que je parcours de petites montagnes, que je traverse des forêts. Mais, je ne n'ai encore rien trouvé. Goutte de rosée posée au bout de mon doigt, rivière de toutes les pluies, pourquoi vous taisez vous ? Fleuve muet, mets toi debout ! Parle moi ! Dis moi ce qui me manque pour être comme les autres. Dis moi si mon voyage a un sens ! Souvent, je désespère. Je n'imaginai pas que le chemin serait aussi long, la source aussi lointaine. La barque n'a pas parlé, le fleuve fait le sourd, la source parlera. Que trouverai je au bout de mon errance ? Un nouveau mystère ? Rien du tout ? J'avance, j'espère.

Jimmy me ramène à la réalité. Il s'échappe souvent, se faufile dans l'herbe et fait ses provisions de graines. Je fais claquer ma langue : l'herbe s'immobilise. J'attends un peu et je claque deux fois. Monsieur sort de son petit maquis, se plante bien droit sur ses fesses, me fixe de ses yeux brillants. Bajoues pleines à craquer, gouttelettes de rosées accrochées aux moustaches, on dirait un athlète en sueur soulevant ses haltères. Il m'arrache un sourire. J'endosse ma guitare, je fais « Psit psit » et il me suit, ventre à terre. Nous sommes liés, inséparables. Parfois, il s'élançe, comme un petit fou et prend les devants. S'il s'arrête net, c'est qu'il a eu peur d'un papillon !...A voir Jimmy courir, l'idée me vient que je pourrais accélérer le pas. Je décide de doubler ma vitesse. J'accélère, j'allonge mon pas, je cale mon souffle. Mes pieds survolent le chemin, je vais vite et, surprise !, je ne me fatigue pas. Au contraire ! Les kilomètres défilent, le fleuve descend deux fois plus vite, j'ai l'impression d'attraper l'avenir. Dans un mois, j'aurai peut être atteint la source. Je suis content de moi. J'ai un moral de marathonien. Jimmy, complètement dépassé, récupère dans ma poche. J'abats des distances incroyables. Je n'ai ni faim, ni soif. La nuit coupe mon élan. J'entasse des feuilles sèches et je m'y enveloppe dedans.

Au plus frais de la nuit, l'humidité et le froid me transpercent. Impossible de dormir ! Je maudis la nuit. Je dois repartir, marcher, réchauffer ce corps qui tremble de tous côtés. J'ai envie de sucre, de café chaud, j'ai faim ! La nature est devenue hostile, sauvage, impitoyable. Mes priorités viennent de changer : je dois survivre.

La ballade champêtre à la Bob Dylan est terminée. Il me faut trouver, d'urgence, un village, un poulailler. L'aube éclaire un clocher. Les maisons dorment encore. Je rôde, dans la crainte des chiens. Un coq appelle. Un coq, des poules, un poulailler !! Je force la porte, j'entre dans un brouhaha de plumes. Je remplis mes poches et je repars comme un voleur. Je me blottis contre le fleuve. Avec un petit caillou pointu, je perce les coquille aux deux extrémités. Je penche la tête en arrière, je relâche le pouce. Je tète la coquille tiède, j'aspire. Une douce chaleur, gluante, descend dans ma gorge. Le jaune emplit ma bouche. Un autre et puis un autre : me voilà rassasié. Jimmy lèche les coquilles. Une idée me vient. Je repars vers le village. Un chien, immobile, m'attend au bout du chemin. Je saute un muret. Dans ce petit jardin, coloré de multiples fleurs, je passe devant le compost. La porte du petit cabanon n'est pas tenue par un cadenas. Ce jardinier est confiant ! Je ne le volerai pas. Ou de peu. Cet homme est fin pêcheur : du fil, des hameçons, une boîte de conserve, menu larcin.... Je referme la porte. Je retourne la poule blanche écrasée sur le compost. Je fais glisser les asticots qui lui dévorent le ventre. Ma boîte de conserve demi pleine, je me laisse aller à la poésie des liserons, pétunias et glaïeuls... Paix souveraine d'un jardin au matin. Un asticot grimpe sur mon bras.

J'apprends à pêcher : j'appâte et ça mord ! Jimmy voit passer sur sa tête quelques petits poissons dont j'ignore le nom et que j'embroche par la gueule sur des tiges glissantes de sève. Je ramène du bois sec, j'établis un foyer.

Tout est prêt pour faire un feu. Mais je n'ai pas d'allumettes !...Ah la la !

Une ferme me paraît hospitalière, sans cerbère. J'entre, je trouve. Je reviens vers le fleuve. Face à moi, sur le chemin, un tracteur avance en claudiquant. Je me serre sur le bord. Je sors Jimmy de ma poche, je le pose dans mes mains. Il intrigue toujours, attire l'attention, la détourne. L'homme sur le tracteur regarde Jimmy, sourit et me salue de la main. Je lui rend son Bonjour. Au creux de ma main : un briquet.

Ce soir, festin ! Trois grosses pierres, du bois sec, des flammes, des braises, poissons grillés, je me remplis le ventre, je bois au fleuve. Je m'enroule comme un fœtus autour du foyer rougeoyant. Rassuré, empli de cette douce chaleur, je m'endors comme un bébé... En pleine nuit, Jimmy me grimpe dessus et me griffe, affolé. Tout autour de nous, j'entends des bruits, je vois filer de grosses ombres, des bolides rapides, bruyants. J'attends que mes yeux se réhabituent à la nuit. Frayeur ! Des rats énormes jaillissent de la berge, à fleur d'eau, courent en tous sens, entrent et sortent de leurs tunnels et tournent autour de nous. La lueur du feu les a fait sortir. Nous sommes cernés ! Que faire ? Je noie le feu, j'embarque Jimmy et la guitare. Et nous voilà fuyants dans la nuit, dans l'attente de l'aube lointaine, tremblants de froid et de peur. Les arbres se penchent vers moi comme des spectres. Je maudis la vie à la campagne, le froid qui brûle mon corps. Ce fleuve est une antre repoussante, peuplée de créatures de caves... Marche, marche, Uruguay, marche dans la nuit noire !

Apprends à endurer, ventre en tenaille ! Allez, Uruguay, remonte le, ce fleuve ! Remonte à la source ! Cherche encore et encore !



FEDERICO

Écarté du fleuve, j'ai voulu couper un méandre et me voilà perdu, arrêté au pied d'une côte empierrée. Assis dans l'herbe, intrigué, je lève la tête. Tout en haut du raidillon, je vois une silhouette posée sur le ciel. Quelle étrange vision ! Un enfant gigogne ! L'ombre d'un enfant, affublée d'une excroissance qui jaillit de son cou !! Cet étrange assemblage, immobile, me regarde. Et nous restons, tous les deux, face à face, silencieux. Je me frotte les yeux, ça doit être la fatigue, l'éblouissement... Un son glissant et doux descend vers moi. L'enfant joue du violon ! Ce que j'ai pris pour une maladie, une anomalie bizarre n'était autre qu'un instrument de musique ! Cet enfant musicien tient son violon calé au creux de son cou, comme tous les violonistes. Il joue très bien, merveilleusement bien ! Il a vu ma guitare et me parle. Cette petite statue doit être timide. Si je monte vers elle, elle s'enfuira à toutes jambes. Il veut que nous

jouions en duo ? Banco ! Je connais bien l'air qu'il joue. J'accorde ma guitare et j'arpège les accords, lentement, en les faisant bien sonner pour qu'ils montent jusqu'à lui. Il se tait, écoute, s'accorde. Il reprend le même thème, je l'accompagne, les instruments s'accrochent, j'observe son jeu, son bras, son archer.

Couplet, refrain, on enchaîne, tout lui est facile. D'un coup net d'archer, il clôt le morceau, avec la détermination d'un pro. Je me lève, prêt à l'applaudir, mais une voix d'homme que je n'ai pas vu venir, me hèle :

- *Bonjour, vous jouez avec mon fils ?*

L'homme est jeune, la trentaine, un fagot sur le dos, le sourire discret.

- *Bonjour, je m'appelle Uruguay. Votre fils est doué. L'air n'était pas compliqué, mais il l'a joué en virtuose !*

L'homme, accompagné de son chien, m'invite de la main et nous grimpons la pente raide. L'enfant s'enfuit.

- *Alors, vous visitez le pays ?*

Je fais tourner mon caillou dans la bouche, le temps de bien réfléchir. Je le crache discrètement dans ma main.

- *Oui, je suis en vacances... Je profite du beau temps.*

- *Depuis la tornade, c'est vrai, on a meilleur temps.*

On franchit le dos d'âne et on arrive à une petite mesure. Que ces gens sont pauvres ! Ils n'ont rien ! C'est le bout du monde ! Le père, l'enfant et moi, nous voilà trois timides autour de la table en bois.

Tout est sombre, minuscule. Sa femme entre, surprise de me voir là. Une femme maigre, en tablier de campagne.

Le père me présente :

- Voici Uruguay. Il se promène dans la région. Il est musicien, comme Federico.

Je regarde l'enfant. Lui et son violon ne font qu'un. Qu'il marche ou qu'il se pose, il tient toujours son instrument collé à son cou, entre épaule et mâchoire. Son père le regarde et me dit :

- Depuis que son oncle lui offre ce violon, il ne le quitte jamais. Il dort même avec ! On ne peut pas savoir... Federico est muet.

Muet ! Et si doué ! Un petit prodige ! L'enfant prend une mine renfrognée. Je me frotte le dessus de l'oreille, je ne sais pas quoi dire. La mère de Federico n'a pas la langue dans sa poche et nous sort du pétrin. Elle nous offre à boire, ce qui me laisse du temps pour réfléchir. Je comprends que les mots de Federico sont bloqués dans sa gorge. Cet enfant a trouvé une solution pour s'exprimer. Il s'est inventé une prothèse, il a greffé le violon à son cou et joue les mots qu'il ne peut pas dire. Et moi, avec ma guitare collée à mon dos ? Moi qui parle si peu. L'enfant au violon, c'est moi aussi ? Ces pensées me déroutent, me dérangent. Je lève mon verre et je bois.

On parle du pays, du temps, du téléphone qui ne vient jamais mais qui serait trop cher pour eux. J'apprécie que ces gens ne me demandent rien.

De temps en temps, je regarde l'enfant. La mère soupire :

- Vous n'êtes pas tombé chez des gens bien riches. On n'a que quatre vaches, de la volaille et un cochon. On ne pourra pas vous recevoir comme il faudrait !

- L'essentiel est d'avoir bon cœur. Avec vous, je me sens à l'aise.

Tout d'un coup, sans prévenir, le père me dit :

- Et si les choses s'étaient passé autrement... si on n'avait pas perdu notre premier fils...peut être que Federico parlerait. On se le dit souvent...On se le demande...

Quelle misère ! Un enfant mort, un enfant muet...pauvres gens, pauvre Federico...

Je suis jeune, je n'ai pas d'expérience, pas d'enfants, que leur dire ? Ça m'échappe :

- Vous avez un génie !

L'homme met sa main devant sa bouche pour se taire, me regarde comme si j'étais un voyant, un devineur de destins. Sa femme me demande doucement, comme en secret :

- Vous croyez ?

- Oui, je suis un peu musicien. Je trouve votre fils doué, talentueux. Dans les plus grands orchestres symphoniques du monde, on trouve des solistes muets. Personne ne s'en aperçoit. La musique est une belle façon d'exprimer ses sentiments, je le sais, et de gagner sa vie. Federico et moi, on a joué ensemble, tout à l'heure, dans la côte. Le talent, l'émotion, ça se sent de suite. Il les exprime bien. Il aime la musique plus que tout. Je crois qu'il est fait pour ça.

- Oui, mais voilà, ma femme et moi, on n' y connaît rien. On ne connaît personne dans le monde de la musique. On se demande même comment notre fils a pu apprendre la musique tout seul ! Il joue les airs qu'il entend à la radio, comme ça, d'oreille... Enfin, merci pour ces encouragements ! Vous êtes le premier spécialiste à qui on en parle. Ici, personne ne passe jamais, c'est reculé.

Que sera t' il resté de cette discussion qui s'est prolongée jusqu'à tard dans la nuit ? Ces gens de rien m'ont donné l'hospitalité, sans ne jamais rien me demander. Le lendemain matin, après une nuit sur une paille, je les ai remerciés. Federico m'a accompagné sur le chemin. Il s'est arrêté en haut du raidillon. Dans la descente, je me suis souvent retourné. Federico, le chien à ses pieds, petite silhouette sur le ciel clair, a joué, joué, pour me dire Adieu. Au premier virage, j'ai eu la douloureuse impression de laisser une part de mon âme dans ce hameau égaré. Si, la veille, si je m'étais pas perdu, je n'aurais pas connu cette chaleur étrange, ce destin peut être prodigieux, cet accord dont je frissonne encore. La mère de Federico m'a donné, pour la route, le meilleur de ce qu'ils avaient : du jambon, du pain et une gourde d'eau fraîche. Pour « me

remercier de tout ». Ils descendront à la ville pour téléphoner au Conservatoire National de Musique. J'ai vu les yeux de Federico briller. Mon cœur est heureux.



MENDIANT

Le fleuve se resserre. Je distingue l'Argentine, sur la berge opposée. Les deux rives jouent avec la frontière invisible. Ici, que l'on soit argentins ou uruguayens, on est tous « *rioplatenses* », habitants d'une seule et même vallée. Qu'on se jalouse et qu'on se marie, on est soudés par le fleuve.

Jimmy, la guitare et moi avons beaucoup marché. Dans les faux plats, quand le fleuve dessine des méandres, le chemin se scinde et se démultiplie. Je me perds dans les marécages, boue jusqu'aux genoux. A deux doigts de désespérer ! La vie m'envoie ses coups. Où est donc le chemin ? Je peste, j'enrage, j'apprends à tenir debout ! Dès que le fleuve creuse une vallée profonde, je le quitte, je m'échappe vers les terres cultivées, je vais de village en village, je cherche un point haut : une butte, le clocher d'une église. Au loin, j'observe le fleuve et ses caprices. Je reprends ma guitare, j'invente des airs nouveaux, gais et rythmés. La musique est mon baromètre. J'accorde à Jimmy le droit de se dégourdir les pattes.

A la sortie d'un virage, je m'arrête net. A cent mètres, une forme m'inquiète. Une pierre, un monolithe marron, posé au bord du fossé. Une sorte d'ours debout... J'embarque Jimmy dans ma poche, j'avance, vigilant, masqué par la courbe du chemin.

La forme grandit, se précise et m'inquiète plus encore. J'avance à pas de loup, prêt à fuir dans le fourré. Me voici à vingt mètres de la forme. Je n'en crois pas mes yeux. Ce que je prenais pour une pierre debout ou un ours, est un homme, un homme agenouillé !

Je ne suis qu'à dix mètres et il n'a toujours pas bougé. C'est un vieillard barbu, couvert d'une longue cape marron. Que fait cet homme ici, en pleine chaleur, vêtu comme en hiver ? Qu'attend il, immobile comme la croix de pierre qui se dresse derrière lui ? J'avance pas à pas, il ne bouge toujours pas. M'a-t'il vu ? Va-t'il

me sauter dessus ? Je ne sais que faire. Me gratter la gorge pour me signaler ? Fuir à toute vitesse ? Lui, d'un côté du chemin, moi de l'autre, étrange face à face... je scrute son visage. Cet homme est vieux, très vieux. Ses yeux sont effrayants, révoltés. Cet homme n'a plus de regard humain, plus d'yeux. Ou, plus exactement, ses yeux sont blancs comme du blanc d'œuf bouilli. Il y a, dans sa pose, quelque chose de profondément chrétien, au delà de l'humain. Me voit-il ? Est-il aveugle ? Que fait-il, le long de ce chemin désert ? Ma peur se transforme en pitié. Son bras droit est relevé, paume tournée vers le ciel. Le plus impressionnant, c'est son absence de souffle, son immobilité totale. Son cœur bat-il encore ? Je fais un pas vers lui, puis un second. La statue ne bouge pas. Je tends ma main. Il ne réagit pas.

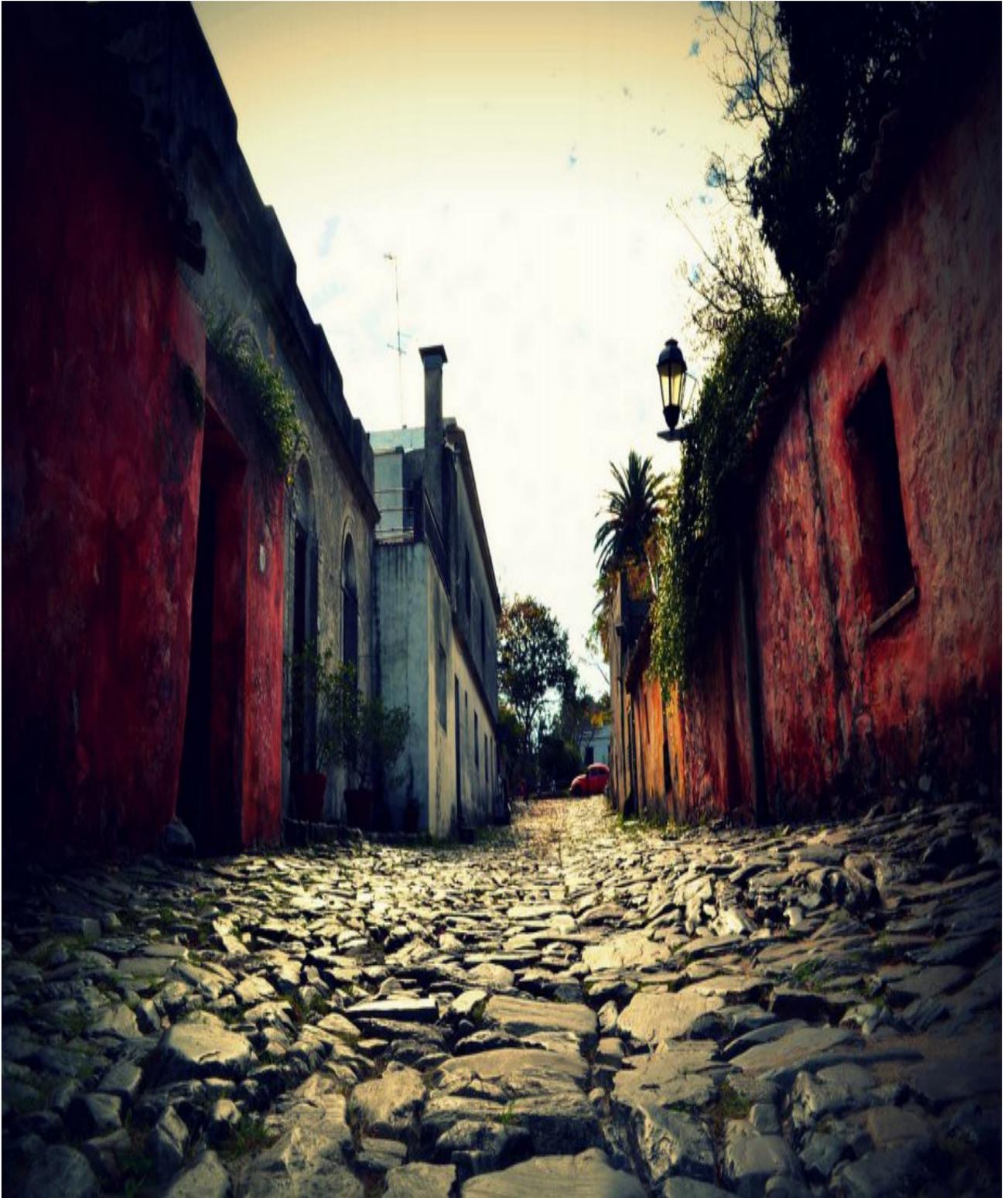
Ses derniers cheveux gris sont rares. J'ai pitié. Je le parcours du regard, de la tête aux pieds, prêt à fuir. Il semble me regarder, mais me voit-il ? L'idée me vient, brutale ! Cet homme est en bout de course, il a senti sa fin venir.

Il a quitté son village pour mourir ici, pour ne déranger personne. Je pense qu'il obéit à une coutume ancestrale. Cet homme attend que Dieu lui pardonne et le prenne. Quelle effrayante solitude ! Ce sentiment que l'on nomme compassion, je la ressens alors pleinement. La vie, la mort, énigmes humaines, à chacun les siennes...Ce mendiant attend la fin, à la croisée des chemins, loin de son village. Paume vers le ciel, dans l'espérance de la dernière obole, celle du pardon. Moi, le jeune, lui le vieux, face à face, témoins du temps donné, du temps compté pour tout le monde.

Un frisson parcourt mon dos. Ce vieillard est noble. Il va mourir bientôt. Il ne quémande pas d'argent. Il s'en remet à Dieu. Je ne comprends toujours pas la mort, même si je l'ai vue de près, même si je suis allé la chercher dans un lac... Cet homme a t' il été rejeté par les siens ? Ou alors, a t' il compris ce que les autres n'ont pas compris ? J'aimerais poser dans sa main la chaleur vivante de Jimmy. Arracher à cet homme un léger sourire, lui dire qu'il n'est pas seul, poser ma main sur la sienne et attendre, avec lui. Pleurer la vie. Mais, je refoule vite cette idée. Cet homme n'attend plus rien des autres humains. Sa vie est en bout de chemin. Il s'est mis à l'écart. La mort est fantôme. Mais voir un homme mourir sous ses yeux, quelle douleur, quelle impuissance ! C'est comme mourir soi même, crier pour rien. Ce vieillard me dérange.

Que faire ? Si cet homme me dérange tant, c'est parce qu'il me tend un miroir. Je m'y vois, égal à lui, futur mortel. Interloqué, déchiré, je m'éloigne lentement, comme on sort d'une église.

A la tombée de la nuit, encore bouleversé par cette image, je m'affale dans un champ de coquelicots. Face contre terre, je m'endors comme une pierre. Le soleil se lève et je reste longtemps allongé sous le ciel bleu pâle coloré de taches rouges, légères et fragiles. J'admire ces frêles coquelicots balancés par des bribes de vent, parachutes suspendus dans l'air léger, miracles du vivant. Je prends ma guitare. Mots, phrases, rimes se déroulent, comme des serpentins. La chanson s'appelle : « *Mendiant* ». Une chanson simple.



LA VILLE NOIRE

Que ce fleuve est long ! Que sa pente est lente ! Et les journées fades, usantes ! Jimmy n'en peut plus. Il passe ses journées à dormir dans ma poche. Jours et semaines, j'en ai perdu le compte, depuis si longtemps... je n'ai pratiquement croisé personne. J'ai évité les villages, les chiens, les curieux qui s'étonnent et posent des questions irritantes. Je me sens étranger, malvenu en mon pays dont je peine à reconnaître la langue et l'accent. Je me demande ce que je fais là, à marcher dans le silence, si seul, collé à ce fleuve. Le temps coule, immobile, je progresse comme un métronome. Hagard, anesthésié, fourbu, mon moral baisse dangereusement. Mon peu de graisse, la chaîne des kilomètres l'a fait fondre. J'ai besoin de société, de draps, de parfums et de repos. Il me faut de l'argent ! Je m'écarte du fleuve, je me faufile dans des chemins montants, et j'atteins un bourg étonnant, accroché au flanc d'une colline noire. Un promontoire de lave, éteinte depuis longtemps, sur laquelle les hommes ont accrochés leurs vies et leurs rêves. Une petite ville froide comme le pavé qui en recouvre les rues, une ville veuve, en deuil permanent, endormie dans le passé, un bourg qui fait froid dans le dos.

Mes tendons se tordent sur ces pavés millénaires. Les femmes noires me toisent en silence. Les portes de bois claquent sur les murs opaques. Dans les ruelles étroites, des enfants dépenaillés courent en tous sens et se distribuent... des plats de sardines !! Toute le monde se connaît, ici. C'est une seule et même famille : cousins, oncles, tantes, frères, mères et pères , belles familles, ancêtres... Les petites jambes courent, les sardines volent de mains en mains, disparaissent derrière les portes, ressortent sur un plat, une assiette et se remettent à courir sur les petites jambes. C'est la grande communion. Le village se partage ce repas de roi, venu de l'océan lointain... Le merveilleux cadeau d'un parent expatrié en visite, sûrement... En haut du village, des hommes battent le blé sur une plate-forme blonde et noire. Poussée par des enfants, une moissonneuse batteuse vétuste monte la côte. C'est le temps des moissons. Un paysan trapu, au visage tanné, me montre un grain de blé et me dit :

- Tout le savoir de la vie dans un seul grain de blé.

A moi de méditer.

J'emboîte le pas d'un groupe de mômes. Ils bondissent de joie et me conduisent au seul café du bourg. Ils me prennent pour un touriste. C'est un café sans nom, à la sortie du village. D'un geste, le patron fait fuir ce nuage bruyant de moineaux. Mes yeux sont rivés sur une affiche scotchée sur la porte : « COMBATS – Inscription au bar. ».

A cette heure de travaux des champs, le bar est vide. Le patron essuie machinalement des verres. Il doit me trouver trop dépenaillé pour que je vaille un geste ou une parole. Je reste planté là, au milieu du bar. Du coup, je décide faire comme lui : le muet. Sans se retourner, il me demande ce que je veux. Je n'ai pas un sou en poche... J'attends qu'il veuille bien me regarder et je lui montre le panneau : « *COMBATS* ». Il me dit qu'il organise des combats de coqs. Je baisse la tête et sors du café en traînant des pieds. Adieu mes rêves de confort... Je repars vers le village. Sa voix tonnante me rappelle :

- Ça ne t'intéresse pas ?

Je lui fais « Non » de la tête. Mais, il me fait signe de rentrer. Au fond du café, il ouvre une porte en bois. Il me montre les coqs dans des cages. Et il m'explique:

- J'organise des combats de coqs. Légalement, j'en a le droit !! Comme ça ne rapportait pas assez, je me suis lancé dans les combats de boxe, d'homme à homme. C'est illégal, je n'en ai pas le droit mais je le fais quand même. Les gendarmes sont mes meilleurs clients. Ils viennent en civil, sans leurs femmes, ils ferment les yeux... Et, dans le village, c'est la loi du silence.

Il se met à me parler de taureaux. De quoi me parle t'il ? Des corridas, ici ?! Je finis par comprendre qu'il me parle du "Taureau".

Et ce "Taureau", c'est le plus grand, le plus fort de tous, personne ne l'a jamais battu. Trente sept combats, trente sept victoires.

« *Aux poings !* »

- *Ici, on ne décompte pas : c'est KO ou rien du tout. Le*

« *Taureau* » *fout la trouille à tout le monde. Il les a tous démolis.*

En tant que patron de bar et commerçant, je cherche la perle rare,

celui qui renversera le « Taureau ». Il y a gros à gagner. Tout le

monde jouera sur le "Taureau", comme d'habitude... sauf moi !

C'est du 1 pour 1000 ! Je miserai sur toi. Et si tu gagnes, on

partagera le magot . Tiens, je vais cracher par terre, c'est ma

parole.

Ce type est un calculateur sans âme. Seul l'argent l'intéresse ! On fait le tour du ring. C'est un ring vraiment sommaire, un ring de campagne, d'arrière cour : quatre poteaux en bois, branlants, une seule corde, du sable pour la piste. Et des bancs tout autour. C'est tout ! Qu'est ce que je risque ? Je lui fais comprendre que je suis d'accord. Il me tape dans la main. Il me jauge de la tête aux pieds, inspire fort en se tordant le nez, et me demande si j'ai mangé.

Enfin un vrai repas ! Entrecôte, omelette et pain ! Je mangerais les assiettes ! Vraiment, ce cafetier est un brave homme, généreux, je l'avais mal jugé. Il fait l'addition, l'accroche à un clou et me dit qu'il la déduira de mes gains. C'est bien ce que je pensais : ce type est un radin, prés de ses sous, un vénal de fond de la cambrousse ! Il s'accoude sur son zinc, me fixe et me dit :

- *Depuis longtemps, personne ne veut défier le Taureau. Crois moi, ça va vite circuler dans le bled ! Comme les sardines ! La salle sera pleine à craquer. Ça me plaît. Je vais faire venir des fûts de bière. Les gens viendront voir, c'est sûr ! Ça fera fête foraine ! Tu seras la bête curieuse !*

Si je pouvais lui enfoncer la tête dans le frigo, lui botter le cul, saccager son bar... je le ferais avec grand plaisir. Ce type est une ordure, un salop. Je me repasserai en boucle ce que vient de dire cet esclavagiste et j'enverrai ça dans mes poings. Quel imbécile ! Je claque la porte. Un carreau casse. Ça m'a échappé...

Dans les ruelles, tout le monde me connaît : les portes ont parlé aux portes. Ma guitare dans le dos, mon petit animal, mon air paumé...je me suis fait remarquer ! Les mômes me collent aux baskets. Ils savent déjà que j'affronterai le « Taureau ». Le journal circule vite ici où jamais rien ne se passe. Le groupe d'enfants s'effiloche. Ces moineaux braillards s'envolent en tous sens. Restent autour de moi les plus grands. Le meneur me fait signe de les suivre. On grimpe une ruelle presque verticale, éreintante, aux pavés tordus. Ils s'arrêtent net dans une courbe, se plaquent contre le mur et m'encouragent à continuer seul. Je me demande ce qui m'attend. Me voilà sur une jolie petite place, toute calme. Une ancienne fontaine, moussue, à l'eau fraîche, aux algues vertes paresseuses, un filet d'eau brisant le silence... Après tant de tumulte, ce cadre reposant me fait un bien indicible.

Quelques voitures, déglinguées, le long du trottoir, attendent depuis une éternité. Des voitures comme on n'en fait plus, antiques, noires, vertes et mauves, aux pare-chocs chromés. Jimmy trotte sur le rebord de la vasque, se jette sur l'eau, mort de soif, et fait sa toilette. Je le remets dans ma poche, il a suffisamment bu. Depuis que je suis arrivé dans cette « ville noire », je me heurte au réel, un réel qui me dépasse. Ce Taureau est-il si dangereux qu'on veut bien me le dire ? Ce cafetier est un hâbleur. Je peux diviser par deux le nombre des combats dont il se vante. Moi, j'ai fait neuf combats, j'ai gagné, j'ai perdu...mais je n'ai jamais été mis KO. J'ai appris à perdre. J'ai appris à ne pas avoir peur. Dire que j'ai remonté tout ce fleuve dans l'espoir de trouver un sens à ma vie et me voilà affalé au pied d'une fontaine, obnubilé par un combat probablement perdu d'avance... et tout ça pour une poignée de billets... ! Tout le village sera contre moi, c'est certain ! J'entends déjà les sifflets ! Je suis encore à temps de jeter l'éponge, j'hésite... L'argent, mes petites envies de luxe, de lit douillet, de ventre rassasié... ai-je bien fait d'accepter ce combat ? L'esprit assez perdu, je regarde ce cimetière de voitures alignées contre le trottoir d'en face... Une paire de jambes fines me réveille, catapulte toutes mes pensées ! Je change de monde ! Des jambes qui n'en finissent pas, harmonieuses et dorées, sensuelles, des jambes montées sur talons hauts ! Un désir sauvage s'empare de moi... Ces jambes ont vingt-cinq ans et n'ont peur de rien.

Lentement, je mate les talons hauts, je remonte la courbure des mollets, genoux et cuisses, ma main tremble, mon regard bute sur

la limite troublante d'une mini jupe noire. La carrosserie d'une Chevrolet me masque le haut de cette créature au corps de rêve. Mon désir, c'est vrai, n'en est que plus fou, plus irrationnel ! En arrière plan, je découvre une porte. Mon regard monte et trouve une enseigne toute simple. Le nom m'intrigue : « *Hôtel du désert* ». Quel désert ? Ces jolies jambes font elles le trottoir ? Avancent elles dans le couloir, montent elles l'escalier, ouvrent elles la porte, d'un geste machinal ? Mon regard glisse vite, à l'horizontale, longe les façades, stoppe à l'angle de la rue. Les quatre mômes, ces sales petits morveux, me regardent en riant ! J'attrape un tesson de tuile. Il s'envole en ricochant sur le pavé. Je les entends dégringoler la ruelle pentue. La place retrouve son calme, je n'entends même plus le bruit de la fontaine... Mes sens sont ailleurs. Quel étrange retournement de situation ! J'étais plongé dans un combat de boxe et voilà que maintenant, je ne pense plus qu'à elle. La curiosité me soulève, mon désir marche sur les pavés brûlants, je contourne la Chevrolet, je la cherche. Elle a disparu ! Envolée ! La porte de l'hôtel est grande ouverte, le couloir sombre ne résonne d'aucun bruit. Où est elle passée ? Je lève la tête. L'hôtel compte deux étages. A reculons, je reviens vers la vasque. Tous les volets sont fermés. J'enrage ! Tout mon désir cassé, désappointé, je le traîne dans les rues qui descendent. Je cogne du pied contre les trottoirs.

Ce soir, j'irai au combat. Je le gagnerai. Je toucherai l'argent. Je remonterai la ruelle, poches pleines à craquer. Pour elle !

Je retrouve l'un des quatre grands dadais. Il me lance :

- *Elle est belle, Gilda ! Hein ?*

D'un geste, je lui fais comprendre que j'ai autre à faire. Il recommence :

- *Gilda, c'est la plus belle de toutes !!*

On dévale cette ville qui ne sait que monter et descendre. Tout résonne en Gilda, elle m'a mis la tête à l'équerre.



Ce soir, je dois combattre. J'imagine le sable sous mes pieds. Le sable est mon atout. J'ai tant joué au foot sur la plage ! Le sable rend souple, j'entends Marcello, mon coach de boxe :

« *Du calme, petit ! Laisse le venir. Reste à distance. Il a beaucoup*

plus d'allonge que toi. Tourne, fixe le, tourne encore ! Bouge ! Il est lourd. Tu es sec, tu es vif. Il va à la faute. Attaque à fond et cogne ! »

Fin du premier round. Le patron du bar nous sépare. Il fait tout, ce type : le bar, la caisse, l'arbitre !... Le Taureau ne m'a pas touché une seule fois. Il vit mal le sable. Je rejoins mon coin. La foule se calme. Une vraie fournaise, le soleil a chauffé les tôles à blanc ! La salle est archi-comble, on est venu voir « *le muet* » ! Le patron est parti au bar, pour servir les clients... On l'attend... Deux minutes... Je fixe le point sur le mur d'en face. Je ne le lâche pas. Je redresse mon dos. Je détends mes mollets . Ding ! Je n'ai pas vu revenir le patron.

Le gong, c'est une cloche de vache !...Le patron parle au Taureau, tout le temps. C'est interdit ! Il n'en a pas le droit ! Le Taureau tarde à se relever. Je l'attends. Il croit que je vais lui tourner autour, comme au premier round. Il croit que je n'ai qu'une tactique. Cette fois, je ne bouge pas. Je prends sa place, j'occupe le centre. Il en est tout étonné, bloqué debout. Je ne bougerai pas d'un centimètre ! J'accroche mes orteils dans le sable. « *Entre les yeux !* ». Le Taureau, je l'ai compris, c'est une force de la nature, avec un droit d'une puissance incroyable. Mais rien dans les jambes, trop de graisse, un naïf complet. Un cerveau mou. Là, à moins de deux mètres, il pourrait me foncer dessus, me démolir de

son droit, mais non, il attend, il doute... La salle, si bruyante,

passionnée, se tait. Le Taureau est comme perdu, le regard ailleurs. Comme s'il était hors combat. Quelques sifflets s'envolent, d'un genre assez spécial. Des sifflets légers, admiratifs, comme quand un homme, dans la rue, siffle une jolie femme. L'ambiance est bizarre. On est là, tous les deux, plantés face à face, à attendre.

Ça sifflote encore. Pas de bronca...les quelques sifflets se taisent, le silence devient lourd, gênant. Je sautille, je fais un appel sur sa gauche, je pars sur la droite, il suit avec un temps de retard, je fais un arc de cercle, loin de son allonge, en suivant les cordes. Mon demi tour fait, je me retrouve face à la porte d'entrée. Mes yeux bien cloués à son front. Autour, tout est à moitié flou. Et là, stupeur ! Je la devine, debout, dans un coin de mon brouillard, appuyée contre la porte, dans la pénombre. Quelle beauté !...D'un seul coup, le sable s'enfonce, je perds ma concentration. Elle est venue ! Gilda est venue dans cette antre de mâles ! Maintenant, je comprend l'air perdu du Taureau, les sifflets légers... Je dois faire un effort terrible pour revenir au combat.

Cette Gilda, je dois la fuir, lui tourner le dos, sinon, je serai perdu à mon tour. Il faut que je fasse tourner le Taureau. Que je les mette bien en face, tous les deux ! Je tourne comme une girouette, Gilda disparaît et, d'un coup, sans aucune préméditation, je laisse tomber ma garde. Une bravade. Bras ballants le long du corps, je provoque le Taureau. S'il frappe, il m'éclate la tête, c'est certain.

Les gamins m'ont dit que le Taureau était amoureux de Gilda. Il faut que je teste l'effet Gilda. Je le sens vraiment mal à l'aise, empêtré, un œil sur moi, un œil sur elle. Il n'ose pas. Il ne peut pas. Du coup, le public s'énerve et passe de mon côté. Tout le monde attend qu'il cogne. Je lui offre un boulevard et il ne s'engage pas ! Les bancs vibrent, les sifflets montent. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté depuis une éternité. Je tends mes gants, comme si j'abandonnais, comme si je lui donnais le combat.

C'est l'offense suprême. Il va exploser, je le sens. Le coup part, terrible ! J'ai juste le temps de me baisser. Il a tout envoyé, sans réfléchir. La masse de son corps a suivi son poing. Je recule pour qu'il aille tout au bout de son élan et qu'il ne lui reste plus rien. Entraîné par sa fureur, il déjante comme une pneu et finit un genou dans le sable. Il m'a touché. Je saigne. Le cuir chevelu. La patron s'approche. Temps mort. Il m'asperge, avec de l'eau de Cologne !! La tête me brûle, je serre les dents, mes souvenirs se réveillent : « *Un muet... les gens viendront voir ! Ça fera fête foraine !* » Toute ma violence sort d'un seul coup. Cette violence emmagasinée depuis vingt ans, cette souffrance, cette haine, cette hargne. Je fixe méchamment le patron, je le fais reculer, mon poing sous son menton, prêt à décocher, je pourrais lui faire sauter la tête, le Taureau me ceinture, le match dégénère, d'autres mains me retiennent, quelle cohue sur ce ring ! J'en ai fait assez, je me débats pour qu'on me lâche, je croise le regard du Taureau. Le patron, paniqué, hurle à tout le monde de sortir du ring. Ça finit par se calmer. Je prends une pénalité pour la forme.

« *Temps mort* ». Je rejoins mon coin. Le sang coule sur mon joue gauche. Je reprends mes esprits. Je me re-concentre sur le mur d'en face. J'oublie tout, Gilda, le patron, le Taureau, la douleur. Le calme revient . On me siffle, bien sûr. J'entends des noms d'oiseau, « *muet de ci...* » « *muet de là...* », des rires idiots, méchants. Continuez ! Continuez ! Ma colère remonte.

Ding ! Je me relève d'un bond. Le sang m'énerve. Le Taureau soulève sa masse. Depuis mon accrochage avec le patron, son regard a changé. Je sens que, chez le Taureau, quelque chose s'est cassé. Il croit avoir gagné ? Il me regarde, surpris de ma garde basse. Quel naïf ! J'ai les poings en feu. Je fonce ! Bien droit, dans l'axe. Uppercut ! Soulevé par le coup, le Taureau balaye le plafond du regard, il compte les tôles. Le public fait « HOOOO !!!!!!!... ». Sa tête revient à l'horizontale. Tout se joue en un éclair. Je double. Le même, du gauche ! Uppercut ! Et de deux ! Je réalise qu'on n'a même pas de protège dents... Cette fois, il accuse vraiment le coup. Comme à l'entraînement, je cogne dans le sac, tout en rythme, tête baissée. Il se baisse. Erreur ! Je me redresse, d'un bond et je lui décoche mon droit en pleine face. Mes coups portent et font mal, je le sens. J'entends un craquement. Nez cassé ? Il saigne. On nous sépare.

Temps mort. Il est passé tout près du KO... On lui tend une serviette. Il s'éponge, crache son sang, bouche tordue. Tout ce sang sur la serviette blanche..., j'en ai presque la nausée. J'aime la

boxe, mais pas le sang...Ça devient vraiment méchant. Je préfère revenir dans mon coin. La salle encourage le Taureau. Piqué au vif, il fait signe qu'il veut reprendre le combat. Une voix de femme, bien nette, perce le silence : «*Viva Uruguay !* ». La salle se coupe en deux. Les pro et les « anti Uruguay ». Le regard du Taureau s'est métamorphosé. Le sang, l'humiliation, l'ont rendu méchant. J'avance vers lui, les bras ballants. Une provocation inouïe ! A ce stade, on ne calcule plus rien.... Je l'entends qui souffle, qui souffre. Il est à moitié dans les vapes. Je reprends ma garde, haute. Et je tourne à nouveau, pour l'éprouver. J'ai des jambes de marcheur de 90 jours ! Des deux côtés, le sang coule et trace des cercles sur le sable. Les yeux du Taureau sont rouges, injectés. Je sens un flottement. Il est mal. Erreur ! J'ai mal jugé ! Son poing droit arrive comme une fusée. Cette fois, il y a tout mis dedans ! J'esquive comme je peux, j'évite le pire. Mais ma tempe encaisse de nouveau, résonne, tremble.. je vois des étoiles.... Je relève la tête, je devine Gilda, là bas... C'est elle qui a crié, qui m'a encouragé ! Une énergie folle me traverse. Je suis pris par l'envie d'en finir. La violence me monte entre les jambes ! C'est mon désir, c'est mon sexe qui frappe, je ne sais plus. J'attaque, frontal, direct au foie. Je ne me connaissais pas cette puissance ! Il se plie, se tord de douleur. Je double au visage, sa pommette gauche éclate. Tout le monde est debout. Le sang gicle sous les coups. Je suis chien, sauvage, dans ma nature animale, pour la première fois de ma vie. Quel bonheur ! Je démolis le malheur. Il relève la tête, cherche de l'air. Bouche béante, yeux au plafond, hors du coup, il chancelle, tangué. Il fait un effort pour tenir la verticale, il tient, il

tient, il vrille, fait un demi tour, je le vois descendre sur moi, au ralenti, comme un mur qui s'écroule, j'essaie de fuir, je pars en arrière, je glisse sur le sable, je m'écrase sur le dos, le sable s'envole. Et lui, là haut, qui tangué, il va s'écraser sur moi !

J'entends le silence, je devine les yeux hagards, c'est la mort du Taureau, du jamais vu, quel moment ! Quel spectacle ! Les orteils du taureau décollent du sable, le Donjon va tomber, je le vois descendre de toute sa masse molle, lourde, tout s'accélère, je ferme les yeux. Il s'écroule sur moi. Quel masse ! Me voilà coincé sous le Taureau, souffle coupé, écrasé, aplati ! La foule, debout, yeux écarquillés, comme une chorale, fait « OUUUFFFF !! ». Le vainqueur, c'est moi, dessous !! Sous les tôles en zinc, je suis applaudi à tout rompre par la moitié de la salle. C'est du jamais vu ! Comme si le vaincu avait voulu avoir le dernier mot. Aux trois quarts asphyxié, j'entends des cris de délivrance, des cris de gens déchaînés. Ils ouvrent les canettes de bière. Et nous, on est là, tous les deux, empilés, incapables de se dessouder. Son sang pisse sur mon épaule, je l'entends qui pleure sa défaite et sa douleur, comme un même. Ils le poussent et le tirent, à plusieurs, par les bras, les pieds et le font rouler sur le sable. Enfin séparés ! Je respire ! Je me relève, démantibulé, titubant, bras droit levé. Je rejoins mon coin, on me tape dans le dos, on me tend une bière, je lève les yeux, je regarde les tôles, je réalise à grand peine que je vais toucher le pactole et les jambes dorées de Gilda... Moi qui craignais de prendre la raclée de ma vie, je vaux trente sept victoires. Le sang du Taureau coule de partout et se coagule, noir, dans le sable.

Il me fait de la peine. C'est un pauvre type à qui on avait dû dire :

« *Tu gagneras gros. A 1000 contre 1. Le muet vient de la ville. Il n'y connaît rien !* ». Un gars qu'on avait gonflé à l'hélium de la fierté. Un gars qui a payé, sans le savoir, toutes mes humiliations accumulées. Je m'agenouille à hauteur de son visage. Je prends sa tête dans ma main, je la soulève un peu. Je suis à deux doigts de lui demander « *Pardon* », je me reprends et je crache mon sang dans le sable.

GILDA

Gilda ! Oh, ma bellissima Gilda ! Quelle folle nuit ! Que nous est il arrivé ? Je cherche le chemin, le chemin qui mène au fleuve. Je suis seul, dans le matin froid, je tourne en rond. Où est mon fleuve ? Il y a quelques heures à peine, j'ai fait un match d'enfer et c'est toi, Gilda, qui m'as mis K.O. ! Quelle nuit, Gilda, je n'en reviens pas. Il ne me reste que quelques images. Quelle nuit démente ! Je me revois au bar, au milieu de tous ces alcooliques bruyants. On m'a serré la main, on a voulu me toucher, tout était faux, exagérément faux et je me suis laissé prendre au piège. Comment faire autrement ? La célébrité est un sentiment très spécial, envahissant, déformant ! Moi qui n'étais rien, moi qui faisais pitié plus qu'envie, je suis devenu l'homme héroïque. Décontracté, modeste, comme il se doit, mais fier de moi, jusqu'au bout des orteils. Je me suis même demandé si je n'étais pas arrivé au but de ma quête. J'ai compris que ce que j'étais venu chercher, c'était toi, Gilda. Je me suis même dit : « Je vais m'installer dans cette ville. On se mariera, on fera des enfants. On tiendra l'hôtel. » Je me suis vu hôtelier, amant et père. Comblé !

Gilda, j'ai vu ce rêve vrai dans les vapeurs d'alcool. Miroir aux alouettes. Tu te souviens du patron ? Il comptait plus vite les billets que moi, alors, je l'ai laissé faire. De temps en temps, il mouillait son pouce et continuait le compte. Il disait dix, puis vingt, puis trente. A cinquante, il s'est arrêté, m'a regardé bien droit et a continué. Les autres, les clients qui avaient misé sur le Taureau ont reluqué les liasses de billets débordant de mes poches. J'étais riche, plein aux as, mais ces billets, c'était les leurs ! Alors, j'ai dû payer toutes les tournées ! Ils me tapaient sur l'épaule :

- Bravo, Uruguay ,tu es le meilleur ! Quelle classe ! .

Je crois t'avoir dit à l'oreille, Gilda, que mon oncle Renato était champion d'Uruguay. Deux champions dans une même famille, c'est rare ! Le patron a décroché ma note du clou :

-Tu me dois l'omelette, l'escalope...ton repas, tu te souviens ? Rends moi un billet, petit ! Un billet de cinquante ».

Quel rat, hein, Gilda ?

Je me revois, juché sur des épaules, porté en vainqueur dans les rues sombres. La foule compacte entrainait de café en café, il n'y en avait qu'un ou deux, je crois, je ne sais plus. Toutes les portes du bourg s'ouvraient, quelle folie, on buvait de la bière dans des cuisines, dans de modestes salles à manger aux murs de pierre épais. On était gris, noirs comme de la suie. J'ai croisé des regards hilares, des ampoules électriques, où étais tu Gilda ? Ah ! Je te cherchais, ma belle Gilda et tu étais à côté de moi.... je te fascine...

quel combat ! Alignés, les hommes pissaient leurs bières contre les murs, sexe à l'air, riant tout seuls dans la nuit noire. Ça chavirait de partout.

Le chemin a été long, du café à ton hôtel. On a dû le remonter bras dessus, bras dessous. Que ton rire était clair, dans la nuit ! J'ai plongé ma tête dans la fontaine. Ça m'a bien dégrisé. Et tu m'as embrassé, tout ruisselant. Nos premiers baisers, mouillés.... Tout est passé trop vite, il me manque des images, des sensations, tes lèvres, le mélange de nos langues. Il faudrait arrêter le temps, le rembobiner, refaire ce baiser de cinéma et que ça ne finisse jamais. On était dans un beau film, hein, Gilda ? Ma mémoire saute d'un lieu à l'autre. Il est à toi, cet « Hôtel du désert » ? Nous voilà au pied de l'escalier et ta longue robe noire échancrée s'envole sur les marches. Ta main glisse sur la rampe, le bruit de tes talons sonne sur les marches en bois...C'est inoubliable mais que c'est flou ! En bas de l'escalier, je reconnais avoir un peu flanché. Pendant que tu grimpais, je suis resté cloué sur le parquet du couloir : une pudeur, un manque d'audace, la peur. Tu t'es retournée, et tu m'as lancé, d'un ton moqueur :

- *Tu es timide ?*

Cette provocation a soulevé mon amour propre. Mon sang n'a fait qu'un tour, cette offense m'a déclouée du parquet et j'ai emboîté ton pas, flottant, j'ai suivi tes jambes de rêve, je les ai grimpées jusqu'en haut, longues et désirables, crois moi ! Ah, Gilda !! Je me souviens parfaitement du moment où tu as ouvert la porte, au

premier ou au second étage de l'hôtel, je ne sais plus. Je m'attendais à trouver une chambre minable, une commode bancale et, dans un tiroir, un bas de femme oublié, un bas de femme troublant. Je craignais, je te le dis franchement, des cure oreilles sous l'oreiller, des blattes courant le long des plinthes. Une tapisserie à des fleurs énormes et vieilles, toutes mauves, vertes et violettes, d'un mauvais goût complet, un lit grinçant, miaulant, un vrai casse amour ! Je me suis fait des frayeurs pour rien.

Quel bonheur que ta petite chambre sous les toits ! Une bonbonnière lambrissée des murs au plafond. Et nous voilà collés bouche à bouche, tu me plaques contre la porte, tu ouvres mon jean et ta main plonge. J'ai bu, c'est vrai, mais je bande comme un taureau ! Que de sensations, Gilda ! Je relève la tête, pour respirer et je vois des mobiles légers, accrochés au plafond, tournant lentement. Gilda, tu es ésotérique ? Tu crois aux sciences occultes ? A quoi servent ces petits papiers ronds, carrés, de toutes couleurs, qui se balancent, au moindre souffle, dans l'air électrisé ... De l'ésotérisme à l'érotisme, il n'y a qu'un pas. Le lit est là, éclairé par une rangée de bougies rouges. Allongeons nous, Gilda ! Tu es catholique, Gilda ? Ces bougies, c'est pour l'ambiance ou c'est pour Dieu, pour tes clients ? Ah ! Gilda !!

Mais, où est ce chemin ? Je n'arrête pas de me perdre.... J'ai mis cap sur le fleuve et me voilà revenu au point de départ, au pied de ce maudit bourg de lave froide. Gilda, tu me poursuis, tu m'obsèdes, tu me perds. J'erre, je prends des chemins tordus.

Désorienté, je reviens vers toi : nous voilà, tous deux, dans la lueur des bougies rougeoyantes. Gilda, dis moi qui est cet homme jeune qui te tient à la taille, sur ces grandes photos si bien encadrées ? C'était ton mari ? Ah bon !! Il est mort ?? Tu es veuve ? Tu penses encore à lui, tu lui parles, « *souvent et toujours* » !! Je te comprends, Gilda. La vie est cruelle mais, attention, elle incline à repeindre le passé en rose ! « *C'était inoubliable !* » « *Votre amour était inoubliable !* ». Chaque soir, tu allumes les bougies, tu admires ton ex dans les flammes et tu regrettes ton Amour ? Je suis le remplaçant. Oui, mais, soyons réalistes, Gilda, cet homme n'est plus là ! C'est injuste mais je te le dis doucement, la vie continue, Gilda ! Au point où on en est, inutile de prendre une douche. Soyons simples, animaux ! Prends toute la sueur de mon combat, elle est pour toi. Dis donc ! Ton bourg s'ennuie terriblement ! A voir ce défoulement général, ce village enivré, oubliant les déboires de la vie...On sait faire la fête, dans ton pays ! C'était assez bestial mais spontané ! Tu allumes un nouveau cierge ? Sans vouloir te blesser, les morts ne reviennent pas, ils ne bandent plus. Ton corps a bien le droit de vivre ! Il te faut des sensations ! Aimons nous, oublions tout ça. Ta robe tombe. Tu es nue, ah ! Gilda ! Tu me déshabilles, mes bras enlacent tes hanches, massent tes seins... Tu es antilope et lionne, féroce ! Ma blessure au cuir chevelu ? La bière anesthésie tout ! Nous voilà dans des draps magnifiques, satinés. Au fait, qu'avons nous fait de l'argent ? Tu me le rendras ? Où est ma guitare ? Et Jimmy ? Que ton corps de liane est doux et chaud !

J'ai une folle envie de toi, Gilda. Le plafond est flou. Combien de bières ais je dû boire pour leur faire avaler ma victoire ? Je m'assoupis, Gilda. Toute la fatigue, tout ce Taureau qui m'est tombé dessus...l'alcool m'a assommé. Dormir, c'est bien, c'est si agréable. Tant d'émotions ! Dormons, Gilda, remettons à plus tard. Tu me dis que « *ce n'est pas grave* », tu es gentille, Gilda. De fatigue et d'alcool, je sombre corps et âme près de ton corps. On se mariera demain, Gilda, on se mariera.

Mais où est ce chemin introuvable ? Aucun chemin ne veut descendre au fleuve. Ils tournent tous à plats, autour de la ville noire, Oh ! Gilda ! Aide moi !

J'atterris à chaque fois devant un désert orange. Une étendue pleine de caillasse. Faut il que je le traverse pour rejoindre mon fleuve ? Mes baskets commencent sérieusement à s'ouvrir. Les premiers mirages s'échappent des pierres. Gilda, longue robe noire, ... notre histoire est finie.

LE DESERT ORANGE

Derrière moi, la ville noire a disparu dans un nuage de poussière. A corps perdu, je m'enfonce dans le champ pierreux. Ce paysage est il réel ? Rien ne pousse sur ces pierres dures, cahotantes. Pas un arbre, pas une ombre, sur ce sol gris orange. Tout est plat, cassant, écrasé de chaleur sèche, d'air brûlant. Je ne me suis jamais senti aussi seul de ma vie, aussi désespéré. Un œil sur ma folie, un œil qui pense encore, j'avance depuis deux jours, petit point perdu dans ce désert immense, sans eau. Corps raide et jambes dures comme du bois, ma pauvre vie avance, au hasard. Ce désert sent la mort et les vautours. Le soleil orange monte à la verticale. Je ne suis plus un homme, je suis une erreur perdue. Mon âme grince, ma guitare commence à craquer. Je détends les six cordes. Je déchire les manches de ma veste. Je glisse Jimmy dans la rosace, je l'installe au fond de la caisse, dans un nid d'herbes sèches. Où allons nous ?

Le moindre pas me demande un effort terrible. Je m'ordonne de continuer, de tenir bon. Le nuage noir monte en moi. Je ne suis plus moi même. L'air brûlant me fend les lèvres, poignarde ma gorge,

brûle mes poumons, ronfle dans les tuyaux de mon corps.

Sans relâche, je mâchonne la bandoulière de ma guitare. Mes yeux ne savent plus pleurer. Je sursaute devant des scorpions immobiles, des lézards à ventouses, immobiles sur les cailloux surchauffés. Je divague déjà ? Ma peau m'indique la température. D'instinct, il fait plus de cinquante degrés. Le soleil tombe à pic, vertical, je marche sur mon ombre. Les pierres deviennent blanches, éblouissantes.

Je plaque la guitare sur mon ventre pour protéger Jimmy. J'attends que mon ombre passe devant, s'allonge, s'étire. Elle est ma seule compagnie, mon obsession. Elle s'en va devant, comme un homme plus long que moi. Mes baskets se déchirent sur le couteau des pierres. Pour éviter ces tranchants, je zigzague sur les minces chemins d'ocre, aussi durs que les pierres. Je divague sur cette planète de la Terre. Rester debout ! Tenir ! Seuls ordres que je me donne. Fuir ce centre qui s'éloigne sans cesse et revient sous mes pas. Prisonnier d'un autre monde, d'autres lois, je boxe dans le vide. Mon corps déambule seul, comme il peut. La cagoule noire serre mon front. Mon esprit flotte et ne répond plus. J'avance comme un zombie, j'entends parfois un cri intérieur, un hurlement fermé à double tour, un appel au secours, inutile. Mes pieds saignent. Jimmy étouffe. De mirage en mirage, de lacs en flaques d'eau imaginaires, K.O. debout, je m'affale, tordu entre les pierres, assommé de fatigue et de soif.

Cailloux saillants dans les côtes, je m'endors sans m'en apercevoir. Nuit noire. Que se passe t'il ? Je viens d'être réveillé par un souffle

puissant. Dos au vent, recroquevillé, je résiste. Je touche la plante de mes pieds nus. Les plaies ont séché, sang dur, en écailles. Le vent froid me transperce : c'est à hurler ! Et puis, brutale, une averse ! L'eau du ciel coule dans ma bouche grande ouverte, une eau saoulante, je prie debout ! Dans le creux de mes mains entaillées, je bois tant que je peux. Je réveille Jimmy, je lui offre la pluie. Je me déshabille. Nu, je laisse cette eau invisible, noire comme la nuit, ruisseler sur mon corps. Mes pieds glissent dans la boue. Je m'allonge dans une flaque, je bois l'eau coulant d'un caillou. Je lève ma guitare à plat, rosace vers le ciel. Je la remplis. Je glisse Jimmy dans ma poche et je me rendors, épuisé.

Le désert orange est toujours là. Où est passée l'eau ? L'ai je rêvée ? Me revoilà caillou. Tout ce que j'ai bu s'est évaporé. J'enveloppe Jimmy dans mes haillons en charpie. Ma tête ne sait plus. Ces chocs répétés, jour et nuit, four et pluie, m'ont enfoncé dans l'obscur. Mais où est le fleuve ? Je ne vois que des pierres et des pierres. Elles se dressent tout autour de moi. Jimmy, nous sommes encerclés ! Ces pierres veulent nous lapider ! Fermons les yeux, ignorons ces spectres.

Je marche sur mon ombre, à nouveau, tout recommence. Il faut que j'économise tout : mes pensées, mes gestes, mes regards, mes souvenirs. La force géante me pousse, me tire. Mon ombre est là mais le soleil a disparu. Où est le soleil orange ? Dans le grand silence, mon poulx, envahissant, bat le tambour sur mes tympans. Ma peau se détache, par plaques. Mes bras sont à vif, les muscles, la viande, rouge. C'est à hurler ! La douleur est si forte que je ne la

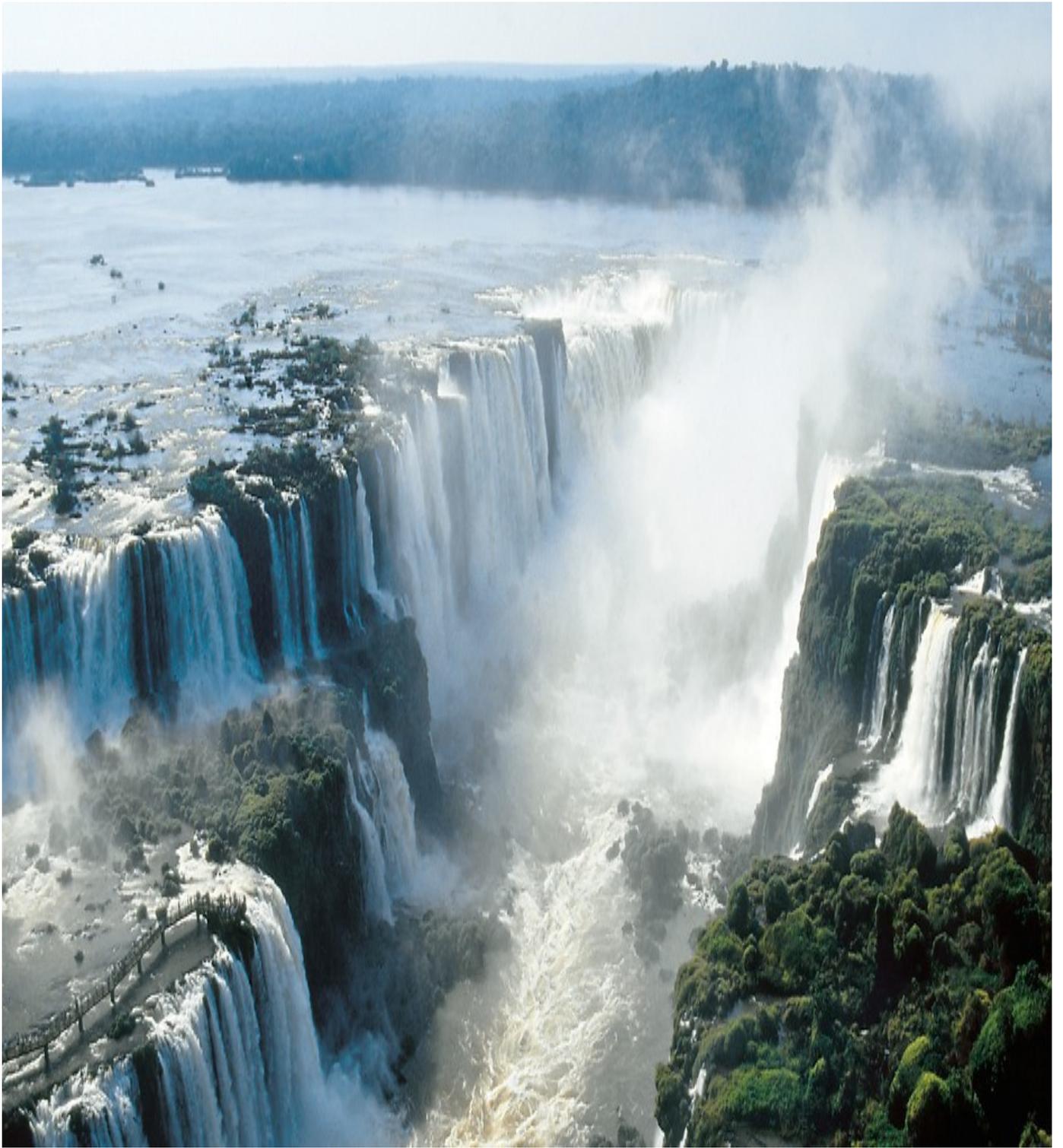
sens plus, enragé, épuisé. Mes pieds cognent sur les pierres, un orteil s'ouvre, mon pied est en sang. Je suis dépassé par la douleur, l'ombre repasse devant.

Perdu dans ce désert d'enfer depuis cinq... dix jours.... je n'espère plus rien. J'attends la délivrance, quelle qu'elle soit. Mon corps avance encore, comme un paquet de douleur. Faim et soif me plient en boule et puis s'en vont. Chaotique, écartelé, somnambule, vivant encore, je marche, encore. J'ai faim, je vomis. J'accélère. J'espère l'issue fatale, vite ! Je cours, déhanché, la marionnette n'en peut plus. Bouche ouverte, minéral, tout vacille, je tombe. L'averse revient. J'ouvre la bouche mais aucune goutte ne tombe. Tout est faux ! J'ai entendu la pluie mais elle n'est pas tombée. Elle est restée en l'air ! Je mange de l'herbe, des racines, la terre, un ver...

Suis je arrivé quelque part ? Quel est ce bruit d'eau ? De l'eau !! Je suis sauvé ! C'est le fleuve ! Si je pouvais, je rirais de joie, mais je suis calciné. Quelle vie insensée ! Je délire. Dormir, dormir ! Fermer les yeux ! Oublier. Je vais d'un arbre à l'autre, dans cette forêt épaisse et lourde. La force sombre me pousse et me conduit à la mort, je le sais. Je mange ce que je peux, ce que je trouve. Je suis en forêt étrangère. Je ne connais pas ces arbres hauts, cette moiteur permanente. Je vais tout droit dans ce dédale tropical. Je suis hors frontière, je cherche une issue. Je soulève une branche et une large lame d'eau apparaît.

Un fleuve ! Je suis arrivé ! Mais, non, ce n'est pas mon fleuve. Celui ci remonte vers le Nord ! Le mien allait vers le Sud.

Je m'accroche à un arbre foudroyé, flottant et je dérive sur le fleuve. Un bruit approche. Un grondement sourd, qui envahit tout. Le courant s'incurve et s'accélère. L'eau s'enroule, se vrille, le bruit accourt. On dirait que dix trains de marchandise tombent dans le vide. Je lâche le tronc d'arbre, je m'accroche à des rochers. Me voilà, isolé de tout, sur une dalle de pierre. Sur cet éperon rocheux, j'avance à quatre pattes vers le bruit terrifiant. Le soleil est froid, Mon âme glacée. La force noire m'attire vers vers ce bruit d'eau qui chute. Ce que je vois alors est bien pire encore que ce que j'imaginai ! Je suis au bout du monde ! Un pas de plus et je tombe. Vertige ! Je m'accroche à un petit arbre. De toutes parts, sous mes pieds, tout autour de moi, sur des kilomètres, le fleuve plonge à pic dans le vide, en cataractes phénoménales. L'eau s'écrase cinquante mètres plus bas, dans un vacarme assourdissant. Les « Gorges du Diable » ! Je revois les images du film « Mission », l'homme attaché à une croix tombant à pic de cent mètres de haut. J'y suis !! Je suis au Brésil !! Je suis aux Chutes d'Iguaçu !



Mon chemin m'a emmené jusqu'ici ! Je me suis complètement égaré ! J'ai fait mille kilomètres ! Je suis parti tout droit, vers le Nord ! J'ai quitté mon pays, mon fleuve ! Yeux hagards, âme détruite, corps épuisé, tout en haut de ces chutes inhumaines, à un pas du vide, je sais que mon chemin va se terminer ici. Je suis né pour mourir noyé ! Ma main s'accroche encore à la petite branche de l'arbre. Je vais disparaître dans ces trombes d'eau fumantes. On ne me retrouvera jamais. Ce gouffre immense est vraiment diabolique ! Les cataractes d'eau s'y engouffrent avec une force bestiale. Mais je suis prêt. J'accroche ma guitare dans l'arbrisseau. Jimmy, nous allons mourir ! Le voyage est fini. Je t'emmène avec moi. Nos corps n'auront plus de poids. Tu ne sentiras rien. Tout ira très vite. Les cataractes nous fonceront dessus. Nos yeux s'écraseront dans l'écume fumante. Nous finirons noyés, ensemble, introuvables. Il y a trop de souffrance à vivre sur terre. Mon désespoir est trop grand. Main droite accrochée à la branche, j'hésite encore. Je regarde vers le bas. Ma main s'ouvre et lâche la branche.

REQUIEM

Paix à ton âme, Uruguay. Te voilà enfin délivré du poids terrestre. Quelle courte vie ! Tes milliers de pas, au long du fleuve, ont été vains. Tant d'aventures, tant d'énergie, tant de solitude,...tout ça pour rien... Quel dommage, quel gâchis ! La vie est sans pitié ! Tes parents pleureront indéfiniment leur fils. Requiem, Uruguay. Tu as fait ce que tu as pu. Tu ne sauras jamais le fin mot de ton énigme.

J'ouvre l'œil et le referme aussitôt. Je fais l'inventaire : j'ai une main, un coude, un bras, un œil, un dos qui saigne. Le fracas d'eau me tétanise. Suis je encore en vie ? Fermer les yeux, ne plus penser. Je goûte l'eau, son goût est étrange. Je réalise que je viens de boire l'eau et mon sang mêlés.

Je regarde tout le temps vers le haut. Il faudrait que quelqu'un passe : un touriste, un paysan.... Mais, personne ne passera jamais, là haut. Personne ne viendra. Des oiseaux aux grandes ailes noires font des cercles dans le ciel.

Je sens leurs pattes qui courent sur mon dos. Ils griffent mes jambes. Ils m'attaquent, vivant ! Un bec picore mon visage. Ils vont me manger ! Crier, hurler ! Je touche une patte. Ce n'est pas une patte. C'est une touffe de poils toute mouillée. Jimmy ! Jimmy, c'est toi !! C'est toi qui m'a fait toutes ces frayeurs ?!! Tu as survécu ? Oh ! Viens te coller contre mon cou. Tu trembles ! Toute cette eau !

Depuis plusieurs jours, je guette vers le haut. Je n'ai vu aucune silhouette. Personne. Et nous, invisibles, tout en bas, dans cette vasque... Jimmy, glisse toi sous les lambeaux de ma veste. Je sens ta chaleur, tes petits poils trempés. On est deux. C'est terrible !

Tant pis, je bois dans la vasque. Je me dis que je redonne à mon corps le sang qui s'échappe de mon dos. Le jour, je regarde vers le haut. La nuit, j'essaie de dormir, dans l'eau glacée.

Aucune présence humaine. Qui pourrait s'aventurer ici ? Les aigles, deux fois plus nombreux, font leurs cercles. Jimmy, petit Jimmy, nous allons finir ici, découpés par des becs !

Pleine nuit. Trombes d'eau. Je me suis habitué à leur bruit féroce, sans répit. Je cherche Jimmy. Où est il ? Et d'un seul coup, je sens une poigne phénoménale me soulever. Je crois ma dernière heure venue. Épouvanté, je ferme les yeux. Je les rouvre. Un homme me plaque contre la paroi verticale, me tient d'une main puissante et me passe une corde sous les épaules. Comment m'a t'il trouvé ? Je ne distingue pas son visage. Je devine sa forme : un colosse, un géant ! Il m'attache par les poignets et les chevilles. Il se retourne, s'accroupit. Je bascule en avant, il m'a chargé sur son dos. Il se redresse, me pose comme un sac sur son épaule. Il n'a pas dit un mot. L'escalade commence. Cet homme est une force de la nature. Il n'a peur de rien. Il monte à l'oblique, sans encordement, en pleine nuit, sans aucune sécurité ! J'ai peur de retomber, qu'on bascule tous les deux en arrière, qu'on finisse dans le vide. Il fait des pauses régulières, se pose sur un genou, expire lentement, inspire en silence. Et il repart. Il monte d'un pas lent, ne s'épuise pas. Au bout d'une demi heure, le sommet est atteint. Il s'assied. Je m'effondre, en grimaçant, sur mon dos cassé. La douleur est violente, je serre les dents. Je sens venir l'évanouissement. Il reste assis, en silence. Je perds connaissance.

L'INDIENNE

Parfois, j'entends la pluie. J'ai changé de pays. Des enfants me sourient. Je n'ai pas revu l'homme qui m'a sauvé la vie. Je ne lui ai pas dit merci. Un vieil indien vient souvent me voir. Il s'occupe de Jimmy. Ces gens sont gentils. Le vieil indien me tend la moitié d'un fruit à la peau jaune. Je bois ce qu'il y a mis, sucré, amer. Il me parle doucement, dans sa langue, j'ai confiance aux sons qu'il émet. Je suis seul, dans une case, à l'abri du soleil et du vent, sous le toit de paille jaune, je m'endors, les enfants sont nus, leurs peaux cuivrées, je devine que je suis en Amazonie. Quand je tourne la tête, je vois les arbres géants. Des singes sautent de branche en branche, jonglent sur des lianes. Je souffre moins du dos. Le sang ne coule plus. Les singes s'approchent et, peureux, s'enfuient. A la tombée de la nuit, quand les bruits d'oiseaux se calment, elle vient, avec ses mains d'argile et ses gestes doux, son silence, son collier et ses seins nus. Un vieil indien l'accompagne. Elle aime la nuit. Yeux clos, je sens ses doigts à plat, sa peau sensible. Elle connaît mes vertèbres cassées. L'argile humide descend, m'électrise.

Soir après soir, elle me soigne, me recoud à l'argile, à la douceur. J'aime son visage, son léger sourire, ses mains tactiles, mes frissons. Infirmière de mon corps et de mon âme endolorie, elle est belle, très belle. J'attends que la nuit vienne et qu'elle vienne aussi, sans bruit. Elle pose ses doigts sur ma bouche. Quand la pluie nous isole de son bruit, sous le toit de paille, son visage semble pleurer et me sourit gravement, les indiens savent aimer aussi. Elle s'agenouille et tresse ses cheveux, sérieuse. Chaque nuit, chaque nuit, mon dos s'améliore, je cicatrise. Elle fredonne des mélodies indiennes. Rien ne peut être plus beau. La pluie éclabousse la terre, le soleil me réveille, les singes jouent comme des gamins, je souris. Ma guitare, debout, dans un coin, attend. Jimmy est l'ami des enfants. Il vient me voir, ses bajoues en oreillons, grimpe sur ma main, je frissonne, en attendant ma jolie indienne cuivrée. Le vieux sage de la tribu me drogue. Je dors, je ne souffre pas, je somnole et l'indienne revient. Je l'imagine au bord de la rivière, connaisseuse d'endroits, pensant à moi, puisant dans la vase les couleurs qui soignent. Mêlant le vert, l'ocre et le rouge, avec patience et amour.

Quand elle a fini son travail d'art, si connaisseuse de mon corps, elle se dresse devant moi, retend le tissu sur ses seins, réajuste ses longs cheveux noirs, en une lenteur tranquille. Les plantes somnifères m'enveloppent dans leurs bras légers. Je pars dans les brumes, je monte, je survole la forêt.

Je vois un feu et des hommes occupés à se taire ou parler, rire dans la clairière, fumer, des femmes cuivrées. Un feu, des hommes, la paix, des enfants couchés, une rivière brillante.

Quatre hommes me portent, sur un brancard tressé. Pour la première fois, je vois l'homme qui m'a sauvé. Il me fixe d'un air attentif et bienveillant. Il est blanc. Ma belle indienne m'accompagne. On m'allonge dans une pirogue. L'homme saisit la pagaie. Adieu « Vallée des Esprits » ! L'eau brosse les flancs de la pirogue, les branches, les lianes emmêlées, un singe se penche, étonné. La barque avance, sur l'eau glissante, on m'a fait boire des plantes, je m'en vais. Jimmy se cache sous mon aisselle, ma guitare est là. Je regarde le collier de la belle indienne qu'elle m'a offert. Merci. Je passe cet arc en ciel autour de mon cou. La pirogue me berce. L'homme connaît-il le chemin de mon pays ? Je vois son bras qui se lève, sans cesse, je me berce au bruit mouillé de la pagaie. Il ouvre sa gourde, cette drogue me fait du bien, je dors jour et nuit. Mes yeux s'ouvrent sur son poignard. Il coupe, il tranche. Les lianes claquent et se détendent, le chemin s'ouvre, on continue. Je remonte sur mes nuages, je me vois au fond d'une longue pirogue noire, silencieuse sous les arbres immenses d'une forêt sans fin, le soleil fait briller l'eau, l'eau fait briller la lune, l'homme pagaie à genoux. Il me ramène dans mon pays.



L'ILE

La pirogue est à l'arrêt, je sors d'un long sommeil. La pagaie est posée, l'homme n'est plus là. Tout est calme, étrangement calme. L'air me semble différent, moins étouffant. Je réalise qu'on est sorti de la forêt. Je me relève, dos rouillé. La pirogue tangue sous mes pas maladroits. Je m'agrippe à la coque, je tire sur la corde, je mets pied à terre. L'air vibre autour de moi, mes jambes flageolent,

je suis encore sous l'emprise des drogues. Un ciel immense bleu pâle m'encercle. Guitare en bandoulière, j'avance, somnambule, sur du sable plat. Je lutte contre le sommeil, mes yeux se ferment malgré moi. Je les rouvre.

Suis dans un rêve ? Cette forme qui se dresse devant moi est elle réelle ? Une île ! Oui, je suis devant une île ! Une île haute comme trente hommes debout. Une île à deux flancs contrastés. D'un côté, une pente verte et douce, qui descend vers un lagon irisé d'émeraudes et de bleus. De l'autre, une falaise abrupte, un à pic vertical, blanc comme de la craie. L'île est ceinturée par un roulement de vagues. J'avance dans cette toile de fond sonore. L'iode picote ma gorge, je retrouve mes sensations d'enfance : l'ambiance océane. Je l'avais oubliée. Je suis incapable de me situer, véritablement déboussolé, légèrement inquiet.

L'homme s'est volatilisé. M'aurait il abandonné ? Je dois absolument le retrouver. Je longe le lagon, étincelant sous le soleil du matin et je m'engage sur la versant vert que j'ai cru, à tort, couvert de mousse. La pente est plus raide que prévue. Je grimpe en diagonale et mes pas rebondissent sur un matelas de plantes grasses et spongieuses. C'est amusant et fatigant. Je me retourne : la pirogue est loin déjà, tout au bout du chemin de sable. Tout est calme, si calme, si vaste ! Le sommet vite atteint, je m'accorde une pause. Ce lagon en forme de larme est somptueux !

Le sommet de l'île se résume à un petit rectangle d'herbe rase, fluorescente, c'est étonnant mais bien réel, mêlée de pierres

blanches. Je m'arrête net : trois tombes, ouvertes, sans couvercle, me regardent. Des tombes étroites, miniatures : seuls, des enfants pourraient s'y allonger. Elles sont disposées en étoile : une longue, orientale et deux plus petites, emplies d'eau de pluie. Ma curiosité s'avive. Je me penche sur une tombe, je cherche mon visage à la surface de l'eau qui me renvoie mon ombre à contre jour. J'hésite. Le respect me retient d'y boire. Je laisse Jim laper cette eau du ciel. Le bruit de l'océan m'appelle. Je me dirige tout droit vers la falaise blanche et là, je n'en crois pas mes yeux. L'océan et le ciel remplissent l'espace, immenses, sans limite, soudés d'un même bleu. Enfin, de l'air vivant ! Je n'ose pas regarder l'a pic sous mes pieds. Vertige ! Je recule, j'oscille, je m'assieds sur un éboulis calcaire. Tout en bas, au pied de la falaise, une crique abrite deux anses jumelles : l'une très brillante, argentée.

L'autre, plus longue, profonde et noire. Je me décale vers la pointe de l'île. La falaise blanche m'apparaît sous un angle nouveau. Je découvre une quantité étonnante de grottes ovales et superposées. Le vent les a creusées dans le calcaire tendre : vigies, yeux écarquillés sur l'océan. Je pose un pied sur le toit de la plus élevée, et de dôme en dômes, je descends, sans risque aucun, léger, habile comme une chèvre. Le bruit des vagues monte tranquillement vers moi. Je suis à mi pente, tout est blanc, calcaire, pur, vertical. Plus bas, un rocher de couleur verdâtre m'intrigue. Je me demande comment ce roc moussu a pu résister, seul, à tous les vents de l'océan.

Mon pied glisse, un caillou part, se jette dans le vide, rebondit sur

un replat, bondit encore, frôle le roc et tombe se perdre dans la crique. Une idée stupide me traverse l'esprit : j'aurais pu blesser quelqu'un. Ce site est enchanté, mon mal de dos s'est atténué. Je devrais revenir à la pirogue mais les anses m'attirent. Je poursuis ma descente, d'un dôme à l'autre, je trouve un sentier escarpé, raide, qui plonge vers la crique. L'anse blanche est un petit bijou. Sa petite plage est tapissée de paillettes d'argent. L'eau est d'une transparence totale. Le sable descend sous l'eau, mica étincelant, merveille des merveilles... je serais prêt à m'y jeter dedans. Un chemin, tracé par les hommes, serpente jusqu'à l'anse sombre. Une coulée de lave, noire comme l'ébène, a échoué là. Je m'étonne qu'une langue de volcan soit venu s'éteindre dans l'océan. Une curiosité géologique. Ce mur d'orgues, noir, brillant et vertical, borne une étroite plage aux galets sombres. L'anse est vaste, profonde, ombrageuse. Je me sens étrangement seul. A regret, je rebrousse chemin et je finis par me retrouver au pied de la falaise. Une muraille impressionnante, une cathédrale de plus de vingt mètres, qui tombe, d'un bloc ! Et toutes ces grottes aux yeux ouverts, au dessus, orchestrées dans la falaise, fraisées par le vent... Sur la gauche, je retrouve mon chemin. La pente est rude, la guitare tape dans mon dos. Il est midi, l'air chauffe la pierre, Jim sort son museau de la poche. Essoufflé, je mets pied sur une terrasse longue, plate, en pierre massive. Un seul objet y repose : un tronc d'arbre. Par réflexe, je me retourne vers l'océan. Quel paysage ! Les deux anses dans la crique calme, l'eau qui s'en va à l'infini, le ballet tournant des oiseaux. Aucun signe de vie humaine : ni voile, ni cargo au loin. Cette île sauvage dort, à l'écart du monde

des vivants. Étrange sentiment. Je sens une présence dans mon dos. Je me retourne, peu rassuré. Il est là, à deux mètres, immobile, mains dans le poches, souriant. Derrière lui, dans une grotte, un feu crépite. Il porte une veste délavée, verte. Le rocher, c'était lui ! Je suis pris par le doute...prêt à m'excuser. D'un coup d'œil, je le scrute : cet homme est habitué à la nature et à l'effort. Face à lui, avec mon mètre soixante, mon dos voûté et ma cheville bancal, je ne fais pas le poids. Comment se rase t'il le crâne ? Avec la lame du poignard planté dans le rondin de bois qui brille près du feu ? Il me regarde, sans appuyer. Sans un mot, il ouvre son bras et me désigne une grotte. Je dois lui faire confiance. Il m'a sauvé la vie ! Ma grotte est sommaire, un lit de sable, juste la place pour dormir. Jim furète en tous sens, se jette sur le sable, s'énerve de ses petites pattes, m'éclabousse.

Amusé, l'homme le regarde faire son trou et s'éloigne, d'un pas tranquille, vers sa grotte et son feu, indifférent. J'appuie ma guitare contre la paroi de pierre et je m'assieds, épuisé. Je repense au poignard. Suis je tombé un traquenard ?

SACS

La nuit a été épouvantable. Transpercé par les rafales de vent, pelotonné dans un coin de ma grotte, fœtus tremblant, j'ai tenu comme j'ai pu. Je sors de cette tourmente exténué. L'aube ramène enfin un peu de douceur. Je somnole sur le clapotis léger des vagues, je me demande pourquoi l'homme m'a conduit ici. Quel est cet océan ? Le Pacifique ? La chaleur envahit doucement la grotte et m'oblige à me redresser. Au long de la grande dalle, je prospecte les autres grottes. L'une, face au sentier, me semble mieux protégée du vent. Je déménage. Je laisse Jim trotter sur la plateforme. Seul, je descends le petit sentier abrupt taillé dans la falaise. Je teste ma cheville dans cette descente piègeuse et vertigineuse. J'accède à la plage d'argent, brillante sous le soleil, me baigne dans son eau cristalline, j'en ressors les mains pleines d'un sable étonnant, doux et pailleté. Je m'allonge sur le sable chaud, bras ouverts, sous le soleil.

L'homme descend le sentier vertical. Avec ses cheveux mi longs, torse nu, on dirait un Viking. Je lui donne la quarantaine, guère plus. Solide, charpenté mais souple. Impressionnant !

Il s'assied, me tend un sac de toile grise et une liane fine et souple.

Pourquoi ? Et tout cela sans un mot ! Assis sur ses talons, il racle déjà le sable à pleins bras et commence à remplir son sac. Sans réfléchir, je l'imiter. Mon sac n'est qu'à demi rempli qu'il est déjà prêt. D'un geste souple et sûr, il fait basculer son sac et le cale aisément à l'épaule. Il se retourne et attend. J'accélère le mouvement, redresse péniblement mon sac et le lie. J'empoigne le haut du sac. Mais comment le soulever ? Il s'approche et me montre en décomposant toute l'architecture du mouvement. Toujours sans un mot ! J'ai compris mais le poids est beaucoup trop lourd, mes jambes lâcheront. C'est impossible. L'homme ne manifeste pas d'impatience. Au troisième essai, à mon grand étonnement, je réussis.

Écrasé par ce quintal de sable, grimaçant et titubant, je lui emboîte le pas. La pente arrive, raide comme un mur. Il faut monter ce sable tout là haut ! A le voir attaquer cette falaise, cinquante kilos sur le dos, je me dis que cet homme est complètement fou ! Il me demande de porter pratiquement ce que je pèse ! Mes lombaires ploient, la douleur des genoux et des hanches est si vive que je n'ai qu'une envie : tout laisser tomber. J'en appelle à ma fierté, au peu qui me reste. Je serre les dents, je m'accroche, je gravis les marches ocres, l'air me manque, je n'y arriverai jamais ! Ma cheville bancale, mon dos qui hurle... Je lève les yeux, on n'est qu'au tiers de la pente ! L'homme, lui, monte avec la régularité d'un métronome. Il se retourne, m'attend.

Je dois réussir, ne pas perdre la face et dépasser ma douleur. Quel calvaire ! Porter du sable !! Quel est ce rituel, cette manie ? Les

lacets étroits, asphyxiants, s'enchaînent, l'homme est parti devant. Me voilà seul, portant ma peine, mis au défi, je le comprends. Tout se brouille, mon visage ruisselle, mes yeux s'embuent, je ne pense plus, je ne suis qu'une frêle carcasse. Enfin, la plate-forme apparaît. Je m'écroule sur la dalle, le sac roule, je ferme les yeux, j'ai réussi. Sans se soucier de moi, l'homme fait riper son sac, le délie et le laisse s'affaler.

Des deux mains, il saisit le cul du sac, le soulève et tout le sable se répand sur la dalle. Il replie son sac, comme s'il s'agissait d'une relique ou d'un objet précieux. Pas un regard, pas un geste envers moi. Je m'assieds et le regarde étaler son sable. Il en fait un grand tapis bien régulier, rectangulaire. Il s'agenouille, égalise et commence à dessiner, du bout des doigts. Comme un peintre devant sa toile, il crée des formes, prend du recul, marche, pensif, puis revient à sa tâche. Il efface, il édulcore. Quand il déambule sur la plate-forme, entre deux dessins, il chantonne. Il fait ne se soucie aucunement de moi. Que cet homme est avare en paroles ! Il se remet au travail et dessine autre chose : des symboles, des figures, qu'il relie... tout un monde que j'ignore. Alors, pour bien faire, pour l'imiter, je dénoue la liane de mon sac, j'étale mon sable, je l'aplanis, je fais un beau rectangle. J'aime dessiner. J'ai toujours aimé dessiner. Quand on est introverti, on parle comme on peut.

Je trace le parcours qui m'a mené jusqu'à cette île : ma ville, mon père, ma mère, le couloir, je raconte mon histoire folle, l'asile, le fleuve, la ville noire, les Gorges du Diable... Il se penche, attentif. Son silence semble me dire : « *Continue ! Dessine encore !* ». Cette

attention me flatte. J'ai oublié l'effort surhumain que je viens de faire, je suis dans mes souvenirs, absorbé. J'efface et je recommence. L'homme semble en avoir fini avec ses dessins puisqu'il repousse le sable vers une grotte. Le poudre brillante disparaît dans les diaclases ténébreuses. La falaise avale les cinquante kilos de sable. Cette masse fine s'écoule et redescend en pluie vers le pied de la falaise. Retour à l'origine. Tout ce travail pour rien ! L'homme frotte ses mains et revient vers moi. Je suis en panne totale d'inspiration. Que pourrais je dire d'autre que mon chemin ? Il n'insiste pas, repart vers sa grotte, casse des brindilles, souffle sur le feu. De dépit, je lève les yeux au ciel, je scrute la falaise et ses grottes étranges. Je me souviens du vertige qui m'a saisi, hier, au sommet de l'île. Comme un affamé, je me jette sur le sable. A toute hâte et rage, je dessine, je creuse jusqu'à la dalle. Comment le dire ? Comment dire l'incompréhensible, la honte d'avoir voulu mourir et celle d'être encore vivant ? A t 'il senti mon désarroi ? L'homme a abandonné le feu et s'est assis près de moi. Mon ventre est noué de douleur, une boule me saisit à la gorge. Poussé par une émotion intense, hâté d'en finir, je trace, en lettres énormes :

MOURIR !

L'homme se lève d'un bond, fait un arc de cercle autour du tapis de sable, se campe face à moi et me lance, furieux :

- *NON ! NON et NON !*

Je suis surpris, déstabilisé par tant d'assurance.

L'homme insiste :

- *Vous êtes sur terre pour vivre !*
- *Mais, je n'y arrive pas ! C'est ma marque de fabrique ! Je ne suis pas doué pour vivre, comprenez vous ? J'ai voulu me noyer deux fois ! Dans un lac et aux Gorges du Diable !*

Mes mains retombent à plat sur le sable. L'homme me laisse dans le silence, un silence long, pesant. Je craque, tout déborde :

- *A quatorze ans, j'ai voulu me suicider dans un lac... Et puis, les Gorges du Diable, cet enfer sur terre, je me suis jeté dans les cataractes... je n'avais pas d'autre solution. L'eau m'attire. Je veux m'y noyer. C'est ça, ma marque de fabrique ! J'ai été fabriqué comme ça. Il y a en moi deux forces : la première qui va dans le sens de la vie et l'autre qui me pousse à me détruire. Je ne comprends pas comment tout cela fonctionne, pourquoi je suis si différent... Quand la force noire se met en route, je suis incapable de la contrôler. Elle a tout pouvoir. Elle m'emporte et m'entraîne vers le pire, je suis son esclave... C'est une force invisible et terrifiante !... C'est la force de la mort.*

- *Personne ne vous a aidé à comprendre ?*

- *Non.*

- *Vous vous sentez coupable ?*

- *Oui.*

- *Pourtant, vous n'y êtes pour rien !*
- *Comment le savez vous ?*
- *Parce que c'est toujours comme ça.*
- *Vous êtes gourou, voyant ?*

Écoutez, Uruguay. Je sais que vous aimez vivre. Pendant plus de mille kilomètres, vous avez cherché la clé de votre histoire. Vous avez cru la trouver le long du « rio Uruguay » dont vous portez le nom. Vous êtes remonté vers la source, sans faiblir. Ce que vous avez fait, bien peu auraient été capables de le faire. Vous avez dépensé une énergie peu commune. Alors, j'ai confiance en vous. Personne n'aime échouer, tout le monde veut réussir. Je crois, très modestement, que je peux vous aider à renverser le cours des choses. Ceci dit, vous êtes libre : soit nous revenons à la « Forêt des Esprits » et vous pourrez rejoindre votre pays, soit vous vous attellez à la tâche la plus passionnante qu'un être humain puisse réaliser : se comprendre. Cela demande constance et effort. La réussite n'est pas acquise. Elle dépendra essentiellement de vous, de votre motivation. Cette île n'est pas une île pour touristes, elle est exigeante, toute tournée vers le travail. Vous connaîtrez des heures pénibles, vous serez parfois désorienté. Mais, j'espère que vous trouverez cette clé que vous avez obstinément cherchée dans le réel. Cette clé ne se trouve pas dans la réalité, votre échec vous l'a prouvé. Elle se trouve en vous même. A l'instant où je vous parle, j'ignore totalement le cheminement intérieur que vous allez prendre pour aller au sommet. Je ne suis ni voyant, ni gourou. Je

ne suis là que pour vous accompagner. Je serai à vos côtés, mais jamais devant.

- A cette heure ci, je devrais être mort. Vous m'avez sauvé. Je vous en remercie. Ce que vous me proposez est si inattendu...Quand commençons nous ?

- Mais c'est déjà commencé ! Hier soir, vous m'avez parlé au bord du feu. Pendant une demi heure, vous avez vidé votre sac. Vous m'avez parlé de façon inconsciente.

- Je n'en ai aucun souvenir.

- Vous étiez sous l'influence des drogues indiennes. Un mot revenait sans cesse. C'était le mot : « couloir ».

- Le couloir de mon appartement d'enfance ! C'est étonnant !!...

- Ce couloir familial vous rendait anxieux.

- Quand j'étais petit... je sortais de ma chambre, j'avançais et j'entrais dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. Je me sentais totalement libre. Mon père était au garage et ma mère au marché. Ensuite...

- Ensuite ?

- Ensuite, tout a changé. Des événements se sont produits dans la chambre de mes parents, dans la cuisine et la salle de bains. Dans la chambre de mes parents, il y avait un secret,

un coffret. Ma mère m'a giflé et mon père m'a interdit de revenir dans leur chambre. J'ai compris que je ne connaîtrais jamais leur secret. Dans la cuisine, chaque soir, mon père faisait le « décompte de morts », il était carrossier. Entendre parler de blessés et de morts, chaque jour, pour un enfant, c'était lourd ! Et puis, la salle de bains ! Un matin, j'ai découvert la baignoire de la salle de bains rouge de sang. J'en suis sorti terrorisé, muet. Ainsi, au fil des ans, ce couloir a perdu toute son innocence. Il est devenu bizarre, l'air vibrait, je ressentais une présence invisible, un fantôme... j'avais peur.

- Vos parents étaient anxieux ! Il va falloir comprendre pourquoi. Ils voulaient vous protéger et se protéger, mais de quoi ?

- A l'instant, mon mal de dos a disparu, c'est étonnant !! Parler m'a fait du bien. Pourquoi monter du sable ?

- C'est la loi de l'île ! Tous les matins, sans exception, vous monterez votre sac de sable. La clé que vous cherchez se trouve dans vos rêves et non dans le réel.

Je ressens alors la complexité de mon affaire et le sens du rituel des sacs de sable. Sur cette île, l'homme ne dessine que ses rêves ! Je devine la longue et lourde tâche qui m'attend. Cette île est loin d'être une escale. J'y suis pieds et poings liés ! Entre nous, le pacte est scellé.

L'EAU

Seize heures ! J'ai dormi seize heures d'affilée, je n'en reviens pas ! J'ai pleinement récupéré et mon dos est souple ! L'homme s'apprête à descendre vers les anses. Sur le ressac des vagues, nos bras synchrones raclent le sable et nos sacs sont vite comblés. Je ne suis sur l'île que depuis trois jours et déjà, tout a changé. Je commence à mettre un timide espoir en cet homme qui charge humblement son sac. Je fais basculer le mien. Du premier coup sur l'épaule ! Rien ne me résiste, aujourd'hui ! Hélas, dix pas plus loin, une averse serrée nous tombe dessus. En gentleman, l'homme me laisse passer devant. J'hésite et j'attaque le raidillon encombré de pierres, sous un déluge d'eau tiède, tropicale. Dans cette pente ardue, que se passe-t-il, ? Je peine anormalement, tout se dérègle. Moi qui me sentais si fort, si confiant... Ce sable lourd, trempé, sous l'averse folle... Mon dos craque, la brûlure me reprend, pourquoi ? Des torrents vrillés se jettent dans le vide. Un sentiment étrange s'empare de moi : ce que je vis, à l'instant, je l'ai déjà vécu, autrefois ! Pour me défaire de cette émotion pénible, j'accélère le pas. La terrasse est enfin là, je laisse tomber mon sac. Le sac s'ouvre et le sable s'étale en une flaque brillante. Je

m'agenouille, je dessine à toute allure. Je trace le *couloir*, en trois dimensions. Je me recule, l'averse redouble et d'un seul coup, le souvenir me revient : l'Ombre géante !!

Il me faut du sable noir ! A toutes jambes, trempé de la tête aux pieds, je redescends le sentier, je dérape sur les pierres prises par les gouttières d'eau, je cours vers l'anse noire, je remplis mes mains de sable de lave.

Il faut que je raconte à l'homme ce rêve ancien , j'avais 7 ans ! Un cauchemar terrible où j'ai cru mourir noyé dans le couloir ! Il a fallu toute la raideur de la pente et tout le poids du sac, pour que ce rêve se réveille. Je suis étonné qu'après tant d'années, cette image me soit revenue !

Je reprends mon dessin. Je trace le contour de l'ombre et je la noircis de sable noir. Comment dessiner l'eau qui est entrée sous les portes ?

Je me retourne vers l'homme en me me grattant la nuque :

- Ce cauchemar est énigmatique. Je l'avais effacé. Il est remonté dans la côte, sous la pluie.

- La pluie, c'est de l'eau ! Vous avez bien dormi cette nuit ?

- Seize heures, d'un bloc ! J'avais besoin de récupérer !

- Pourtant, hier, vous aviez mal au dos, non ?

- *Oui, mais quand vous m'avez dit que j'étais « fait pour vivre », la douleur a disparu. Je n'en reviens toujours pas. C'est inexplicable.*

- *Et cette douleur vous est revenue ce matin, dans la pente ?*

- *Oui, quand l'orage est tombé.*

- *Donc, l'orage pèse.*

- *Ma mère ne les supportait pas.*

- *Pourquoi ?*

- *Je n'en sais rien. A chaque orage, c'était toujours pareil. Il fallait qu'elle prenne des somnifères... le docteur Villa disait qu'elle était phobique des orages.*

- *Vous aimiez votre mère ?*

- *Oui, beaucoup. Elle était très tendre, simple, naturelle. Elle m'a donné beaucoup d'amour. Mais elle avait des réactions de peur...épidermiques, exagérées. Les tornades la rendaient malade... je devais rester à son chevet....le docteur Villa et papa étaient anxieux... A chaque orage, le climat devenait lourd, irrespirable. J'avais peur qu'elle meure.*

- *Et votre père ?*

Mon père était courageux : il était pompier bénévole, il se battait contre les orages ! Il était peu démonstratif mais il m'aimait à sa manière. Un peu bourru...mais je l'ai vu pleurer dans la cuisine. Il

s'est battu toute une nuit contre une tornade. Il n'a pas réussi à sauver un pauvre homme qui s'était noyé. Et il en a pleuré.

- L'eau joue un rôle considérable dans votre famille ! tornades, noyades, pleurs, phobie... On dirait que toute la famille était noyée.

- Le comble, c'est que je suis né sur un fleuve...et que j'ai failli mourir noyé, deux fois...C'est incompréhensible.

- Ou logique !

L'homme clôt immédiatement l'échange :

- Actuellement, on remue des émotions anciennes, on chatouille votre inconscient. Quelle sera sa réaction ? On va voir s'il veut collaborer...

L'OMBRE DANS L'EAU

J'ignore ce que je fais sur la terrasse, en pleine nuit ! A demi éveillé, à demi endormi, je déambule, sous la masse des nuages pressés, sans lune, seul au monde... L'homme dort. Suis je vivant ? Je tâche de m'en persuader. Je me suis levé d'un bond, soulevé par la terreur. L'île est peuplée d'ombres. Je suis sur un ring, à moitié sonné. Cette Ombre veut ma peau.

Je la revois, dans un couloir inquiétant. Elle me poursuit, folle furieuse ! Arque bouté dans le coin d'une petite pièce, terrifié, j'attends. Je sais que la porte va s'ouvrir et que ce spectre va se jeter sur moi. Un animal, un monstre ? Je cherche une arme, un couteau, je n'en trouve pas. Je veux crier « Au secours », mais personne ne m'entend. L'animal veut forcer la porte. Le loquet résiste, plie puis explose : la porte s'ouvre, d'un seul coup. Dans l'embrasure sombre, je distingue une ombre humaine géante. Elle s'approche, grandit. Elle avance encore, je suis terrifié. Ses bras et ses mains se serrent, comme un étau. Je vais mourir. Je m'échappe, je passe dans son dos, je m'enfuis, éperdu, dans le couloir carré. L'ombre se lance à ma poursuite, me talonne, j'entends ses pas, lourds. Je suis dans un labyrinthe, un film d'horreur. Je tourne plusieurs fois dans le couloir. Je me

retrouve au point de départ, dans la petite pièce. Sur la table, un couteau brille, je l'attrape. Je me recroqueville dans mon coin. La porte explose à nouveau. L'Ombre géante me tient. Ma dernière heure est venue.

Pétrifié, je me réveille en sursaut, trempé, j'ignore si je suis vivant, je marche en tous sens, une violente douleur dans la tête. Je vois des ombres partout ! Je ne sais plus si c'est le rêve qui me fait marcher ou le contraire. Ma respiration redémarre, j'entends l'océan. Il faut que je vide ce cauchemar de ma tête, de ma mémoire. Il faut que je le dessine. Le bruit des vagues frappe à nouveau à mes oreilles. Je descends vers la plage, comme un pantin. A l'abri du vent, éveillé mais malade de peur, je dessine « *Le rêve de l'Ombre* » sur le sable frôlé par la lune. Que fait cette ombre en moi ? Qui est elle ?

L'aube est amère. Le rêve est toujours là, intact. Je le traîne, il me traîne, j'ose à peine essayer de le comprendre. L'homme sent que je vais mal. Sur la plage d'argent, je remplis à grand peine mon sac de jute. Arrivé sur la terrasse, je m'écroule, le sac m'échappe, le lien se défait, le sable s'écoule. Fébrile, je vide mes poches de sable noir. A genoux sous l'averse tiède et collante, je cherche mon souffle. D'une main, j'étale le sable, de l'autre, je dessine. Je dessine l'Ombre, en creux, et tout le reste : la porte, le couloir étrange, l'angle du mur, le couteau et moi. Je saupoudre de noir. L'ombre surgit, semblable à celle de la nuit. Insoutenable. De la main droite, fébrile, j'anime la scène. L'homme est attentif. Il refait

le parcours. Ce rêve est le plus terrifiant que je n'ai jamais subi. Il faut que je parle, que je me délivre de cette terreur mais aucun mot ne sort. Tout est bloqué. L'épouvante me tient. Calmement, l'homme me vient en aide :

- *Avait elle un visage ?*

- *Non. Elle était terrifiante ! Plus grande que moi...Comme dans « l'Ombre dans le couloir », que j'ai déjà dessiné.*

- *Elle vous rappelle quelqu'un ?*

- *Non.*

- *Où se trouve ce couloir...?*

- *C'est le couloir de l'appartement, là où on vivait ! Je suis sûr que le rêve se passe là mais je ne reconnais pas les pièces. Cette fois, on peut dire que le fantôme a pris forme !*

- *Doucement ! Ne nous éloignons pas du rêve ! Vous êtes dans le couloir de votre logement et ce fantôme est très agressif... Et la pièce au verrou ?*

- *Il n' y avait pas de verrou, chez nous.*

- *Le verrou peut représenter un interdit... un interdit que l'ombre fait sauter ou que vous aimeriez voir sauter.*

- *Un interdit ? Sans hésitation, la chambre de mes parents. C'était la pièce interdite. Le secret, le coffret à musique étaient là. Le*

verrou est là !

Parler me soulage mais je n'ai pas vidé ma peur :

- J'ai cru que ma tête allait exploser ! L'Ombre voulait me tuer !

- C'est un rêve mais ce n'est qu'un rêve ! C'est du carton pâte, c'est symbolique mais le conflit est majeur. Quand un problème est crucial, les rêves avertissent, cognent pour réveiller le dormeur. Là, ils ont frappé fort. Ils veulent vous secouer, vous faire prendre conscience du danger qui dort en vous. Vous m'avez dit qu'enfant, vous ressentiez une présence invisible, un fantôme, une Ombre dans le couloir. Ce rêve lui donne la forme d'une ombre rivale et mortelle. Si vous le voulez bien, restons en là pour le moment. Plus question de chatouiller l'inconscient ! Essayez de vous activer, faites des choses concrètes, constructives, n'importe quoi..., bougez, occupez vous...Changez vous les idées ! Sortez de là ! Votre inconscient est obnubilé par deux thèmes : l'eau et l'Ombre. Le couloir, vous l'avez compris, symbolise l'interdit de la chambre de vos parents. Quel était leur secret ? Que voulaient ils cacher ? Même si c'est encore confus, vous progressez.

NOIR

Tremblant, j'erre sur l'île fantomatique, j'ai peur de fermer les yeux, de dormir, je m'anémie. Où que j'aille, l'Ombre me hante et me suit. Les orages percutent mes rêves et fracassent mon sommeil. L'interminable saison des pluies... l'eau qui chute des dômes, s'enroule en torrents et saute la falaise. La terrasse s'écroule sous chacun de mes pas. Il faut que je supprime cette Ombre ! Mais, comment éliminer ce spectre invisible, que faire ? Elle est là, tout le temps, tout le temps, logée dans ma pensées hagarde, assise avec moi, au fond de ma grotte où je moisis. Les averses tombent et tombent, à n'en plus finir. Yeux clos, je soupire mes idées noires, à l'infini. La triste nostalgie s'installe : ma ville, mon pays... L'étau se serre et se resserre, je me réveille, couvert de sangsues imaginaires, je marche, pendant des heures, seul dans la nuit, il faudrait que je hurle et je n'arrive qu'à pleurer. Qui est l'Ombre ? Où loge t'elle dans mon cerveau ? En moi, nous sommes deux, depuis toujours ?!

Je réalise que c'est Elle et sa force phénoménale qui m'a conduit vers le puits, vers le lac, vers les chutes du Diable, vers la mort. A chaque fois, impitoyable. Un rideau d'eau masque l'océan. Et pourtant, je me lève, j'emboîte le pas de l'homme et nous descendons vers la plage sous une avalanche de pluie collante. A

genoux sur la plage saturée, nous engouffrons autant d'eau que de sable dans nos sacs détrempés. L'île est irréaliste. La lente procession verticale commence, l'homme me devance, je le devine dans les lacets. Mon sac rempli de cauchemars, je chancelle dans la côte et puis, je le perds, il s'en va, je reste seul sous les trombes d'eau. Le tonnerre percute la falaise. Je sursaute. Pour la première fois, je fais demi tour, j'abandonne.

Je descends le sentier inutile et j'erre sur les rochers trempés. A travers le mur de pluie, je distingue le cordon de galets noirs. Je m'arrête net devant l'eau sombre. Terreur, phobie totale ! Je suis incapable de mettre un pied dans l'océan. L'homme plonge seul vers les fonds bleutés. Dos plaqué contre le mur de lave, j'attends, malheureux. L'Ombre a tout dérégulé en moi. L'homme revient en tirant les nasses de la veille. Il les ouvre, en sort des poissons brillants, des langoustines et un poulpe. Je n'ai pas faim. Il me regarde. Je lui fais comprendre que je n'en peux plus. Les nuages accourent, de plus en plus noirs et l'orage tombe, encore. Corps et âme, je suis noyé. Il n'y a plus d'issue. L'homme s'approche, un paquet d'algues à la ceinture et d'une voix compatissante, me dit :

- Vous souffrez... ces rêves vous poursuivent. Toute cette eau vous est insupportable. Dans un mois, la saison des pluies s'achèvera, le beau temps sera là. Je vais vous apprendre ce que l'on m'a enseigné. C'est puissant !

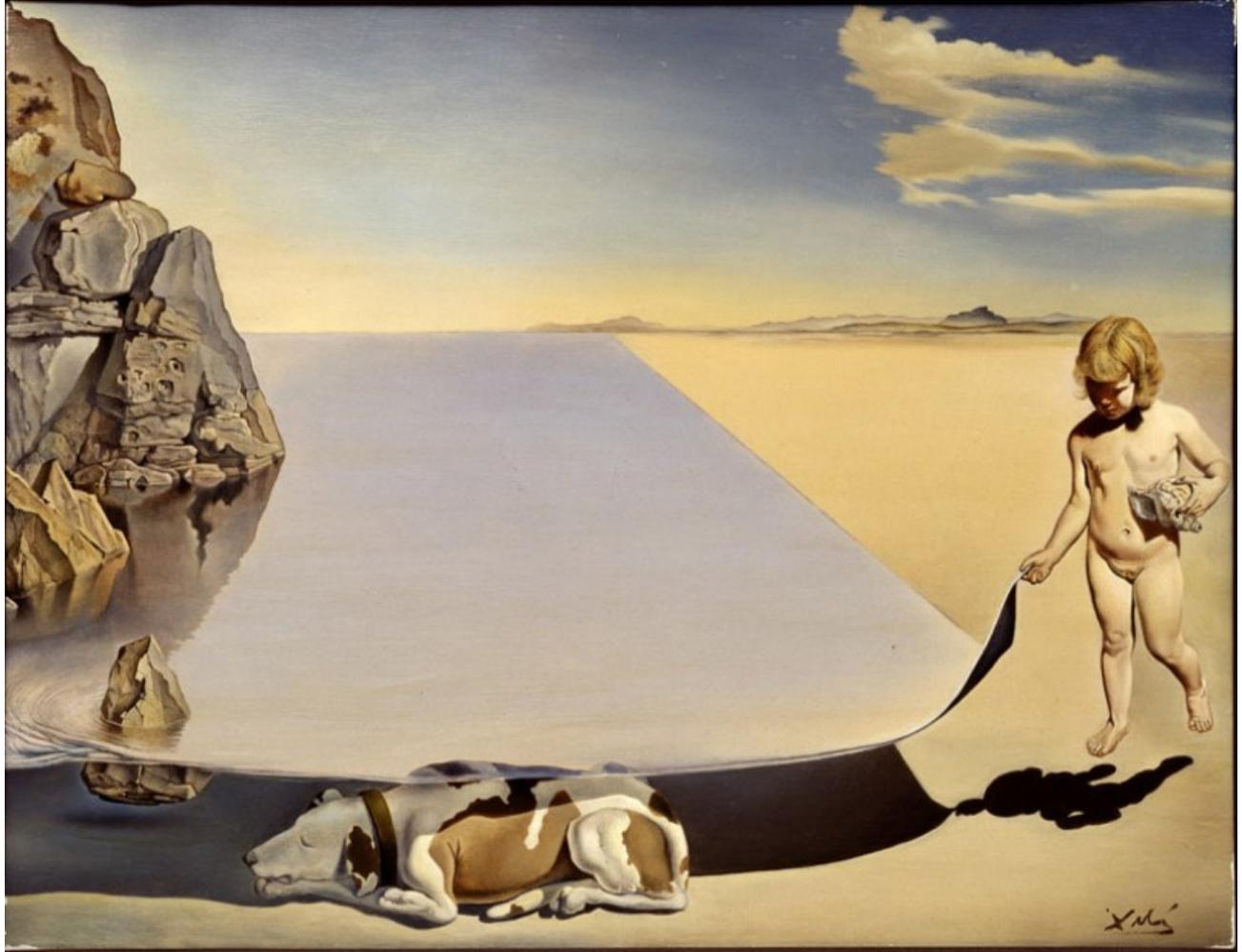
L'homme s'assied sur un vieux tronc d'arbre.



Au moment où j'en avais le plus besoin, l'homme me transmet sa sagesse. Il m'apprend à me tenir assis. D'un doigt, il corrige la courbe de mon dos, m'apprend à respirer, à détendre tous les muscles de mon corps. J'étais raide et voûté. Mes épaules s'ouvrent . Je deviens vertical et souple, suspendu au ciel par un fil invisible.

Et il me donne les clés de l'autre monde. Chaque jour, dans le soleil du soir, nous partons, tous les trois, Jimmy à nos pieds, pour le grand voyage, dans ce monde où la pensée se dissout comme le sel dans l'océan. Les piailllements d'oiseaux s'effacent, une larme glisse sur ma joue, mes dernières tensions tombent. Sens et cerveau éteints, je navigue, au loin, dans un monde serein, affranchi de la pesanteur humaine. Là où plus rien ne compte. Je n'ai jamais connu moment plus doux, plus parfait. Comme par enchantement la paix entre en moi. Infime poussière dans l'espace sans bornes, toute notion de temps abolie, je m'oublie. Je prends conscience de mon insignifiance, de ma condition de passant sur terre, de ma valeur aussi. Le ciel, l'espace, l'univers me font une petite place. Leur majesté m'incline à me taire. Le vide se fait. Cerveau au repos, mon regard imaginaire croise des cercles oranges et jaunes : je m'y réchauffe. Leur énergie me remplit. Une étincelle de conscience m'invite à ne pas revenir, à faire durer ce plaisir. Je somnole, à la limite, à la frontière de l'engourdissement, sur l'océan calme et pacifique. Mon corps tout entier, allégé, volant, s'engouffre sous l'arc océanique. J'avance, immobile, imaginaire, dans l'air jaune pur, et peu à peu, le mouvement se ralentit. Tout s'arrête. Quelle douceur extraordinaire que de ne rien vouloir et ne rien désirer ! Soutenu par l'infini, totalement soudé à l'île, je suis absorbé, hors du temps disparu. J'aimerais ainsi vivre, tout le temps, toute la vie. Une caresse, un souffle de vent me ramène doucement. Je me laisse absorber par l'immensité bleutée de l'océan. Mon regard s'incline et trouve la dalle blanche. Une goutte de sueur perle sur mon front. Lent retour sur terre. L'homme m'a

appris qu'on peut piloter son cerveau, contrôler ses pensées, leur ordonner de se taire. Je peux passer des heures à regarder l'océan et les beaux jours, je ne m'ennuie plus. J'ai repris confiance. Chaque soir, il me tarde de retrouver ma place sur le tronc d'arbre. Je suis étonné que personne ne m'ait jamais enseigné ces choses simples qui changent la vie. Et pendant que je ne fais rien, tout se construit.



DALI

Je dégringole la douce pente aux herbes molles. Je m'y tapis, l'eau du lagon frémit. La brise s'interrompt et le lagon lui obéit, tout se calme. Comme l'homme me l'a appris, je tourne l'interrupteur de mes pensées, je reviens au réel, j'admire ce lagon mordoré, à la

splendeur insaisissable. Je sors de ma poussière d'étoiles et mes pas me mènent vers la pirogue, comme si je voulais qu'elle m'emporte loin d'ici. Je plonge une main dans l'eau de la rivière, me voilà dans un tableau de Dali. Ma main creuse la berge et ramène des argiles ocres et vertes. A la Bibliothèque, j'ai vu beaucoup de tableaux de Dali mais je ne souviens que de celui là. C'est un tableau simple, onirique : un enfant y soulève la peau de l'eau. Mes trésors dans les mains, je remonte vers les tombes, je traverse l'herbe fluorescente et je m'accroupis, face à l'océan tout en dégradés de verts. Je descends rejoindre l'homme. Sur la terrasse, personne ! Du feu endormi, je tire un tison court, à demi calciné. Sur la dalle blanche, je dessine, de mémoire, le tableau de Dali : un enfant nu, debout sur un pan de désert, soulève la peau de l'eau. Des fragments du titre me reviennent :

« Moi, à l'âge de 6 ans... en train de soulever la peau de l'eau... ».

Au fond de l'eau, je dessine le chien endormi. Je signe, en imitant la signature très spéciale de Dali, en majuscules tordues. Je trouve poétique que l'eau puisse être soulevée comme une membrane et qu'elle révèle à cet enfant un secret caché : un chien assoupi. J'entends les pas de l'homme dans le haut de la côte. Il débouche sur la terrasse, décroche de sa ceinture les fruits de sa pêche et s'occupe à relancer le feu. Les flammes montent, l'homme délaisse le foyer et vient voir mon dessin. Il me regarde, mi élogieux, mi amusé. Il saisit un tison et s'accroupit. Sous mes yeux étonnés, je le vois compléter le titre :

« Moi même à l'âge de 6 ans, quand je croyais être petite fille, en train de soulever... la peau de la mer pour observer un chien dormant dans l'ombre de l'eau. »

L'homme connaît à ce point Dali et la peinture ! Du matin au soir, je suis à l'école, avec lui !! J'avale mon amour propre et je lui confie :

- Mon inconscient m'a ramené ce tableau – rêve . Mon histoire me semble y être toute entière dedans : le secret d'un enfant. Et l'eau.

- Comment ce tableau – rêve vous est il revenu ?

- Je jouais avec des argiles, au bord de la rivière.

- Chez Dali, tout était majuscule, même sa signature ! Il a trouvé un lieu pour vivre : la peinture. Il a porté le même prénom, Salvador, que son frère décédé. Cette mort a conditionné sa vie. Van Gogh et Dali... quelles vies funambules ! Frères de vie... La signature de Van Gogh était enfantine, tombante, en minuscules. Plus modeste.

On se recueille devant ce tableau posé sur l'immense stèle blanche. Mon esprit voyage vers la Provence, Van Gogh s'écroule dans les blés :

- Van Gogh est mort jeune, il s'est donné la mort, je crois...

Oui...Dali et Van Gogh ont eu du mal à trouver leur place sur cette terre... Leur statut était particulier. Cela dit, ces deux figures du panthéon mondial masquent des millions d'anonymes .

- Et, dans le tableau de Dali, qui est ce chien ?

- Heu... je l'ignore...

- Ce chien représente son frère décédé.

Un sang noir parcourt mes veines. La dalle devient glaciale.

L'homme sage en sait plus que moi, je ne suis pas à la hauteur, je me tais. Pourtant, il continue, sur un ton distant, comme s'il parlait à lui même :

Dali connaissait sa condition. Van Gogh, c'est moins sûr... Mais on peut savoir une chose et ne pas la réaliser pleinement. Il faut du temps et de l'ouvrage pour s'en affranchir. Souvenez vous : aux tout débuts de l'île, vous naviguiez dans un brouillard épais. Maintenant, vous pouvez pointer, d'un mot précis votre ennemi intérieur. Le mot fantôme ou Ombre, selon vous, dit tout. Vous avez condensé votre histoire.

- *Oui... l'Ombre était partout ! Du couloir à l'appartement de la voisine et son bébé mort, de la chambre de mes parents aux « morts dans la cuisine », tout était habité. C'était familial. On était tous contaminés. L'île m'a décillé. C'est comme si la vie m'avait ouvert les yeux avec un ouvre boîte. La phrase est violente, mais vouloir mourir, par deux fois, c'est violent, aussi. J'ai vécu des moments extrêmes et j'ai la chance d'être là. En ville, je n'aurais jamais pu dire : « J'ai voulu me suicider. » Les gens auraient fui. Mais, ici, j'ai pu le dire et le redire. J'ai pu dire ce qui m'empêchait de vivre. Vous m'avez écouté, longuement,*

patiemment écouté. Je vous dis Merci. J'ignore qui est ce spectre ? C'est toute la question. Selon mes rêves, un homme un peu plus grand que moi. La réalité est certainement bien plus simple que ce théâtre d'ombres qui m'enveloppe. Si je trouve, le brouillard se lèvera. Si j'échoue, je traînerai ma misère. Je l'ai bien compris.

La communication avec l'homme est parfois d'une qualité exceptionnelle. Je lui parle en égal, en confident. Seul, le sujet compte. J'apprécie sa sincérité quand il me dit :

- Je ne peux pas vous assurer que vous atteindrez votre but .Il est quasi certain que les rêves vous ont déjà donné la solution. Vous tournez autour mais vous avez beaucoup évolué. La prise de conscience est nette. Vos rêves vont continuer leur travail. C'est votre chance. Ne vous découragez pas ! Le travail de reconstruction se fait au fur et à mesure, à votre insu et il va continuer. La volonté, vous l'avez. J'espère que vous réussirez.

Je regarde le tableau de Dali. Je cherche l'ombre. Elle n'y est pas. Je ne la trouve pas. Un rêve me revient, un rêve de cette nuit. Je l'avais complètement oublié, et pourtant !...

J'étais debout, habillé en blanc. L'ombre portée de mon corps s'étirait, noire, sur le sol et se dressait sur un mur blanc. J'étais face à l'Ombre. Je ne tenais pas de pistolet à la main, mais l'ombre était touchée au cœur, elle saignait. Rouge sur noir.

Je dis à l'homme sage :

- Cette nuit, j'ai tué l'Ombre !

La crique est calme, l'air est frais. Assis au bord de ma grotte, je goûte la douceur du matin. Je me suis habitué à vivre sur cette île écartée du monde. Tant de nuits ont glissé sur les jours !...J'aime la rassurante compagnie de cet homme riche d'un savoir dont je n'ai trouvé trace nulle part ailleurs. Il a su mettre la distance, bloquer toute velléité d'amitié. Ici, on travaille, on se respecte. Mais rien de plus. Je l'appelle : *L'HOMME SAGE*.

MEDUSES

Un crabe marche sur une anémone. Je plonge dans l'eau bleu pâle, étonnamment chaude. Je slalome entre les bébés méduses nées d'un seul coup, dans la nuit, par centaines, par milliers.... Je me fraie un chemin au milieu de ces orties marines. Au fond de l'anse, l'homme flotte debout, tel un scaphandrier et détache une nasse. Je plonge, vertical. La nasse monte, dans un chapelet de bulles. Je descends. On se croise. L'homme me montre une langoustine qui s'enfouit dans le sable. On se parle avec les mains, en muets. Des bancs de poissons plats passent, indifférents. Je pique vers le fond et je m'allonge sur le sentier de sable, au creux de la vallée ennoyée. Je suspend tout effort, je me laisse bercer par la houle. J'écarte les bras, le sable blanc frôle mon ventre. Au dessus de moi, l'eau me domine de quinze fois ma hauteur. Que cette vallée limpide est belle ! Je savoure. Les beaux jours sont revenus et ma peur de l'eau a complètement disparue. Tout en haut, suspendus au plafond, les petits lampions bleus dansent.

Je me déleste peu à peu de mon air, je longe une paroi rocheuse, j'observe les mœurs étranges de ce petit monde qui ignore le mien. Je suis enfant poisson, je respire par la peau, je serpente dans la

vallée océane. Alerte ! J'ai atteint ma limite ! Poumons bloqués, je remonte comme une torpille. Je brise enfin le miroir flottant. J'explose l'air de mes poumons dans l'air du ciel. Je nage droit vers la plage. Une méduse m'a piqué.

J'asperge ma cheville brûlante d'eau salée. Je m'assieds contre le mur de lave, je ferme les yeux. Je pose ma pensée au point précis de la piqûre. La douleur s'éteint. L'homme m'a appris tant de choses sur les pouvoirs de l'esprit ! Je regarde nonchalamment les petites ombrelles bleutées qui couvrent l'anse. L'homme émerge, avance en nage indienne, se pose sur un rocher et me fait signe. Je le rejoins et j'agrippe la nasse. Je lui dis que je me suis fait avoir par une méduse. Il me répond : « *Moi aussi.* ». On avance, l'eau freine nos jambes, le sable fin masse la plante de mes pieds et soudain, une piqûre violente, comme une pointe de fer, traverse mon pied et irradie ma jambe droite. Je lâche tout. L'homme se retourne, la nasse tombe. Il me soulève dans ses bras et me dit :

- C'est une vive ! J'ai des plantes indiennes. Vous serez somnolent. Vous dormirez peut être.

Quand il m'a soulevé, j'ai ressenti une force indescriptible. Un retour à l'origine.

REVE D'OR

Dans ma grotte, je dors. Le soleil surplombe les tombes. Les plantes indiennes circulent dans mes veines et apaisent mon cerveau. Le soleil s'incline, coule le long de la falaise, frise l'écume. L'océan brille comme une lame. Assis sur la plage, l'homme répare une nasse. Le soleil s'enfiche dans l'horizon, l'île s'apaise, se rafraîchit. La chaleur s'évade des pierres et l'anémone se replie.

Une à une, les étoiles percent l'encre du ciel. La lune veille sur les anses. La nuit ondule, bleutée. Je dors profondément. La douleur s'amenuise, mon corps se guérit. Je dors profondément.

Sous une poussière d'étoiles, un songe descend sur l'île. Mon cerveau s'agite. Une pluie d'images agiles se glisse dans la grotte, tourne sous la voûte et me visite. Mes paupières vibrent, mes yeux s'activent. Un rêve agit. Son histoire se déploie. Il y a de l'or dans ce rêve qui circule dans mon esprit.

Je me retrouve assis dans ma grotte, incrédule, l'esprit dans les brumes. Marche avant, marche arrière, je fais défiler les images. Je me frotte la tête, je repousse mes cheveux en arrière. Je me lève. La lune est si claire et mes pas si légers que je me retrouve assis

au sommet de l'île. Les yeux plaqués sur l'océan, je pense, je réfléchis, je pars à la conquête de ce rêve. L'homme dort. Je suis le seul pensant de l'île. J'attendais un rêve compliqué, plein de méandres, violent. Et celui ci semble paisible, aquatique, musical !

Debout sur une petite barque, je me penche, je scrute le fond de l'eau. Je distingue le capot bleu d'une voiture prise dans la vase. Une petite bulle monte, lentement. Une bulle d'air. Elle s'ovalise. J'entends une musique, la musique cristalline du coffret de la chambre de mes parents. La bulle monte, s'élargit et brille. A l'intérieur, un cercle scintille : c'est une petite chaîne en or. Sur le médaillon , je lis nettement en lettres majuscules :

R I O. Je veux l'attraper. La bulle éclate, la musique s'arrête.

Je me sens petit, tout petit. Le décor qui m'entoure, la crique endormie et l'océan ne comptent plus. La musique du coffret ... la voiture bleue, au fond de l'eau... une bulle d'air, celle d'un dernier souffle...et RIO ?! Un rêve me revient : « *Rio n'est pas celui que tu crois* ». Je me suis leurré ! En un tour de main, le puzzle se construit.

A toute force de mes bras, je plonge vers le capot bleu. Une bulle s'échappe du fond nocturne et puis, plus rien ! Aucun souffle de vie, le silence angoissant. Je touche au capot bleu. Je me plante debout, dans la vase. Dans le nuage de boue froide, je trouve la poignée d'une portière, je tire mais rien ne s'ouvre. Je cogne des pieds contre les vitres, je hurlerais si je le pouvais. Qu'une portière

s'ouvre ! Je veux sauver mon frère, mon petit frère ! Il faut que je le sauve ! Ouvrez ! Un essuie glace, à demi arraché, brille encore dans ce fossé mortel. De la main, j'essuie la vitre du pare brise.

Dans la voiture, tout est sombre, sinistre : un volant noir, des sièges vides... Je fouille du regard ce tombeau antique. J'arrive trop tard, j'arrive vingt ans trop tard ! La voiture bleue n'est que rouille. RIO, mon frère, n'est plus ! Sa vie s'est arrêtée, il ne grandira pas. Il est beau de se découvrir un frère ! Mais quand ce frère est au fond de l'eau ou dans le froid cimetière du chrysanthème jaune... depuis plus de vingt ans...

J'ai voulu savoir et maintenant je sais. Le secret avait un prix, un prix inestimable. Je ne suis plus fils unique : RIO, mon frère aîné, s'est noyé un jour d'orage dans le fleuve... Tout en haut de l'île, pris par l'émotion, sous le choc, je me débats, j'essaie de comprendre. Comment la voiture s'est elle retrouvée dans le fleuve ? RIO était il seul dans cette voiture ? Un accident ? Peut on mourir avant d'avoir vécu ?

Mes parents, mes pauvres parents, vous avez vécu ce moment terrifiant ?! A vingt ans, vous avez perdu votre premier enfant ! Je découvre l'histoire d'un couple qui aurait pu avoir trois enfants et qui a failli tous les perdre. C'est terrible à dire, mais je suis le seul survivant au plein sens du terme.

RIO, mon frère, tu étais l'Ombre de mes rêves. Tu étais l' « Ombre » ! Et, sans le savoir, je vivais avec elle. Le spectre, la

mort ! Je ne pouvais pas être moi même et exister, d'avoir ma chance. Mon aventure a été un calvaire. Comment pouvais je savoir ? Sans cesse, j'ai cherché la clé de mon histoire.

Il m'aura fallu vingt ans de vie et mille jours sur cette île pour lever ce lourd secret. Quel chemin ! Que d'égarements ! Que de précipices ! Maintenant, tout a un sens et tout se tient . Je me revois, haut comme trois pommes, soulevant le petit bonhomme du Moyen Age, découvrant la jolie musique du coffret, trouvant une chaînette en or. Sur le médaillon, chacun aurait pu lire les trois lettres gravées : R I O. Mais, à trois ans, je ne savais pas lire ! Ce jour là, j'ai frôlé le secret, j'ai tenu mon frère dans mes mains.

RIO, ces trois lettres , je les ai entendues, bien plus tard, à l'entrée d'un cinéma. Le prénom était magique : « *Rio* » ! Erreur. Rio était argentin et vivant. Je naviguais en plein brouillard !

Dire qu'on aurait pu être cinq, une vraie famille. On aurait vécu à la campagne, tous ensemble, près du fleuve, on aurait fait des ricochets, des balades sur la barque de nos parents. C'était une barque d'amour ! On se serait chamaillés. Papa aurait dit « *Hé ! Les garçons ! Ça suffit ! Arrêtez un peu d'embêter Antonietta !* ». Le bonheur, c'est ça ! Mais les choses se sont passées tout autrement...

Quand on a perdu son premier enfant, on voit la vie autrement. Le

passé hante. La culpabilité, le manque. Comment repartir dans la vie, lui redonner un sens ? Quelle est cette force qui pousse à recréer la vie, coûte que coûte ? Il le faut. Mais, comment se défaire du passé ? Comment échapper à la hantise que « ça recommence ». Et si ça recommençait ? Le piège est là : dans l'angoisse, la surprotection, le secret. Moi, l'enfant fragile, tiré au bout d'une ficelle, comme un jouet, de médecin en médecin, malade de toutes les maladies réelles et imaginaires... j'ai vécu dans cette peur permanente. Ça flottait de partout, tout le monde s'accrochait, maman terrifiée par les orages, papa luttant contre les tornades, le Docteur Villa omniprésent... L'eau obsédante, encore et toujours... Sans le savoir, j'ai porté ce fardeau sur mes petites épaules. Je portais tout : le bébé de la voisine, les orages, le noyé... Rio était partout. Alors, je suis allé le chercher là où il était : dans le lac, dans les Gorges du diable. Dans l'eau. Suicide insensé ou désir de fraternité ? Chimère, assurément.

La force noire, aveugle, tirait en avant mon âme perdue, vers les eaux d'un lac, vers les cataractes vertigineuses... Dans les hôpitaux, j'ai été soigné, retapé, remis sur les rails tordus. Comprenez vous l'enfant et l'adolescent que j'étais ? Jugerez vous, demain, celui qui voudra quitter la vie ? Il y a toujours un mobile, un secret, un manque, une souffrance indescriptible, une volonté.

Je me souviens du sang glacé qui m'a parcouru de la tête aux pieds quand l'homme m'a parlé de Dali et Van Gogh. J'ai compris que leurs parents avaient perdu un enfant et créé des clones ! Dali et Van Gogh ont été prénommés comme leurs frères décédés ! Comment vivre quand on porte le nom et le prénom d'un mort ?

L'homme sage m'a parlé de millions d'enfants ainsi nés : enfants de remplacement. Combien se dégageront de « la place du mort » ?

Car, c'est bien de cela dont il s'agit. J'ai été conçu pour remplacer RIO. Inconsciemment, le souhait de mes parents était que RIO revive. Naître à la place d'un autre, à « la place d'un mort », la pire des places ! Quand je suis né, le regard de mes parents n'était pas pour moi mais pour un autre... En moi, ils cherchaient leur ange perdu, RIO. A peine né, innocent, je suis tombé dans un piège mortel.

Tout enfant est éponge. RIO, toi à qui je peux enfin parler, toi qui viens d'entrer dans mon cœur, tu étais partout : dans le couloir, sur les lèvres, dans les soupirs, tu allais de la cuisine au salon, tout le monde pensait à toi aux repas du dimanche et à ta place vide. Ton silence était si bruyant ! Tu étais dans l'air, tout le temps, petit fantôme, éternel absent. Tu étais inévitable, invisible, presque réel. Je me serais perdu dans ce brouillard si je n'avais pas croisé la belle générosité : Pablo, Olga, Andreo, Rio, Pam m'ont aidé à tenir. La musique a été ma bouée de sauvetage, mon beau jardin, le pansement de ma douleur. RIO, mon inconscient pilotait tout et je l'ignorais. J'ignorais que j'avais un inconscient ! J'étais analphabète de moi même. Un homme, un seul, a trouvé mon comportement digne d'intérêt. Des le premier jour, il m'a mis les points sur les « i » en me rappelant que « *j'étais sur terre pour vivre* ».

Cette phrase m'a inspiré confiance. Alors, j'ai persévéré. Une nuit, ton Ombre a surgi. Je ne comprenais pas pourquoi elle était si grande. Maintenant, je le sais : tu étais l'aîné, le plus grand des deux. Réussir à tuer ton ombre, quel combat de titans ! Sans l'homme sage, je serais mort. Il savait que la clef était en moi. Il m'a montré la trappe secrète des rêves, cette prodigieuse bibliothèque que chacun porte au fond de soi, cette intelligence supérieure de l'homme. Mille jours pour aboutir. J'ai douté. Lui, jamais ! Je suis reconnaissant à cet homme de m'avoir laissé aller seul au sommet. Quelle confiance, quelle lucidité ! Moi, avec mes kilomètres de mots. Et lui, presque rien, du calme. Chapeau !

Maintenant, je ne pourrai plus me tromper. RIO, tu es au cimetière du chrysanthème jaune. Et moi, je vais rentrer au pays, recoudre cette histoire avec mes parents, tout mettre à plat, connaître le fin mot du drame, renouer, apaiser. Le temps de l'île est fini. Elle m'a lavé.

L'aube se lève, le feu crépite, les vagues travaillent déjà. Je vais annoncer à « l'homme sage » que j'ai un frère. Il m'écouterà et me sourira - il le sait depuis longtemps ! - et nous descendrons vers la plage. J'entendrai peut être une musique, une mélodie nouvelle, triste, l'écho de RIO. Maintenant que tout est fini, j'ai envie d'harmonie, d'enfants, de plages et de baignades, de beaucoup de musique et d'amour. J'ai envie de vie.

Le ménage de l'île est vite fait. Toute trace de notre passage est brûlée : les nasses, les nattes, autant dire pas grand chose. J'accroche la guitare dans mon dos. Je reviens vers le feu. Les tiges de bambou fument et sifflent dans les flammes hautes. L'homme me tend mon sac, dans un doux sourire. Il tient le sien. Au même moment, sans concertation, nous jetons nos deux sacs dans les flammes. Ils se tordent et deviennent cendres. C'est fini. Au sommet de l'île, on s'attarde un peu, sans excès. L'émotion est palpable. Je cale la guitare dans mon dos. On descend, côte à côte, vers le lagon vibrant sous le soleil. La pirogue vire. On file droit sur les eaux placides.

Je n'entends que le suintement de l'eau sur nos pagaies. Des peaux cuivrées nous font signe. Voilà déjà la « forêt des Esprits ».

L'homme me tend la main. Nous nous regardons, l'espace d'un instant, nos mains se trouvent, nous nous disons « Adieu ». Très simplement, sans mots inutiles. Le lien si fort qui me tenait à l'homme se défait comme il était venu.

Ma tête est déjà ailleurs. Le vieil indien me guide. Je n'ai qu'à suivre ses jambes nerveuses et agiles. Nous quittons la « Vallée des Esprits ». Nous contournons les Gorges du Diable fumantes dans un

bras d'arc en ciel. Je scrute les chutes innombrables, cherchant mon point de chute douloureux. Je ne le retrouve pas. Est ce moi qui étais dans ce vertige et qui entendais des trains passer ? Dans mon malheur, j'ai vraiment eu beaucoup de chance. Nous traversons des forêts humides et le vieil indien continue, imperturbable. Un canyon arrive et nous progressons dans le fond ombreux, jalonné de palmiers plantés dans des vasques d'eau. L'indien me fait comprendre que nous sommes proches du désert orange. Nous le contourrons, nous plongeons vers le Sud, nous traversons des prairies immenses et les premières zones de culture annoncent le pays mécanisé. L'indien s'arrête au sommet d'une colline ronde. Je comprends que sa mission est remplie. Je ne sais comment le remercier, mais, à chaque fois, il pointe son bras sur le Sud en souriant. Je finis par comprendre que mon pays est là, devant moi : l'Uruguay.

Uruguay est devenu chef d'orchestre. Ou psychanalyste. Ou les deux.

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

